This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

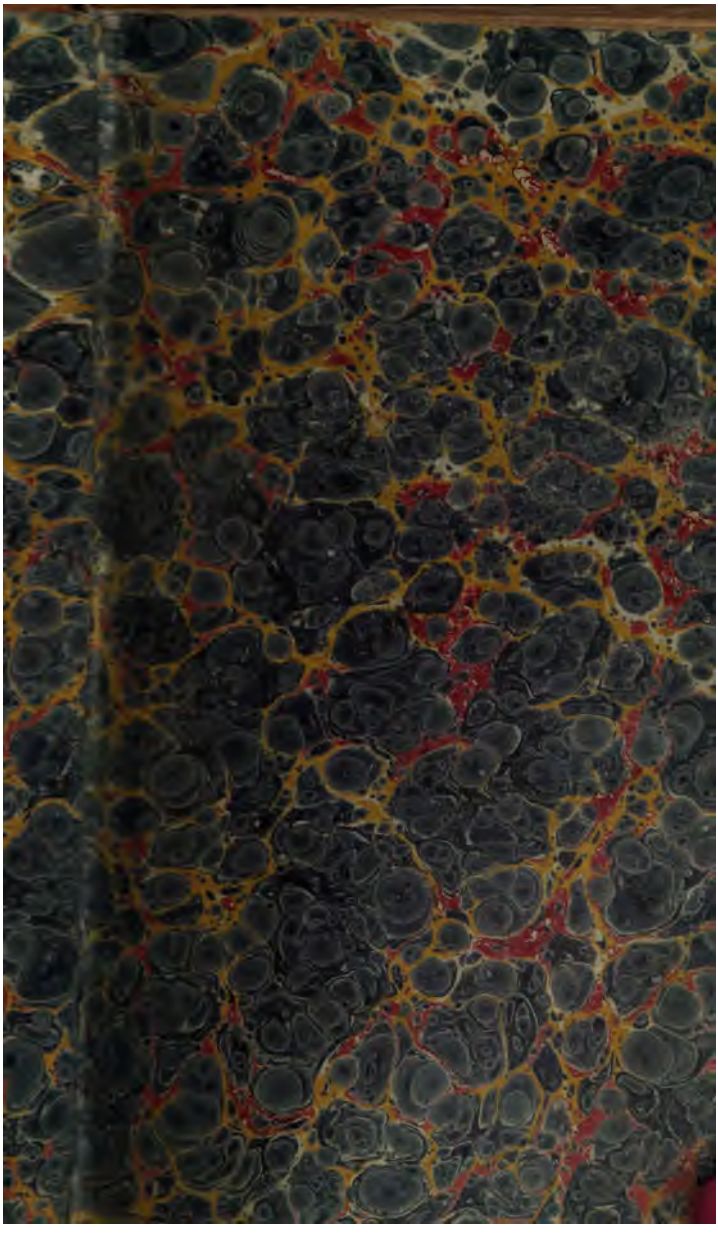
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



LECTURES CHRÉTIENNES.

JESUS-CHRIST BENIT LES ENFANS.

L'Ecuy, Jean Baptiste

MANUEL

D'UNE

MÈRE CHRÉTIENNE,

OU

NOUVELLES LECTURES CHRÉTIENNES

En forme d'instructions familières sur les Épîtres et les Évangiles des Dimanches et principales Fêtes de l'année,

POUR L'INSTRUCTION MORALE ET RELIGIEUSE DE LA JEUNESSE;

PAR UN ANCIEN RELIGIEUX,

DOCTEUR DE SORBONNE.

Que tous ceux qui sont employés à prêcher la parole de Dieu aux fidèles s'abstiennent des questions obscures et difficiles à comprendre, mais qu'ils se proportionnent à l'intelligence de leurs auditeurs, et ne leur disent que ce qui peut les édifier.

(*Concile de Tolède*, ann. 1565, act. III, ch. 3.)

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ THIÉRIOT ET BELIN, LIBRAIRES,

QUAI DES AUGUSTINS, N°. 11.

1822.

3X
2198
.L47
v.2

777941-128

INSTRUCTIONS

SUR

LES ÉPITRES ET LES ÉVANGILES

DES DIMANCHES ET FÊTES.

SECONDE PARTIE.

POUR LE JOUR DE LA SAINTE TRINITÉ.

ÉPITRE.

I. ép. de saint Jean, ch. V, v. 1.

Mes très-chers frères, quiconque croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu ; et quiconque aime celui qui a engendré, aime celui qui a été engendré. Nous connaissons que nous aimons les enfans de Dieu, quand nous aimons Dieu, et que nous gardons ses commandemens, parce que l'amour que nous avons pour Dieu consiste à garder ses commandemens ; et ses commandemens ne sont point pénibles : car tous ceux qui sont nés de Dieu sont victorieux du monde ; et cette victoire, par laquelle le monde est vaincu, est l'effet de notre foi. Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le fils de Dieu ? C'est ce même Jésus-Christ qui est venu avec l'eau et avec le sang, non pas seulement avec l'eau, mais avec l'eau et avec le sang. Et c'est l'Esprit qui rend témoignage que Jésus-Christ est la vérité ; car il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Verbe, et le Saint-Esprit, et ces trois sont une même chose. Et il y en a trois qui rendent témoignage sur la terre, l'esprit, l'eau

et le sang, et ces trois sont une même chose. Si nous recevons le témoignage des hommes, celui de Dieu est plus grand. Or, c'est Dieu même qui a rendu témoignage de son fils. Celui qui croit au fils de Dieu a dans soi-même le témoignage de Dieu.

La vie du chrétien est une lutte continuelle (1). Il a à combattre l'ennemi du salut, sans cesse occupé à le séduire, et rôdant continuellement, dit saint Pierre (2), semblable à un lion qui cherche quelqu'un à dévorer. Il lui faut être toujours en garde contre ce redoutable et astucieux adversaire. Il lui faut dompter des penchans qui l'entraînent, réduire au silence mille désirs qui s'élèvent en son âme. Le plus souvent, il lui faut vivre au milieu du monde, et cependant le fuir, c'est-à-dire ne pas se conformer à ses manières. Il lui faut résister au torrent des mauvais exemples, et cependant les avoir à chaque instant sous les yeux. Qu'opposer à tant d'obstacles qui se trouvent sur la route du salut, et qu'il faut écarter ? L'épître que nous venons de lire nous l'apprend : « Celui qui est victorieux du monde, y est-il dit, est celui qui croit que Jésus-Christ est le fils de Dieu. » La foi est donc le véritable bouclier, l'arme la plus sûre du chrétien ; avec la foi, il se défend ; avec la foi, il attaque : c'est la foi qui lui obtient la victoire.

Mais que signifient ces paroles de l'Apôtre rapportées dans cette épître ? « Jésus-Christ est venu avec l'eau, avec le sang, et c'est l'Esprit qui rend témoignage ? » En y réfléchissant, nous verrons que

(1) Job, VII, 1. (2) I. ép. de saint Peirre, v. 8.

l'Apôtre, dans ce peu de mots, nous met sous les yeux tout ce que Jésus-Christ a fait pour nous. Il est venu avec l'eau en instituant le baptême, et en donnant à l'eau qu'on y emploie la merveilleuse vertu de laver la souillure originelle, et de remettre tous les autres péchés, s'il arrive qu'on le reçoive après en avoir commis. Il est venu avec le sang, en répandant le sien sur l'arbre de la croix, pour nous racheter de la servitude du démon. Il est encore venu avec le sang, en faisant du sien, dans le sacrifice de l'eucharistie, une nourriture et un breuvage spirituels qui alimentent et fortifient notre âme. Enfin, par ces autres paroles, « l'Esprit a rendu témoignage que Jésus-Christ est la vérité », l'Apôtre rappelle à notre souvenir les différens témoignages rendus à Jésus-Christ par le Saint-Esprit : la première fois, lors de son baptême (1), quand le Saint-Esprit descendit sur lui sous la forme d'une colombe, et qu'on entendit du ciel ces mots : « C'est mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes affections. » La deuxième fois, lors de la transfiguration (2), lorsque d'une nuée brillante descendue du ciel il sortit une voix qui dit : « Celui-ci est mon fils bien-aimé, et en qui j'ai mis toute ma complaisance. La troisième fois, le jour de la Pentecôte, quand le Saint-Esprit descendit sur les disciples (3). Quel témoignage en effet plus éclatant était-il possible de rendre à Jésus que celui qui lui fut rendu dans cette

(1) Marc., I. 11.
(2) Matth., XVII. 5. — Luc, IX. 35.
(3) Actes, I. 11; II. 3.

occasion ? Jésus avait promis aux disciples qu'il leur enverrait le Saint-Esprit, et il descend sur eux d'une manière visible. Esprit consolateur, il dissipe leur affliction. Esprit de lumière, il les éclaire et leur donne l'intelligence des Écritures. Esprit de force, de faibles qu'ils étaient, ils se sentent en un moment le courage de braver tous les périls pour confesser la doctrine de leur maître et attester sa résurrection. Qui pourrait se refuser à des preuves si convaincantes ? C'est Dieu même qui rend témoignage de son fils ; et il est vrai de dire, comme le fait l'Apôtre, que celui qui croit au fils de Dieu a en lui-même le témoignage de Dieu.

ÉVANGILE.

Saint Matthieu, ch. XXVIII, v. 18.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, et instruisez tous les peuples, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, et leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai commandées. Et assurez-vous que je serai toujours avec vous jusqu'à la fin du monde.

Cet évangile nous apprend trois grandes vérités qui importent également à notre instruction. La première, c'est que toute puissance a été donnée à Jésus-Christ sur la terre et dans le ciel. On ne peut ouvrir le nouveau Testament qu'on n'y trouve quelque preuve de cette grande puissance que le Christ lui-même s'attribue, et qui fait que tout genou doit fléchir devant lui sur la terre, dans le ciel et dans les enfers.

Puissance sur les esprits infernaux : il chasse le démon du corps d'un homme muet (1) ; il guérit un autre démoniaque à qui il rend la parole et la vie (2) ; il guérit un enfant qui était horriblement tourmenté par l'esprit malin ; il chasse et envoie au fond de la mer une légion d'esprits immondes qui s'étaient emparés de deux hommes et les rendaient furieux (3).

Puissance sur les maladies. Le centenier demande à Jésus la guérison de son serviteur dangereusement malade ; elle lui est accordée. Un officier vient le prier de venir chez lui, parce que son fils se meurt. « Allez, lui dit Jésus, votre fils se porte bien » ; et à l'heure même la fièvre avait quitté l'enfant (4). Le Sauveur guérit un homme paralytique (5), et une femme affligée d'une perte de sang (6). Un autre paralytique, attaqué de cette maladie depuis trente-huit ans, recouvre la santé et emporte son lit (7). Un homme avait la main desséchée, une simple parole de Jésus lui en rend l'usage (8).

Puissance sur la mort : Jésus ressuscite la fille d'un chef de la synagogue, nommée *Jaïre* (9) ; il rend, au moment qu'on le portait en terre, la vie au fils de la veuve de Naïm (10). Lazare, mort et enfermé dans le tombeau depuis trois jours, en sort vivant, quoique déjà la corruption s'emparât de son corps (11).

(1) Matth., IX. 32, 33.
(2) Marc, IX. 24, 25.
(3) *Ibid.* VII. 34, 35.
(4) Matth., VIII. 5, 13. — Jean, V. 47, 52.
(5) *Ibid.* 6.
(6) Marc, V. 29.
(7) Jean, V. 2, 9.
(8) Marc, III. 4.
(9) *Ibid.* V. 22, 41, 42.
(10) Luc, VII. 11, 15.
(11) Jean, XI. 44.

Puissance sur les élémens : Jésus, étant sur la mer de Tibériade, commande à la tempête (1), et elle s'apaise. Au moment de sa mort, la nature pâlit, la terre tremble et se couvre de ténèbres, le soleil s'éclipse et les rochers se fendent (2).

Puissance enfin de remettre les péchés : il l'exerce sur le paralytique (3), sur la femme pécheresse (4), sur la plupart de ceux qu'il guérit ; il la communique à ses disciples, et par eux à l'Église.

L'autre vérité que nous apprend le même évangile, c'est que les apôtres, et en eux l'Église, ont reçu le pouvoir de l'enseignement : « Allez, leur dit Jésus, instruisez les nations, et baptisez-les (5). » Mais, si les apôtres et l'Église ont été chargés d'enseigner les peuples, il suit, par une conséquence nécessaire, que les peuples à leur tour sont obligés de les écouter et de recevoir d'eux l'enseignement ; et de là découle la nécessité de la docilité, de la part des fidèles, aux instructions des pasteurs, et surtout du respect pour les décisions de l'Église.

Enfin cet évangile établit une troisième vérité non moins importante pour la certitude que Jésus daigne nous donner lui-même, qu'il sera avec l'Église jusqu'à la consommation des siècles (6) ; promesse qu'il avait déjà faite à saint Pierre en lui disant : « Vous êtes Pierre, sur cette pierre je

(1) Matth., VIII. 26.
(2) *Ibid.* XXVII. 51. — Marc, XV. 33.
(3) *Ibid.* II. 5.
(4) Luc, VII. 47.
(5) Matth., XXVIII. 19.
(6) *Ibid.* 20.

bâtirai mon Église (1), et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle ; » d'où l'on doit conclure que Jésus n'abandonnera jamais l'Église, qu'il ne permettra jamais qu'elle enseigne l'erreur. Révérons donc l'Église comme notre mère, croyons tout ce qu'elle croit, et ne croyons que ce qu'elle croit. En nous tenant dans la limite qu'elle a marquée, nous serons sûrs de ne jamais nous écarter de la voie de la vérité.

POUR LE JOUR DU SAINT SACREMENT.

ÉPITRE.

Saint Paul, I. ép. aux Corinth., ch. XI, v. 23.

Mes frères, c'est du Seigneur même que j'ai appris ce que je vous ai aussi enseigné, qui est que le Seigneur Jésus, la nuit même qu'il devait être livré à mort, prit du pain, et ayant rendu grâces, le rompit, et dit à ses disciples : Prenez et mangez, ceci est mon corps, qui sera livré pour vous; faites ceci en mémoire de moi. Il prit de même le calice après avoir soupé, en disant : Ce calice est la nouvelle alliance en mon sang; faites ceci en mémoire de moi toutes les fois que vous le boirez. Car, toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. C'est pourquoi quiconque mangera de ce pain, ou boira le calice du Seigneur indignement, sera coupable du corps et du sang du Seigneur. Que l'homme donc s'éprouve soi-même, et qu'il mange ainsi de ce pain, et boive de ce calice. Car, quiconque en mange et en boit indignement, mange et boit sa propre condamnation, ne faisant pas le discernement qu'il doit du corps du Seigneur.

(1) Matth., XVI. 18.

L'ÉPÎTRE de ce jour nous offre, sur un des principaux mystères du christianisme, sur l'eucharistie, des instructions d'autant plus sûres, qu'elles sont le fruit d'une révélation particulière ; car saint Paul qui nous les transmet, et qui dit les avoir apprises du Seigneur, n'avait point connu Jésus pendant sa vie mortelle. Ces instructions nous enseignent que c'est Jésus-Christ qui a institué ce sacrement, et que c'est la nuit même qui a précédé le jour de sa passion qu'il a fait aux apôtres, et en eux à toute l'Église qu'ils représentaient, cet inestimable présent qu'il leur laisse comme héritage par un acte de sa divine volonté ; d'où vient que l'Apôtre (1) donne à une partie de l'eucharistie le nom de *calice du dernier Testament*(*).

L'Apôtre décrit ensuite toutes les circonstances qui précédèrent et accompagnèrent l'institution de ce grand mystère. Jésus prit du pain, il le rompit, il en donna à ses disciples en leur disant : « Prenez et mangez », et en prononçant ces paroles, *ceci est mon corps*. Par sa toute-puissance, et en vertu de ces paroles mystérieuses, il transforma en son corps le pain, nourriture naturelle de l'homme, pour en faire la nourriture spirituelle de son âme. Il prit ensuite du vin, le transforma en son sang, par la vertu de ces paroles, *ceci est mon sang*, et voulut que ses disciples le bussent, leur ordonnant de renouveller cette cérémonie sainte en mémoire de lui,

(1) I. Corinth., XI. 23.

(*) Expressions traduites dans l'Évangile par celles de *nouvelle-alliance*.

et leur communiquant le pouvoir de transformer aussi, par ces mêmes paroles, le pain en son corps, et le vin en son sang ; ce qui s'observe en effet tous les jours dans la célébration de la sainte messe, où Jésus-Christ est offert à son père comme une victime toujours renaissante, non moins immolée sur l'autel, quoique le sacrifice ne soit point sanglant, que le fils de l'homme lui-même ne le fut sur la croix.

Mais en même temps que Jésus-Christ nous ordonne de manger de ce pain et de boire de ce vin, devenus son corps et son sang, il nous avertit des dispositions dans lesquelles nous devons être en recevant ce sacrement ; car il opère également la vie et la mort : la vie, si nous en approchons dignement, c'est-à-dire après avoir détesté nos péchés et en avoir reçu l'absolution par le sacrement de pénitence : en un mot, après une sincère réconciliation avec Dieu. La mort, au contraire, si nous nous y présentons indignement avec nos folles passions dans le cœur et nos attachemens criminels ; alors, pour me servir de l'expression de l'Apôtre, nous mangeons et buvons notre condamnation, nous nous rendons coupables du corps et du sang de Jésus-Christ, nous profanons la sainteté du mystère, nous outrageons la majesté divine, nous crucifions de nouveau le Sauveur, nous le traitons aussi cruellement que l'ont fait les Juifs. Enfin nous convertissons en poison mortel une nourriture du salut. O vous qui approchez de ce sacrement redoutable, vous qui

l'Apôtre, « Éprouvez-vous (1), examinez-vous, et mangez de ce pain, buvez de ce vin dans de telles dispositions, qu'il devienne pour votre âme, non une nourriture de perdition, mais un aliment de vie, de grâces et de salut. »

ÉVANGILE.

Saint Jean, ch. VI, v. 56.

En ce temps-là, Jésus dit à la troupe des Juifs : Ma chair est véritablement viande, et mon sang est véritablement breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. Comme mon père qui est vivant m'a envoyé, et que je vis par mon père, de même celui qui me mange vivra aussi par moi. C'est ici le pain qui est descendu du ciel. Ce n'est pas comme la manne que vos pères ont mangée, et qui ne les a pas empêchés de mourir. Celui qui mangera de ce pain vivra éternellement.

Cet évangile confirme la doctrine déjà exposée dans l'épître de ce jour. Jésus y dit à la multitude rassemblée autour de lui pour l'entendre que sa chair est véritablement nourriture, et que son sang est véritablement breuvage (2); ce que l'Église entend du pain et du vin eucharistiques. Il suit de là, par une conséquence nécessaire, qu'on ne peut détourner sans crime les paroles de Jésus-Christ, en se permettant de croire que son discours n'était qu'allégorique, comme l'enseignent quelques communions qui se sont séparées de l'église romaine, et ont substitué cette opinion nouvelle au dogme cru de temps immémorial, et reçu par leurs pères.

(1) I. Corinth., XI. 28. (2) Jean, VI. 56.

34 La Cène

35 Jesus Christ au jardin des Oliviers

36 Prise de Jesus Christ

Jésus-Christ, en prenant le pain et le vin, n'a pas dit : Ceci est la figure de mon corps et la figure de mon sang. Il a dit positivement, en parlant du pain : « Ceci est mon corps » ; et en parlant du vin : *ceci est mon sang*. Il eût induit en erreur ceux qui l'écoutaient, si ces paroles eussent dû être entendues dans un autre sens que celui qu'elles présentent naturellement. Il faut donc croire, comme l'enseigne l'église catholique, d'après l'Écriture et une tradition non interrompue, que, dans le sacrement de l'eucharistie le pain et le vin sont changés réellement et substantiellement au corps et au sang de notre Seigneur Jésus-Christ, quoique les espèces ou apparences ne présentent à nos yeux que du pain et du vin. En effet, s'il n'y avait dans l'eucharistie que du pain et du vin, comment Jésus-Christ pourrait-il dire, comme il l'a fait, que ce pain est descendu du ciel (1); que celui qui en mange vivra par lui, comme lui-même (2) vit par son père; que ce pain est supérieur à la manne tombée dans le désert miraculeusement; que ce pain empêche de mourir; que celui qui en mange vivra éternellement (3) ? Assurément, tous ces caractères ne peuvent convenir au pain ordinaire, et conviennent parfaitement au pain eucharistique, devenu le corps et le sang de Jésus-Christ.

Il est donc clair que, le jour de la cène, dans le sacrifice de la messe, le pain et le vin ont éprouvé et éprouvent tous les jours, par les paroles eucha-

(1) Jean, VI. 33.
(2) *Ibid.* 58.
(3) *Ibid.* 49 et 50.

ristiques, une transmutation admirable qui en change la nature, et lui communique le pouvoir d'agir sur notre âme, de la nourrir spirituellement, d'y maintenir la vie et d'y fortifier la grâce.

Il est, au reste, d'autant plus important de faire attention aux principes établis et aux paroles dont se servent saint Jean et saint Paul dans l'épître et l'évangile de ce jour, que c'est sur ces paroles que sont fondées, et toute l'économie du sacrement de l'eucharistie, et la croyance de l'église catholique au sujet de cet ineffable mystère. Soyons fermes dans cette foi, qui est celle de l'Église. Plaignons ceux de nos frères qui l'ont perdue, et prions Dieu qu'ils la recouvrent. Oui, Jésus est vraiment présent sous les espèces eucharistiques après la consécration. Avec quel respect ne devons-nous pas nous prosterner devant ce divin sacrement! et quel tribut d'adoration ne mérite pas ce saint et incompréhensible mystère!

POUR

LE IIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE.

I. ép. de saint Paul aux Corinth., ch. X, v. 16.

Mes frères, n'est-il pas vrai que le calice de bénédiction que nous bénissons est la communion du sang de Jésus-Christ, et que le pain que nous rompons est la communion du corps du Seigneur? Car, étant plusieurs, nous ne sommes tous

qu'un seul pain et un seul corps, nous qui participons tous à un même pain. Considérez les Israélites selon la chair. Ceux qui mangent parmi eux de la victime immolée ne prennent-ils pas ainsi part à l'autel ? Est-ce donc que je veuille dire que ce qui a été immolé aux idoles en reçoive quelque impression, ou que l'idole soit quelque chose ? Nullement ; mais que ce que les païens immolent, ils l'immolent aux démons, et non pas à Dieu. Or, je désire que vous n'ayez aucune part avec les démons. Vous ne pouvez pas boire le calice du Seigneur et le calice des démons. Vous ne pouvez pas être faits participans de la table du Seigneur et de la table des démons.

C'est encore du sacrement de l'eucharistie qu'il est question dans cette épître. L'Apôtre y répète que le calice est la communion du sang de Jésus-Christ, et que le pain est la communion de son corps, c'est-à-dire que les fidèles se nourrissent en commun de ce corps et de ce sang, voilés sous les espèces. Ce sont des vérités dont il est extrêmement important de se pénétrer pour bien concevoir toute la profondeur de ce grand mystère et y conformer notre croyance. Toutes les fois qu'il est parlé de l'eucharistie dans les saintes Écritures, il y est manifestement et clairement exprimé que ce pain devient véritablement et réellement le corps de Jésus-Christ, et que le vin devient son sang. Au témoignage des saintes Écritures se joint celui d'une constante tradition, qui de siècle en siècle nous montre la même doctrine crue et enseignée dans l'église catholique jusqu'à nous. Enfin cette tradition est appuyée de la décision des conciles. Le dogme de la transubstantiation, c'est-à-dire de la transformation du pain et du vin au corps

et au sang de notre Seigneur Jésus-Christ, est donc un article de foi dont il n'est pas permis de douter.

Mais de ce dogme l'Apôtre tire une vérité morale bien digne d'être remarquée. C'est que, comme tous les chrétiens participent à la même communion, ils ne font aussi tous qu'un seul corps entre eux par Jésus-Christ; d'où il suit que le propre du christianisme est de resserrer encore les liens de fraternité et de charité qui unissent tous les hommes. Dieu ne distingue point dans ce festin mystique entre le riche et le pauvre, entre le grand et le petit, entre l'heureux selon le monde, et celui que le monde regarde comme malheureux. Il préfère au contraire la vertu sous la livrée de l'indigence au vice revêtu de riches habits, et entouré de tout l'éclat de l'opulence. Jésus-Christ fait une part égale de son corps et de son sang à tous ceux qui approchent de sa table, quelle que soit leur condition. Il n'y a de différence qu'entre ceux qui en approchent avec un cœur contrit et rempli de l'amour de Dieu, et ceux qui, séduits par de trompeuses vanités, tiennent plus au néant des choses humaines qu'à la substance solide des choses de Dieu. Et combien durent ces biens qu'on estime tant? Quelques années, qui, réduites à leur juste valeur, forment dans la chaîne des siècles à peine quelques momens; et dans ces années mêmes de combien de peine et d'amertume la jouissance n'est-elle pas mêlée! Quelque prix qu'on attache à l'opulence, elle n'a pas le pouvoir de rendre tous

les jours sereins, et d'écarter pendant la nuit l'affliction, du chevet des riches. Apprenez donc de bonne heure, enfans chrétiens, à apprécier les biens de ce monde ce qu'ils valent, et à leur préférer ceux que la religion promet aux fidèles observateurs de ses préceptes et aux amis de la vertu.

ÉVANGILE.

Saint Luc, ch. XIV, v. 16.

En ce temps-là, Jésus dit à l'un de ceux qui étaient à table avec lui, dans la maison d'un des principaux pharisiens, cette parabole : Un homme fit un jour un grand souper, auquel il invita plusieurs personnes; et, à l'heure du souper, il envoya son serviteur dire aux conviés de venir, parce que tout était prêt. Mais tous commencèrent, comme de concert, à s'excuser. Le premier lui dit : J'ai acheté une terre, et il faut nécessairement que j'aille la voir; je vous supplie de m'excuser. Le second lui dit : J'ai acheté cinq couples de bœufs, je m'en vais les éprouver; je vous supplie de m'excuser. Et le troisième lui dit : J'ai épousé une femme, et je ne puis y aller. Le serviteur, étant revenu, rapporta tout ceci à son maître. Alors le père de famille se mit en colère, et dit à son serviteur : Allez-vous en vitement dans les places et dans les rues de la ville, et amenez ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux. Le serviteur lui dit : Seigneur, ce que vous avez commandé est fait, et il y a encore des places de reste. Le maître dit au serviteur : Allez dans les chemins et le long des haies, et forcez-les d'entrer, afin que ma maison se remplisse; car je vous assure que nul de ceux que j'avais conviés ne goûtera de mon souper.

La parabole contenue dans cet évangile est une image fidèle de ce qui se passe journellement à l'égard de nous tous dans l'affaire de notre salut.

Nous sommes tous invités au souper du Seigneur, c'est-à-dire au bonheur éternel qu'il promet à ceux qui observent ses commandemens. Il réitère sans cesse son invitation, tantôt par de bons mouvemens qu'il nous inspire, tantôt par les bons exemples qu'il permet que nous ayons devant les yeux, d'autres fois par les afflictions qu'il nous envoie, qui sont comme autant d'avertissemens paternels, presque continuellement par les instructions de ses ministres et leurs prédications, si nous voulons y être attentifs. Cependant que faisons-nous? Semblables à ceux qui étaient invités au festin de l'évangile, nous alléguons de vaines excuses. Nous disons : J'ai aujourd'hui une affaire qui m'occupe, un plaisir qui m'appelle, un devoir à rendre à une personne puissante; je penserai demain à mon salut. Cependant Dieu se lasse, il retire les grâces dont nous ne profitons pas; et tandis que nous continuons à vivre dans l'insouciance, le temps se passe, et la mort vient sans qu'on soit préparé. Alors se vérifie la parole de l'évangile que nous venons de lire : « Aucun de ceux qui avaient été invités n'a part au festin. »

Mais, pourront dire ceux qui ne font encore que commencer la carrière de la vie : sans doute cette affaire est importante. Cependant il nous reste de longues années à parcourir; ne pouvons-nous pas un peu différer? et ne vaudrait-il pas mieux, pour travailler avec plus de soin à ce grand ouvrage, attendre la maturité de l'âge?

Je répondrai que, quelque jeune qu'on soit, il

est nécessaire de ne pas différer à y songer. D'abord parce qu'une longue vie n'est assurée à qui que ce soit, et que la mort n'épargne ni personne ni âge; ensuite parce que la jeunesse est le véritable temps de l'instruction. C'est au printemps de la vie qu'il faut semer pour recueillir dans son automne. Une âme encore neuve se plie plus aisément au bien. Il ne faut que de légers efforts pour lui en faire prendre l'habitude. C'est comme un jeune arbre dont on dirige sans peine les branches pour leur faire produire plus de fruits. C'est dans l'âge tendre que les bons principes s'inculquent plus aisément et plus parfaitement; c'est dans de jeunes cœurs qu'ils jettent de plus profondes racines; c'est pourquoi il est dit dans l'Ecriture (1) : Heureux celui qui porte le joug du Seigneur dès ses premiers ans ! c'est pourquoi, les disciples empêchant qu'on ne présentât des enfans à Jésus, il dit : Laissez-les approcher (2); car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent; et c'est pour eux, plus que pour qui que ce soit, qu'a été dressé le souper du Seigneur, parce que leur innocence les en rend dignes, et qu'ils n'en sont encore détournés ni par la distraction des affaires, ni par la fougue des passions, qui entraînent et maîtrisent l'homme dans un âge plus avancé.

(1) Thréni., III. 27. (2) Marc, X. 14.

motifs que fournit la religion sont bien plus puissans, comme les consolations qu'elle offre sont bien plus douces et plus efficaces. Si nous songions que rien ne se fait que par la volonté de Dieu, que c'est lui qui distribue le bien et le mal, que nos cheveux, pour me servir de l'expression de l'Ecriture, sont comptés (1), et qu'il n'en tombe pas un seul sans qu'il le veuille, ni la résignation ni la confiance ne nous coûteraient rien. Nous dirions, comme Job (2) : « Dieu est le maître; ce qu'il m'avait donné, il me l'ôte; que sa volonté soit faite. » Nous penserions que sans doute il a cru cette épreuve ou cette punition nécessaire. Nous la lui offririons en expiation de nos offenses, et nous tournerions à notre avantage spirituel un mal contre lequel nous nous roidirions inutilement, et que nous ne faisons qu'aggraver et qu'aigrir par notre désespoir. Que faire donc, sinon ce que dit l'Apôtre dans l'épître que nous venons de lire, c'est-à-dire « jeter dans le sein de Dieu toutes nos inquiétudes et toutes nos peines, parce qu'il a soin de nous? » Tel est le pouvoir de la religion. Elle soutient, elle console; elle change le mal en bien, et nous fait retirer les plus grands avantages de ce qui, selon le monde, n'est que malheur et désolation.

ÉVANGILE.

Saint Luc, ch. XV, v. 1.

En ce temps-là, les publicains et les gens de mauvaise vie se tenaient d'ordinaire auprès de Jésus pour l'écouter. Or, comme

(1) Matth., X. 30. (2) Job, I. 21.

un jour les pharisiens et les docteurs de la loi en murmuraient, et disaient : Quoi ! cet homme reçoit les gens de mauvaise vie et mange avec eux ! Jésus leur proposa cette parabole : Qui est celui d'entre vous qui, ayant cent brebis, et en ayant perdu une, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert pour s'en aller après celle qui s'est perdue, jusqu'à ce qu'il la retrouve ? Et lorsqu'il l'a retrouvée, il la met sur ses épaules avec joie ; et, étant retourné en sa maison, il appelle ses amis et ses voisins, et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue. Je vous dis de même qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. Ou, qui est la femme qui, ayant six drachmes, et en ayant perdu une, n'allume sa lampe, et, balayant la maison, ne la cherche avec grand soin jusqu'à ce qu'elle la trouve ? Et, après l'avoir retrouvée, elle appelle ses amies et ses voisines, et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé la drachme que j'avais perdue. Je vous dis de même que c'est une joie parmi les anges de Dieu lorsqu'un pécheur fait pénitence.

Cet évangile nous est un témoignage irrévocable de l'extrême bonté de Jésus-Christ et de son indulgente condescendance. Il est la justice et la pureté même. Cependant il ne dédaigne pas de se laisser entourer par des pécheurs et des gens de mauvaise vie. Il leur permet de se presser autour de lui pour l'écouter. Il lui suffit d'apercevoir en eux le simple désir de l'entendre, le moindre commencement de conversion, pour qu'il les accueille, qu'il leur prodigue ses soins, qu'il les encourage dans leurs bons desseins, qu'il les aide de ses conseils, et qu'il les prévienne de ses grâces.

Les docteurs et les pharisiens trouvent à redire

à cette conduite de Jésus. Ils le blâment de manger avec des pécheurs. Combien est touchante l'apologie qu'il fait de sa conduite ! C'est par des comparaisons qui respirent la charité qu'il confond ces sages orgueilleux, ces rigides observateurs de la loi, qui en oubliaient l'un des premiers préceptes, celui de l'amour du prochain. « Quand une brebis, dit Jésus, s'écarte du troupeau et s'égare, que doit faire le pasteur ? ne cesser sans doute de la chercher jusqu'à ce qu'il la trouve; et, lorsqu'il l'a trouvée, si elle ne peut regagner le troupeau, il la charge sur ses épaules et la rapporte. Que fait, ajoute-t-il encore, la femme économe qui a perdu une pièce de monnaie ? Elle allume sa lampe; elle nettoie sa maison; elle en parcourt les lieux les plus secrets, jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé ce qu'elle avait perdu. Alors elle appelle ses voisins pour s'en réjouir avec eux. Et ce qu'on fait pour ramener une brebis, pour retrouver une pièce de monnaie, ne doit-on pas le faire à plus forte raison pour ramener à Dieu une âme qui l'avait abandonné ? » Cette conduite de Jésus, et la peine qu'il prend de la justifier, donnent lieu à une réflexion bien consolante; c'est que, quand nous avons eu le malheur d'offenser Dieu, il nous est bien facile de nous réconcilier avec lui, si nous le voulons sincèrement. Il suffit qu'à l'exemple des pécheurs dont il est question dans l'évangile, nous nous tenions auprès de lui pour l'écouter; c'est-à-dire que nous le prîions de parler à notre cœur; que, quand sa voix s'y fait entendre, nous lui soyons

dociles. Alors il ne nous refusera point ses grâces; il aura pitié de la brebis égarée; il ira la chercher jusque dans le désert, et la ramènera au bercail.

Le même évangile nous prescrit la manière dont nous devons nous comporter à l'égard de ceux dont la conduite n'est pas aussi régulière qu'il serait à désirer. A l'exemple de Jésus, nous ne devons pas sortir, en ce qui les concerne, des règles de la charité. Détestons le vice partout où il est, parce que le vice mérite d'être détesté et d'inspirer de l'horreur; mais plaignons ceux qui ont le malheur de s'y abandonner. Songeons que l'homme est faible, que ceux qui ont succombé se sont peut-être trouvés dans des circonstances si critiques, que nous-mêmes n'aurions-nous pas résisté au même danger. Cette pensée nous rendra indulgens, et nous tiendra dans une salutaire défiance de nous-mêmes : car toute vertu est frêle, et celui qui croit la sienne le plus solidement établie est peut-être le plus près de sa chute (1).

POUR

LE IV^e^ DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE.

Saint Paul aux Rom., ch. VIII, v. 18.

Mes frères, je suis persuadé que les souffrances de la vie présente n'ont point de proportion avec cette gloire qui sera un jour découverte en nous. Aussi les créatures attendent avec un grand désir la manifestation de cette gloire

(1) I. ép. aux Corinth., X. 12.

des enfans de Dieu, parce qu'elles sont assujetties à la vanité ; et elles ne le sont pas volontairement, mais à cause de celui qui les y a assujetties, avec espérance d'être délivrées de cet asservissement à la corruption pour participer à la liberté et à la gloire des enfans de Dieu. Car nous savons que jusqu'à maintenant toutes les créatures soupirent dans cette attente, et sont comme dans le travail de l'enfantement. Et non-seulement elles, mais nous encore qui possédons les prémices de l'esprit, nous soupirons et nous gémissons en nous-mêmes, attendant l'effet de l'adoption divine, qui sera la rédemption et la délivrance de nos corps.

L'APÔTRE parle dans cette épître d'une vie présente et d'une gloire à venir, qui n'a aucune proportion avec les souffrances qu'on éprouve dans le monde. Il suit de là que, quand nous mourons, nous ne mourons pas tout entiers, et qu'une portion, la plus noble portion de nous-mêmes, notre âme, survit à notre corps, qui alors se réduit en poussière. Nous ne devons donc regarder la vie présente que comme un passage à une autre situation, laquelle, sous aucun rapport, ni sous celui du temps, ni sous celui de la manière d'être, ne peut lui être aucunement comparée. Sous celui du temps, la vie présente ne consiste que dans un certain nombre d'années plus ou moins considérable, mais toujours d'une courte durée, vu la rapidité avec laquelle on les voit s'écouler; au lieu que l'autre vie durera toujours. Les deux situations ne se ressemblent pas non plus quant à la manière d'être. La vie présente se compose de quelques plaisirs dont, quand on y réfléchit bien, on sent bientôt le vide, et de beaucoup de traverses.

L'Apôtre, au contraire, attribue à la vie future un bonheur, une gloire avec lesquels les souffrances de cette vie n'ont aucune proportion; mais il ne la promet pas à tous; il dit seulement qu'elle sera découverte, manifestée en nous, c'est-à-dire que nous en aurons connaissance. Les uns la connaîtront en en jouissant; et ce sera ceux dont la vie aura été pure, ou qui du moins mourront saintement, c'est-à-dire dont l'âme se présentera à Dieu exempte de péché, parce qu'il est écrit que rien de souillé ne peut entrer dans le ciel. Les pécheurs connaîtront aussi cette gloire; mais, comme elle fera le bonheur des justes, elle fera le malheur des méchans. Mieux ils en connaîtront l'étendue, plus ils en sentiront le prix, plus ils auront regret d'en être privés, et ce sentiment profond qui ne les quittera jamais, avec la pensée qu'il n'a tenu qu'à eux de jouir du même bonheur, sera pour eux un tourment insupportable.

Il est important pour tout chrétien de se bien pénétrer du bonheur inexprimable de l'autre vie: cette idée, si on l'avait souvent présente à l'esprit, nous ferait trouver les plaisirs de ce monde bien petits, leur privation assez légère, et les peines dont ils sont entremêlés d'autant plus supportables qu'elles sont passagères, et que pour des âmes pieuses elles deviennent des moyens d'expiation et de mérite. Rappelons-nous donc fréquemment que dans ce monde nous sommes, comme le dit l'Apôtre (1), assujettis à la vanité;

(1) Rom., VIII. 20.

c'est-à-dire que nous sommes les esclaves de mille choses vaines qui nous entourent, mais qu'il ne tient qu'à nous d'être délivrés de cet asservissement. Attendons avec un grand désir la manifestation de la gloire des enfans de Dieu, bien persuadés qu'en cherchant sincèrement le royaume du ciel, Dieu nous accordera par surérogation tout ce qui est nécessaire à nos besoins spirituels et temporels (1).

ÉVANGILE.

Saint Luc, ch. V, v. 1.

En ce temps-là, Jésus était sur le bord du lac de Génésareth, et se trouvant accablé par la foule du peuple qui se pressait pour entendre la parole de Dieu, il vit deux barques arrêtées au bord du lac, dont les pêcheurs étaient descendus, et lavaient leurs filets. Il entra donc dans l'une de ces barques, qui était à Simon, et le pria de s'éloigner un peu de la terre; et, s'étant assis, il enseignait le peuple de dessus la barque. Lorsqu'il eut cessé de parler, il dit à Simon : Avancez en pleine eau, jetez vos filets pour pêcher. Simon lui répondit : Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre; mais néanmoins je jetterai le filet sur votre parole. L'ayant jeté, ils prirent une si grande quantité de poissons, que le filet se rompait. Et ils firent signe à leurs compagnons, qui étaient dans une autre barque, de venir les aider. Ils y vinrent, et ils remplirent tellement les deux barques, qu'il s'en fallait peu qu'elles ne coulassent à fond. Ce que Simon-Pierre ayant vu, il se jeta aux pieds de Jésus en disant : Seigneur, retirez-vous de moi, parce que je suis un pécheur. Car il était tout épouvanté, aussi-bien que ceux qui étaient avec lui, de la pêche des poissons qu'ils avaient faite. Jacques et Jean, fils de Zébédée, qui étaient compagnons de Simon, étaient dans

(1) Matth., VI. 33.

13. Noces de Cana.

14. Peche miraculeuse.

15. Résurrection de la fille de Jaïr.

le même étonnement. Mais Jésus dit à Simon : Ne craignez point; votre emploi sera désormais de prendre des hommes. Et ayant ramené leurs barques à bord, ils quittèrent tout et le suivirent.

La première chose à remarquer dans cet évangile, c'est l'empressement du peuple à entendre la parole de Dieu. Jésus est obligé de se dérober à la foule qui l'accable et de monter dans une barque qu'il trouve sur le rivage, d'où il continue d'enseigner le peuple. Cette ardeur du peuple qui s'empresse de suivre Jésus pour l'entendre est pour les chrétiens négligens une leçon et un reproche : une leçon, parce qu'elle leur apprend qu'ils ne peuvent mettre trop de soin à s'instruire d'objets qui sont pour eux d'une si grande importance; et un reproche, en accusant leur insouciance à cet égard.

Nous trouvons ensuite dans la manière dont s'opère la pêche miraculeuse la règle de conduite qui doit nous guider dans nos entreprises. Jésus ordonne aux disciples de jeter leurs filets; ils l'avaient fait pendant toute la nuit avec beaucoup de fatigue sans rien prendre; ils en font l'observation à Jésus; néanmoins le commandement qu'ils reçoivent leur suffit; ils obéissent sur la parole du Sauveur, et leur obéissance est suivie du plus grand succès. Pourquoi cet exemple nous est-il proposé, si ce n'est pour que nous imitions leur confiance. Faisons comme eux, mettons entre les mains de Dieu, comme en celles d'un père tendre, nos intérêts les plus chers; disons-lui que nous ne

charité indulgente, accompagnée de douceur et d'humilité. Tels sont nos devoirs les uns envers les autres, et les vertus d'une société de chrétiens. Ah ! si tout un peuple remplissait ces devoirs, s'il pratiquait ces vertus, quel beau spectacle il offrirait ! Il n'y aurait plus de différends parmi les hommes; ils se préviendraient mutuellement; loin de chercher à se dominer, ils n'ambitionneraient qu'à se servir les uns les autres; chacun s'entr'aiderait; plus d'envie, plus de jalousie, plus d'injustice.

Cet état n'est point chimérique. La religion chrétienne tend continuellement à l'établir; et quoiqu'il ait peu duré, l'Église primitive en a pourtant présenté le parfait modèle. C'est ce dont demeureront convaincus ceux qui liront l'excellent livre de M. l'abbé Fleury, intitulé *Mœurs des chrétiens*. Les Actes des apôtres, d'ailleurs, nous en offrent la preuve. Ils persévéraient, y est-il dit des premiers chrétiens, dans la doctrine de Jésus. Ceux qui croyaient étaient tous unis ensemble, et tout ce qu'ils avaient était commun, et ils le distribuaient à tous selon les besoins de chacun..... Toute la multitude de ceux qui croyaient n'avaient qu'un cœur et qu'une âme..... Il n'y avait point de pauvres parmi eux...., point de besoin auquel il ne fût pourvu, point de malheur qui ne fût soulagé, point d'affligé qui ne reçût des consolations. Si nous sommes aujourd'hui bien loin de ces temps heureux, tâchons du moins de nous mettre dans des dispositions qui nous en approchent.

Ce qu'il faut surtout remarquer dans cette épître,

parce que c'est en cela que consistent l'excellence du christianisme et sa supériorité sur toute autre doctrine, c'est qu'en nous ordonnant la bienfaisance, il ne la fonde pas sur les représailles. Ce n'est pas parce qu'on nous fait du bien qu'il veut que nous en fassions; c'est parce que le bien est bon à faire, et si bon à faire, que nous devons en faire même à ceux qui nous font du mal. La raison seule conduirait au même résultat, si elle n'était pas communément offusquée par les passions. Car, de ce qu'un autre est méchant et vicieux, il ne s'ensuit pas qu'on doive l'être. Il faut en conclure, au contraire, que, puisqu'il encourt notre blâme et celui des autres, nous devons nous efforcer de ne pas lui ressembler, pour ne pas être blâmé à notre tour; et, rien ne nous paraissant si noble que de se venger, par du bien, du mal qu'on nous fait, il serait naturel d'aspirer à l'estime qu'une si belle conduite obtient toujours. Mais ces motifs humains seraient trop faibles, si la religion ne venait les renforcer. En nous commandant de faire du bien à ceux qui nous font du mal, elle nous en offre de plus puissans, en ce que nous faisons alors pour Dieu ce qu'autrement nous ne ferions que pour une vaine gloire ou pour notre satisfaction personnelle; et qu'en accomplissant au contraire le précepte, nous avons l'espoir d'une récompense à laquelle tous les biens de ce monde ne sont point comparables.

ÉVANGILE.

Saint Matthieu, ch. V, v. 20.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Je vous dis que, si votre justice n'est plus pleine et plus parfaite que celle des docteurs de la loi et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume du ciel. Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez point; et quiconque tuera méritera d'être condamné par le jugement. Mais moi je vous dis que quiconque se mettra en colère contre son frère méritera d'être condamné par le jugement; que celui qui dira à son frère, Raca, méritera d'être condamné par le conseil; et que celui qui lui dira, Vous êtes un fou, méritera d'être condamné au feu de l'enfer. Si donc, lorsque vous présentez votre don à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre don devant l'autel, et allez vous réconcilier auparavant avec votre frère, puis vous reviendrez offrir votre don.

Cet évangile est tiré de la première prédication de Jésus-Christ, intitulée *sermon de la montagne*. Dans cette prédication, qui eut lieu presque immédiatement après son baptême, le Sauveur posa tous les fondemens de la morale chrétienne. On peut regarder le discours qu'il tint alors à ses disciples comme un code complet de justice et de charité, comme une règle de conduite chrétienne qu'on ne saurait trop méditer, et qui surpasse en excellence ce qu'ont écrit de mieux les moralistes les plus sages de tous les temps. Les devoirs de tous les états y sont tracés, et le grand principe de la fraternité entre les hommes y brille de tout son éclat.

25. Sermon sur la Montagne

26 Les dix Lépreux

27 L'Aveugle né.

Le court extrait qu'en donne l'évangile que nous venons de lire se borne à deux points ; mais ils sont capitaux. Jésus-Christ avertit ses disciples que ce n'est pas en se contentant de la justice des scribes et des pharisiens que l'on gagne le ciel. Les premiers étaient des orgueilleux, fiers de leur savoir et du droit qu'ils avaient d'interpréter la loi. Les autres, attachés à la lettre bien plus qu'à l'esprit des commandemens, croyaient y avoir satisfait en se conformant à de simples observances. Ils affichaient le rigorisme ; mais ils n'avaient que l'apparence de la vertu, et Jésus leur reproche souvent d'être des hypocrites.

Non-seulement de tels hommes n'étaient pas faits pour servir de modèles ; mais encore leur conduite était répréhensible. Aussi Jésus en avertit ses disciples, et ne manque pas de les prévenir contre le levain pharisaïque, qui est, dit-il, l'hypocrisie (1).

Jésus fait ensuite voir aux disciples qu'il ne suffit pas de prendre les commandemens à la lettre, mais qu'il faut en saisir l'esprit. Par exemple, le cinquième commandement dit : Vous ne tuerez point. Ne pas commettre de meurtre, voilà la lettre ; mais l'esprit du commandement, c'est non-seulement de ne pas tuer son prochain, mais encore de ne point le blesser, de ne point le frapper, de ne point l'injurier, et de ne lui faire aucun outrage. Jésus condamne expressément toutes ces actions, et déclare qu'elles seront punies rigoureusement.

(1) Luc, XII. 1.

L'autre point dont il est question dans cet évangile, c'est la nécessité du sacrifice de son ressentiment, quand on a sujet d'en avoir contre quelqu'un, ou de son amour-propre, en réparant ses torts, quand on a donné à autrui des sujets de plainte. C'est-à-dire que, si on a reçu une offense, il faut la pardonner, et que, si on a donné à quelqu'un un juste sujet de mécontentement, il faut réparer sa faute. Ce sacrifice est si nécessaire et si urgent, que Dieu veut qu'on suspende même l'hommage qui lui est dû jusqu'à ce que l'on se soit réconcilié avec le prochain (1). Il repousserait l'offrande d'un cœur rempli par le ressentiment, comme autrefois il repoussa celle de Caïn, possédé de l'esprit de jalousie. Mais, quand la haine sera bannie de notre âme, il promet de nous écouter et d'avoir nos dons pour agréables.

POUR

LE VI^e^ DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE.

Saint Paul aux Romains, ch. VI, v. 3.

Mes frères, ne savez-vous pas que nous tous, qui avons été baptisés en Jésus-Christ, nous avons été baptisés en sa mort, nous avons été ensevelis avec lui par le baptême pour mourir au péché, afin que comme Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts par la gloire de son père, nous marchions aussi dans une nouvelle vie? Car si nous avons été entés en lui par la ressem-

(1) Matth. v, 24.

blance de sa mort, nous y serons aussi entés par la ressemblance de sa résurrection, sachant que notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché soit détruit, et que désormais nous ne soyons plus asservis au péché; car celui qui est mort est délivré du péché. Que si nous sommes morts avec Jésus-Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec Jésus-Christ; sachant que Jésus-Christ, étant ressuscité d'entre les morts, ne mourra plus, et que la mort n'aura plus d'empire sur lui. Car, quant à ce qu'il est mort, il est mort seulement une fois pour le péché, mais, vivant maintenant, il vit pour Dieu. Considérez-vous de même comme étant morts au péché, et ne vivant plus que pour Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur.

Nous avons, dit l'Apôtre, été baptisés en la mort de Jésus-Christ, c'est-à-dire que c'est de la mort de Jésus-Christ que le baptême tire toute sa vertu. Jésus-Christ, en mourant, s'est offert en expiation pour tous les hommes, et les a rachetés de la servitude du péché par le mérite infini de ses souffrances.

Les mérites de la passion du Sauveur nous étant appliqués par le baptême, nous mourons au péché en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, mort pour nous. Et comme Jésus-Christ, après avoir été dans le tombeau, est ressuscité d'entre les morts pour jouir de la gloire de son père, de même, après avoir reçu le baptême, nous ressuscitons à la vie spirituelle; c'est-à-dire que, de morts que nous étions par le péché, nous revivons à cette même grâce par le baptême, qui nous rétablit dans l'état d'innocence que nous avions perdu par la désobéissance de notre premier père. Le vieil homme

qui existait en nous, ou l'homme coupable, a donc été crucifié avec Jésus-Christ, afin que, par la grâce du baptême, il s'opère en nous une résurrection, ou, pour nous servir des termes de l'Apôtre, il s'y forme un homme nouveau.

Jésus-Christ, une fois ressuscité, ne peut plus mourir; mais malheureusement il n'en est pas de même de nous. Le baptême, dans celui qui le reçoit, efface sans doute et détruit le péché; mais il ne détruit pas la concupiscence ou le penchant au péché. Dieu l'a voulu ainsi, afin qu'en surmontant ce penchant par un combat continuel, nous ayons des occasions de mérite. Tout n'est donc pas fait pour notre salut, quand nous sommes morts au péché par le baptême. Il faut encore vivre d'une vie nouvelle, et entretenir cette vie par une foi vive, par l'observation des commandemens et par les bonnes œuvres. C'est alors que nous serons véritablement morts au péché, et que nous ne vivrons plus que pour Dieu.

Les conséquences à tirer de cette épître de saint Paul sont; 1° que nous naissons tous dans l'état de péché à cause de la désobéissance de notre premier père; 2° que c'est par la mort de Jésus-Christ que le péché a été détruit; 3° que la grâce attachée au baptême prend sa source dans cette mort; 4° qu'il ne suffit pas que nous ayons reçu cette grâce, mais qu'il faut que nous la conservions, ou, si nous avons eu le malheur de la perdre, que nous la recouvrions; 5° enfin que nous ne pourrons la recouvrer qu'en vivant en Jésus-

22. La Magdeleine.

23. S.t Pierre marche sur l'eau.

24. Multiplication des pains.

Christ et pour Jésus-Christ, en croyant en lui, en fréquentant les sacremens, et en pratiquant les bonnes œuvres.

ÉVANGILE.

Saint Marc, ch. VIII, v. 1.

En ce temps-là, le peuple, *qui suivait Jésus* en fort grand nombre, n'ayant point de quoi manger, Jésus appela à soi ses disciples, et dit : J'ai grande compassion de ce peuple, parce qu'il y a déjà trois jours qu'ils demeurent continuellement avec moi, et ils n'ont rien à manger; et si je les renvoie en leurs maisons sans avoir mangé, ils tomberont en défaillance sur les chemins, parce que quelques-uns d'eux sont venus de loin. Ses disciples lui répondirent : Comment pourrait-on trouver dans ce désert assez de pain pour les rassasier ? Jésus leur demanda : Combien avez-vous de pains ? Sept, lui dirent-ils. Alors il commanda au peuple de s'asseoir sur la terre. Il prit les sept pains, et, ayant rendu grâces, il les rompit, les donna à ses disciples pour les distribuer; et ils les distribuèrent au peuple. Ils avaient encore quelques petits poissons qu'il bénit; et il commanda qu'on les leur distribuât aussi. Ils mangèrent donc, et furent rassasiés; et on remporta sept corbeilles pleines des morceaux qui étaient restés. Ceux qui mangèrent en ce lieu étaient environ quatre mille; et Jésus les renvoya.

Qu'admirerons-nous davantage dans le sujet de cet évangile, ou la puissance de Jésus qui avec un peu de nourriture parvient à rassasier quatre mille personnes, ou la bonté ineffable du Sauveur à l'égard de ceux qui le suivaient ? « J'ai, dit-il, grande compassion de ce peuple, parce qu'il y a trois jours qu'ils sont avec moi et qu'ils n'ont rien à manger. » *J'ai grande compassion de ce peu-*

ple : quel exemple, divin Sauveur, vous nous donnez ! et quelle leçon vous nous faites ! Vous avez grande compassion de ceux qui ont faim ; et nous, dont ceux qui ont faim sont les frères, nous que d'un moment à l'autre un revers de fortune peut réduire au même état, verrons-nous d'un œil sec et la main fermée la misère, le besoin, les souffrances de nos semblables, qui, comme nous, sont vos enfans et vos créatures ? Non : ces mots touchans, ces paroles de bonté sorties de votre bouche, nous apprennent ce que vous exigez de nous, nous indiquent les devoirs que nous avons à remplir à l'égard de nos frères indigens. « Vous le voyez, disait saint Basile (1), en expliquant aux fidèles, dans un moment de disette, ces mêmes paroles du Sauveur, Dieu lui-même, daigne exprimer toute la pitié qu'excite en lui la vue d'une multitude tourmentée par le besoin. » Eh bien ! chaque jour ce triste spectacle s'offre à nos regards. Si nous sommes sans entrailles pour les malheureux, si nous voyons leur misère sans nous attendrir, qu'aurons-nous à répondre à notre juge quand il nous demandera comment nous avons traité nos frères souffrans ? Quand il nous dira que ce que nous aurons fait à l'un d'eux, c'est à lui que nous l'aurions fait, oserons-nous lui répondre : « Seigneur, il avait faim, et je ne l'ai point nourri ; il avait soif, et je ne lui ai point donné de quoi se désaltérer ; il était nu, et quoique j'eusse des habits, non-seulement pour le besoin, mais même

(1) Sermon sur la famine.

pour la magnificence, je ne l'ai point vêtu. En un mot, il sollicitait ma pitié, et je n'en ai point eu à son égard. » Cœurs durs, vous n'avez point fait miséricorde, nous dira le Seigneur, vous n'obtiendrez point miséricorde !

Accoutumons-nous donc, et il faut s'y accoutumer de bonne heure, à prendre pitié des malheureux, à voir en eux des frères que nous devons soulager, à partager avec eux au moins notre superflu. C'était l'instruction que le vieux Tobie, se croyant près de mourir, donnait à son fils : « Ne détournez, disait-il, votre visage d'aucun pauvre (1); car il arrivera de là que Dieu ne détournera pas son visage de vous : soyez charitable autant que vous le pouvez. Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup; si vous n'avez que peu, donnez encore; c'est un trésor que vous vous préparez pour le temps de nécessité; car l'aumône délivre du péché et de la mort. » Les sages conseils que Tobie donnait à son fils, je vous les adresse aujourd'hui en parlant à vos cœurs.

Jeunes chrétiens qui m'entendez, je vous dis : « Soyez bons, devenez charitables, que dès vos jeunes années vos âmes s'ouvrent à la pitié : le bien qu'on fait n'est jamais perdu ; c'est un trésor que les voleurs n'enlèveront point, qui se grossira de toutes vos actions charitables, et qui vous sera représenté au jour des récompenses.

(1) Tobie, IV. 7.

POUR

LE VII^e^ DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE.

Saint Paul aux Rom., ch. VI, v. 19.

Mes frères, je vous parle humainement à cause de la faiblesse de votre chair. Comme vous avez fait servir les membres de votre corps à l'impureté et à l'injustice pour commettre l'iniquité, faites-les servir maintenant à la justice pour la sanctification de votre vie ; car, lorsque vous étiez esclaves du péché, vous étiez libres de la servitude de la justice. Quel fruit donc avez-vous tiré de ces désordres, dont vous rougissez maintenant, puisqu'ils n'ont pour fin que la mort ? Mais à présent, étant affranchis du péché, et devenus esclaves de Dieu, le fruit que vous en tirerez est la sanctification, et la fin sera la vie éternelle ; car la mort est la solde et le paiement du péché, mais la vie éternelle est une grâce et un don de Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur.

Saint Paul, dans cette épître, réunit tous ses efforts pour inspirer l'horreur du péché aux fidèles qu'il cherche à instruire, et la nécessité de travailler à sa sanctification. Il compare la servitude du péché avec ce qu'il appelle la servitude de la justice. La première nous nuit et nous dégrade autant que l'autre nous profite et nous honore. En quoi consiste en effet la servitude du péché ? à se laisser dominer par l'orgueil, à tomber dans les excès de l'avarice, à donner dans les désordres du libertinage, à ne pouvoir être maître de soi,

à n'être point capable de retenir son caractère emporté, à se laisser ronger par l'envie ; vice si hideux et si tourmentant, que les poëtes n'ont cru pouvoir mieux le représenter que sous la figure d'une femme coiffée de couleuvres, et ayant un serpent qui lui ronge le sein ; à faire un dieu de son estomac, se rabaissant ainsi par une honteuse gourmandise à l'état des plus vils animaux, ou enfin à croupir dans une abjecte et méprisable paresse : voilà quelle est la servitude du péché. Combien de maîtres, et quels maîtres on se donne quand, oubliant ce qu'on doit à Dieu et à soi, on laisse prendre à ses passions un pouvoir qu'elles exercent d'une manière si tyrannique !

Qu'entend, au contraire, l'Apôtre par la servitude de la justice, sinon la fidèle observance des commandemens, l'amour des devoirs et le goût de la vertu ? Ainsi celui-là est asservi à la justice, qui aime Dieu, qui le sert, qui ne profane point sa bouche par des juremens, par des médisances, par des discours malhonnêtes, qui rend à ses parens, à ses supérieurs l'honneur et le respect, le tribut d'obéissance auxquels ils ont droit, qui mène une vie sage et honorable, une vie chrétienne, qui ne fait tort à personne, qui aime la vérité, qui hait le mensonge, qui est compatissant envers ses semblables et juste dans toutes les occasions : voilà les deux servitudes, celle du péché et celle de la justice. Maintenant je demanderai à toute personne douée de bon sens, laquelle lui semble préférable ; et s'il vaut mieux servir des

maîtres durs et capricieux comme le sont nos passions quand nous leur laissons prendre trop d'ascendant, que de former son cœur aux choses saintes, sages et honnêtes. Je demanderai lequel vaut mieux ou de nous assujettir au démon qui cherche notre perte, ou de servir Dieu qui ne nous a créés que pour nous rendre heureux ; et si j'ajoute, avec l'Apôtre, que la mort (1), et la mort éternelle est la solde du péché, c'est-à-dire la punition qui lui est réservée, qui ne sera pénétré d'effroi à la seule pensée de ce terrible châtiment qui attend le pécheur ? Mais en même temps qui ne sera encouragé et consolé, si j'ajoute aussi avec l'Apôtre que l'asservissement à la justice nous obtient la grâce de Dieu, et que cette grâce, c'est la vie éternelle (2) en Jésus-Christ, sans compter les consolations temporelles, dont une bonne conduite est toujours accompagnée ?

ÉVANGILE.

Saint Matthieu, ch. VII, v. 15.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous couverts de peaux de brebis, et qui au-dedans sont des loups ravissans. Vous les reconnaîtrez par leurs fruits. Peut-on cueillir des raisins sur des épines ou des figues sur des ronces ? Ainsi tout arbre qui est bon, produit de bons fruits ; et tout arbre qui est mauvais produit de mauvais fruits. Un bon arbre ne peut produire de mauvais fruits, et un mauvais arbre n'en peut produire de bons. Tout arbre qui ne produit point de bons fruits sera coupé et jeté au feu. Vous les reconnaîtrez donc par leurs fruits. Tous ceux

(1) Rom., VI. 23. (2) *Ibid.*

qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le royaume du ciel, mais celui-là seulement y entrera qui fait la volonté de mon père qui est dans le ciel.

Il ne croît point, dit Jésus, des raisins sur des épines, ni des figues sur des ronces. De même les vertus, les bonnes œuvres, les saintes pensées ne croissent pas dans un cœur corrompu. Rien n'est si important pour les jeunes personnes qui parviennent à l'âge de discrétion, c'est-à-dire à celui où on peut distinguer le bien d'avec le mal, que d'être fermement persuadées qu'on devient bon avec les bons, et qu'il n'est que trop à craindre qu'on ne devienne méchant avec les méchans, irréligieux avec ceux qui n'ont point de religion (1). C'est ainsi, et par de pareilles fréquentations, que la plupart du temps, des mœurs douces et régulières, d'heureuses habitudes, des dispositions plus heureuses encore, même des vertus acquises, tout le fruit d'une bonne éducation et de toutes les peines prises pour former le cœur et l'esprit, se perdent sans retour. Ce n'est pas précisément dans ce sens-là ni contre ce genre de danger que Jésus-Christ prémunissait ses disciples ; c'était des faux prophètes, et des corrupteurs de doctrine qu'il les avertissait de se garder. « Ils viennent, leur disait-il, à vous sous l'habit de brebis ; mais au-dedans ce sont des loups ravissans, et vous les reconnaîtrez à leurs fruits », c'est-à-dire à la conduite qu'ils tiendront. Je me servirai des mêmes paroles pour

(1) II. ép. des Rois, XXII, 26, 27.

tions charnelles. Quoique parmi ces affections il en soit quelques-unes qui soit permises et même louables, comme les sentimens naturels qui proviennent des liaisons de parenté et d'amitié, il en est beaucoup d'autres que l'Évangile ordonne de réprimer. Telles sont toutes nos passions, quand elles ne sont pas contenues dans de justes bornes; tels sont aussi ces désirs inquiets, tous ces mouvemens déréglés qui proviennent de notre nature, corrompue par le péché originel, et quelquefois plus corrompue encore par l'habitude du péché. L'Apôtre appelle toutes ces choses les *œuvres de la chair*; et si nous voulions faire un sérieux examen de nous-mêmes, nous ne pourrions pas nous empêcher de reconnaître en nous cette tendance au mal et ce désordre de nos sens. En nous disant que nous ne sommes pas redevables à la chair, l'Apôtre nous avertit que, loin qu'il faille céder à ce penchant, à ces désirs, à ces mouvemens secrets, il faut au contraire que nous les combattions de toutes nos forces, et que nous leur opposions une courageuse résistance; car nous ne pouvons y céder sans mourir à la grâce, sans nous rendre entachés du péché, sans encourir la mort éternelle qui en est la punition; telle est la doctrine de l'Évangile.

A la *chair*, prise dans ce sens, l'Apôtre oppose l'*esprit* de Dieu, c'est-à-dire d'amour et de charité qui nous porte vers les choses du ciel et vers notre Créateur, en nous détournant des objets terrestres capables de nous séduire. Cet esprit, dit-il, est

l'esprit d'adoption qui nous fait avoir recours à Dieu en lui criant du fond de notre cœur : Mon père, mon père ; c'est ce recours qui est le véritable salut d'une âme chrétienne. Sommes-nous dans le danger de la tentation et prêts à malfaire, sentons-nous notre foi, notre vertu chanceler, tournons-nous vers Dieu, et disons-lui du fond du cœur : Mon père, mon père. En implorant son aide, il n'abandonnera point ses enfans, et soyons sûrs qu'il nous délivrera. Quelque chagrin pèse-t-il sur notre âme, disons-nous : Dieu est là. Il voit nos souffrances : c'est un père tendre qui y apportera du soulagement, si nous nous adressons à lui avec confiance. Jamais l'espoir qu'on a en lui n'est frustré. De manière ou d'autre, la consolation survient. En un mot, dans nos joies, dans nos peines, dans nos dangers, que notre recours soit toujours à Dieu ; qu'il soit sans cesse présent à notre pensée, comme un père dont l'œil veille sur nous, comme un protecteur dont le bras est toujours étendu pour nous défendre, comme un bienfaiteur qui, mieux que nous, connaît nos besoins, et qui voudra et saura y pourvoir selon les vues de sa sagesse. C'est ce que l'Apôtre nous fait entendre en nous rappelant notre qualité d'enfans, d'héritiers de Dieu et de cohéritiers de Jésus-Christ ; héritage qui ne peut nous manquer, pourvu toutefois, dit saint Paul, que nous souffrions avec Jésus-Christ, afin d'être glorifiés avec lui.

ÉVANGILE.

Saint Luc, ch. XVI, v. 1.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples cette parabole : Un homme riche avait un économe qui fut accusé devant lui de dissiper son bien ; et l'ayant fait venir, il lui dit : Qu'est-ce que j'entends dire de vous ? Rendez-moi compte de votre administration ; car je ne veux plus désormais que vous gouverniez mon bien. Alors cet économe dit en lui-même : Que ferai-je, puisque mon maître m'ôte l'administration de son bien ? Je ne saurais travailler à la terre, et j'aurais honte de mendier. Je sais bien ce que je ferai, afin que, lorsqu'on m'aura ôté la charge que j'ai, je trouve des personnes qui me reçoivent chez elles. Ayant donc fait venir l'un après l'autre tous ceux qui devaient à son maître, il dit au premier : Combien devez-vous à mon maître ? Il répondit : Cent barils d'huile. L'économe lui dit : Reprenez votre obligation, asseyez-vous là, et faites-en vitement une autre de cinquante. Il dit encore à un autre : Et vous, combien devez-vous ? Il répondit : Cent mesures de froment. Reprenez, dit-il, votre obligation, et faites-en une autre de quatre-vingts. Et le maître loua cet économe infidèle de ce qu'il avait agi prudemment : car les enfans du siècle sont plus sages dans la conduite de leurs affaires que ne sont les enfans de lumière. C'est pourquoi je vous dis de même : Employez les richesses injustes à vous faire des amis, afin que, lorsque vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels.

Nous avons déjà dit que la parabole était un récit allégorique fondé sur la supposition d'une chose vraisemblable, et duquel dérivait une vérité morale. Dans la parabole de l'évangile d'aujourd'hui, Jésus suppose un économe ou peu soigneux ou peu fidèle, que l'on dénonce à son

maître, et à qui celui-ci ôte l'administration de ses biens. Supposons d'abord que Dieu soit représenté sous le personnage de l'homme riche, nous pourrons nous regarder comme des économes qu'il a chargés du bon emploi de certains biens qui viennent de lui, et de l'administration desquels il a droit de nous demander compte. Il nous a donné des talens, de bonnes inclinations, de la santé, peut-être même de la fortune; il nous a prévenu de ses grâces en nous faisant naître dans une religion sainte, où il nous est plus aisé de parvenir à la connaissance de nos véritables devoirs et d'opérer notre salut; il nous a fait naître de parens pleins de bonté et soigneux de notre éducation; il a permis que les personnes qu'ils en ont chargées eussent les qualités nécessaires et la capacité convenable pour y réussir. Dieu ne peut-il pas nous demander, ne nous demandera-t-il pas un jour compte de tous ces biens qu'il a mis à notre disposition pour sa gloire et notre utilité personnelle? Si nous n'avons pas mis à profit les talens dont il nous a doués; si les bonnes inclinations qu'il nous a données, nous les avons corrompues; si nous n'avons point répondu à ses grâces; si, nés et instruits dans une religion sainte, nous n'en avons pas observé les préceptes; si, pourvus des biens de la fortune, nous n'en avons point fait un bon usage; si notre insouciance, notre légèreté, notre mauvaise volonté ont contrarié les soins que nos parens ou nos maîtres prennent pour notre instruction, ne devons-nous pas nous

attendre au sort du mauvais économe ? et ne sera-ce pas avec justice que Dieu nous dira comme à lui ? « Qu'est-ce que j'entends dire de vous ? Rendez-moi compte de votre administration, c'est-à-dire de l'usage que vous avez fait de mes dons. » Qu'aurons-nous à répondre ? Ainsi la première moralité à tirer de cette parabole, c'est qu'il faut faire un bon usage des biens que le ciel nous a accordés ; c'est qu'il nous en sera demandé un compte exact et sévère, et que le mauvais emploi que nous en aurons fait sera puni rigoureusement.

Le Sauveur paraît s'être proposé encore un autre objet dans cette parabole, en louant le parti que prend le serviteur infidèle pour avoir au moins, lorsqu'il aura été renvoyé, des amis qui le reçoivent. Ce serviteur appelle tous les débiteurs de son maître, et il fait à chacun des remises considérables. Ce n'est assurément pas cette action en elle-même qui est l'objet de l'éloge ; mais ce qui est louable, c'est la prévoyance de l'économe qui ne néglige pas le soin de l'avenir. Eh bien ! ce qu'il a fait pour se ménager des ressources dans cette vie, n'est-il pas bien plus important de le faire pour nous assurer un bonheur éternel dans l'autre ? Faites comme ce serviteur, dit Jésus ; employez vos richesses à vous faire des amis qui vous reçoivent dans les tabernacles éternels, c'est-à-dire faites l'aumône. Partagez vos biens avec les pauvres pendant que vous vivez ; répandez vos richesses en bonnes œuvres ; thésaurisez pour un autre monde. C'est dans ce sens que tous les pères

ent entendu ce passage de l'évangile de ce jour, qui nous présente ainsi pour seconde moralité la nécessité de faire l'aumône, et de nous munir de bonnes œuvres pour le jour où le compte de notre administration nous sera demandé.

POUR

LE IX^e^ DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE.

Saint Paul, I. ép. aux Corinth., ch. X, v. 1.

Mes frères, vous devez savoir que nos pères ont tous été sous la nuée; qu'ils ont tous passé la mer Rouge; qu'ils ont tous été baptisés, sous la conduite de Moïse, dans la nuée et dans la mer; qu'ils ont tous mangé d'une même viande spirituelle, tous bu du même breuvage spirituel. Car ils buvaient de l'eau de la pierre spirituelle qui les suivait; et Jésus-Christ était cette pierre; mais il y en a eu peu, d'un si grand nombre, qui fussent agréables à Dieu, étant presque tous péris dans le désert. Or, toutes ces choses ont été des figures de ce qui nous regarde, afin que nous ne nous abandonnions pas aux mauvais désirs comme ils s'y abandonnèrent. Ne devenez point aussi idolâtres comme quelques-uns d'eux, dont il est écrit : Le peuple s'assit pour manger et pour boire, et ils se levèrent pour jouer. Ne commettons point de fornication, comme quelques-uns d'eux commirent ce crime, pour lequel il y en eut vingt-trois mille qui furent frappés de mort en un seul jour. Ne tentons point Jésus-Christ comme le tentèrent quelques-uns d'eux qui furent tués par les serpens. Ne murmurez point comme murmurèrent quelques-uns d'eux qui furent frappés de mort par l'ange exterminateur. Or, toutes ces choses qui leur arrivaient étaient des figures, et elles ont été écrites pour nous servir d'instruction à nous autres, qui nous sommes rencontrés dans la fin des temps. Que celui donc

qui croit être ferme prenne garde à ne pas tomber. Vous n'avez eu encore que des tentations humaines et ordinaires. Dieu est fidèle, et il ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de vos forces; mais, en permettant la tentation, il fera que vous pourrez tellement la supporter, que vous en sortirez avec avantage.

Les saintes Écritures, sous quelque rapport qu'on les considère, sont une source abondante d'instruction, et l'on ne peut trop exhorter les fidèles à les lire et à les méditer. Tantôt ce sont de sages préceptes, d'autres fois d'utiles exemples dans la conduite qu'ont tenue les saints personnages dont il est fait mention, de sorte qu'on y trouve toujours, ou des règles sûres d'après lesquelles on peut se diriger, ou de bons modèles proposés à notre imitation. Ainsi nous apprenons d'Abraham à avoir une foi ferme; de Job, à supporter l'adversité et les revers de fortune avec patience; de Tobie, à mettre toute notre confiance en Dieu, et à ne point nous écarter des sentiers de la vertu; de David, à recourir à Dieu par la pénitence, quand nous avons eu le malheur de l'offenser.

Mais, outre ces avantages que nous offre le sens littéral de l'Écriture sainte, et surtout de l'ancien Testament, Dieu a voulu que ce livre renfermât un sens mystique qui n'est pas moins instructif, et que tout ce qui s'est passé sous l'ancienne loi fût comme la figure de ce qui devait arriver sous la loi nouvelle. C'est ce que nous apprend l'Apôtre dans l'épître de ce jour, en développant aux fidèles de son temps ce sens mystérieux. Il leur montre

dans cette nuée, tantôt lumineuse, tantôt obscure, qui accompagnait le camp d'Israël, et dans le miracle de la mer Rouge, l'image du baptême, par lequel les chrétiens sont régénérés; la grâce guidant et éclairant nos âmes, comme la nuée guidait les Israélites et les éclairait dans leur marche, et les eaux du baptême détruisant nos péchés comme les flots de la mer Rouge détruisirent l'armée égyptienne. Après cette première figure l'Apôtre nous montre celle de l'eucharistie dans la manne du désert et dans les eaux du rocher : ce pain spirituel nourrissant nos âmes d'une manière aussi miraculeuse que celle dont furent nourris les Israélites pendant les quarante années qui s'écoulèrent depuis leur sortie d'Egypte jusqu'au moment où ils entrèrent dans la terre promise. L'Apôtre trouve de même dans les prévarications de ce peuple, l'image des infidélités par lesquelles quelques chrétiens déshonorent leur baptême; et, pour les retirer de ces désordres, il leur rappelle la punition infligée aux Israélites rebelles, soit après qu'ils se furent livrés à l'idolâtrie en adorant le veau d'or, soit après leurs fréquens murmures, Dieu ayant fait périr dans le désert tous ceux qui s'y étaient livrés, sans excepter Moïse et Aaron eux-mêmes, exclus de la terre promise pour un simple manque de foi.

L'Apôtre nous prémunit ensuite contre l'excès de confiance et contre le danger des tentations. Ce n'est en effet que par une attention continuelle sur nous-mêmes, et par une extrême défiance de nos

propres forces que nous pouvons espérer de nous soutenir dans l'amour du bien. De ce que nous avons pu résister dans quelques occasions périlleuses pour le salut, nous aurions tort de conclure que nous pouvons nous exposer au danger. Celui qui aime le péril, dit le sage, y périra (1); le plus sûr est de l'éviter, et d'avoir recours à Dieu. Il permet que nous soyons tentés; car il n'y aurait point de mérite s'il n'y avait point de résistance; mais il ne souffre pas que nous le soyons au-delà de nos forces; et la tentation est toujours telle, que non-seulement nous pouvons la surmonter, mais même que nous en pouvons tirer avantage. Le cœur éprouvé par la tentation ressemble à l'or qu'on met dans le creuset; il sort de l'épreuve plus pur, et par conséquent plus agréable à Dieu.

ÉVANGILE.

Saint Luc, ch. XIX, v. 41.

En ce temps-là, Jésus étant arrivé proche de Jérusalem, et jetant les yeux sur la ville, il pleura de compassion pour elle, en disant : Ah ! si tu reconnaissais au moins, en ce jour qui t'est donné, ce qui peut t'apporter la paix; mais maintenant tout cela est caché à tes yeux. Aussi il viendra un temps malheureux pour toi, que tes ennemis t'environneront de tranchées, qu'ils t'enfermeront et te serreront de toutes parts, qu'ils te raseront et te détruiront entièrement, toi et tes enfans qui sont dans tes murs, et qu'ils ne te laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps auquel Dieu t'a visitée. Étant entré dans le temple, il commença à en chasser ceux qui y vendaient et y achetaient, leur disant : Il est écrit : Ma maison est une maison de prière, et vous en faites une

(1) Eccli., III. 27.

31. Les aveugles de Jericho.

32. Entrée de N.S. à Jérusalem.

33. Les Vendeurs chassés du temple

caverne de voleurs. Et il enseignait tous les jours dans le temple.

C'est au moment de son entrée triomphante dans Jérusalem que Jésus-Christ, jetant les yeux sur cette ville, et prévoyant tous les malheurs qui bientôt devaient fondre sur elle, à cause du crime qui allait s'y commettre, versa des larmes de compassion. Il avait fait tout ce qu'il fallait pour la sauver du malheur qui la menaçait; il y avait annoncé sa doctrine; il s'y était fait connaître par des œuvres merveilleuses qui ne pouvaient laisser aucun doute sur sa mission. Les Juifs savaient d'ailleurs que les temps marqués par les prophètes pour l'arrivée d'un libérateur étaient accomplis, et tous les caractères qui devaient distinguer ce libérateur se réunissaient sur Jésus. Il en était temps encore. Il suffisait que ce peuple ouvrît les yeux, et qu'au lieu de rejeter, comme il le fit, ce Rédempteur des nations promis depuis si longtemps à leurs pères, au lieu de le dévouer à la mort, ils crussent en lui. Cette foi devenait pour eux une source de paix et de salut; mais leur aveuglement et leur opiniâtreté les perdirent. L'homme-Dieu fut crucifié, et la vengeance divine ne tarda pas à éclater. Jérusalem fut assiégée par Tite, et souffrit, comme l'avait prédit Jésus, toutes les horreurs d'un siége dont il n'y avait eu jamais eu d'exemple. Onze cent mille hommes y périrent, le Temple fut détruit pour toujours, et la ville sainte ensevelie sous ses ruines. Telle était l'objet de la douleur du Sauveur et la cause de ses larmes.

Cette tendre compassion de Jésus pour Jérusalem infidèle est l'image de celle qu'il nous porte à tous. Le Sauveur ne désire pas moins notre salut qu'il ne désirait celui des Juifs, et il n'a pas moins fait pour nous que pour eux. Si Jésus lui-même avait consacré trois ans de sa vie à leur instruction ; s'il avait confirmé par des miracles la vérité de sa mission, ne nous a-t-il pas offert, ne met-il pas chaque jour à notre disposition des moyens de salut aussi puisans ? Nos temples ne retentissent-ils pas journellement de prédications ? n'avons-nous pas des pasteurs zélés qui nous représentent nos devoirs, qui nous reprochent nos vices, qui nous invitent à les dompter en faisant pénitence ? Ne trouvons-nous pas dans les sacremens des sources de grâces toujours ouvertes, où il ne tient qu'à nous de puiser? Ne peut-on pas même dire que ce qui était encore un peu obscur pour les Juifs, nous a été révélé d'une manière plus manifeste par les lumières de l'Évangile ? Si donc nous ne profitons pas nous-mêmes de tant d'avantages qui nous sont présentés, ne sommes-nous pas aussi coupables que les Juifs ? et n'avons-nous pas à craindre le même sort ? Plus nous aurons reçu de grâces, et plus le compte qu'on nous demandera de l'usage que nous en aurons fait sera rigoureux.

Que les larmes de Jésus-Christ et les mérites de sa passion ne nous soient donc pas inutiles ; reconnaissons à temps les avantages qui nous sont offerts, et mettons-les à profit. Il n'y a point de sûreté dans le délai, parce que l'avenir est incer-

tain, et ne nous appartient pas. De même, dit saint Pierre, qu'un larron se glisse furtivement pendant la nuit pour surprendre ceux qu'il veut voler, de même le jour du Seigneur viendra au moment qu'on s'y attendra le moins (1).

Apprenons encore de cet évangile à nous comporter dans les églises avec le respect et le recueillement dus à la sainteté du lieu. Songeons qu'elles sont la maison de la prière, et que, la religion les ayant consacrées au culte que l'on rend à Dieu, nous devons ne nous y rien permettre qui ne réponde à cette haute destination. « Si quelqu'un profane le temple de Dieu, dit l'Apôtre, Dieu le perdra » (2).

POUR

LE X^e^ DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE.

I. ép. de saint Paul aux Corinth., ch. XII, v. 2.

Mes frères, vous vous souvenez bien qu'étant païens, vous vous laissiez entraîner, selon qu'on vous menait, vers les idoles muettes. Je vous déclare donc que nul homme, parlant par l'esprit de Dieu, ne dit anathème à Jésus, et que nul ne peut confesser que Jésus est le Seigneur, sinon par le Saint-Esprit. Or, il y a diversité de dons spirituels; mais il n'y a qu'un même Esprit. Il y a diversité de ministères; mais il n'y a qu'un seul Seigneur. Et il y a diversité d'opérations surnaturelles; mais il n'y a qu'un même Dieu qui opère tout en tous. Or, les dons du Saint-Esprit, qui se font connaître au-dehors, sont donnés à chacun pour l'utilité de l'Église. L'un reçoit du

(1) II. ép. de saint Pierre, III. 10. (2) I. ép. aux Corinth., III. 17.

Saint-Esprit le don de parler dans une haute sagesse ; un autre reçoit du même Esprit le don de parler avec science ; un autre reçoit le don de la foi par le même Esprit ; un autre reçoit du même Esprit la grâce de guérir les maladies ; un autre le don de faire des miracles ; un autre le don de prophétie ; un autre le don du discernement des esprits ; un autre le don de parler diverses langues ; un autre le don de l'interprétation des langues. Or, c'est un seul et un même Esprit qui opère toutes ces choses, distribuant à chacun les dons selon qu'il lui plaît.

Les Corinthiens, auxquels l'Apôtre adressait cette épître, sortaient des ténèbres de l'idolâtrie. C'était lui qui leur avait prêché l'Évangile, et qui, par des travaux assidus, était parvenu à les convertir. Il avait appris que des dissensions s'étaient élevées dans cette église naissante, qu'il y régnait des désordres, et que, sans songer que leurs frères en étaient scandalisés, quelques-uns mangeaient de la viande des victimes immolées aux idoles. C'est pour ramener les Corinthiens à l'unité de sentimens, et pour corriger ces désordres que saint Paul leur écrit. Il leur rappelle le misérable état dans lequel ils vivaient quand ils étaient païens ; quand, au lieu de rendre au vrai Dieu des hommages qui ne sont dus qu'à lui seul, ils adoraient des idoles muettes. Il leur fait sentir combien est grand le bonheur qu'ils ont eu d'être appelés à la foi, et combien il serait honteux pour eux que, devenus les disciples de Jésus-Christ, leur conduite ne fût pas digne de cette sainte vocation. Comme plusieurs docteurs avaient prêché à Corinthe, et que chacun s'était attaché à celui qui lui plaisait le plus, il leur fait entendre que, comme il n'y a qu'un

Dieu, qu'une doctrine, il ne doit y avoir qu'un seul esprit.

Il parle ensuite des dons divers par lesquels Dieu manifestait sa puissance dans les premiers temps du christianisme, sans doute pour en faciliter la propagation. Ces dons étaient celui des langues, le don de faire des miracles et le don des prophéties. On ne peut douter que ces dons n'aient été accordés aux premiers disciples. Sans le don des langues, comment eussent-ils pu annoncer l'Évangile à tant de nations différentes, et comment ces hommes sans études, et presque tous nés dans le même pays, en auraient-ils été entendus ? Les Actes des apôtres rapportent divers miracles faits par saint Paul; et quant au don de prophétie, on voit dans ces mêmes Actes qu'un certain Agabus (1), ayant rencontré cet apôtre dans ses voyages, lui prédit qu'il serait lié à Jérusalem, c'est-à-dire mis aux fers, et que les Juifs le livreraient aux gentils : prédiction qui s'accomplit peu de temps après. Si ces dons n'existent plus aujourd'hui, c'est que, la religion étant établie, ils ne sont plus nécessaires comme ils l'étaient alors.

Mais comme, ces dons surnaturels venant de Dieu, c'était un devoir pour ceux à qui ils étaient départis de les employer à son œuvre, c'en est un aussi pour tous les fidèles de faire un bon usage non-seulement des grâces que Dieu leur accorde, mais encore des dons naturels et des biens temporels dont il daigne les favoriser. Êtes-vous riches,

(1) Actes, XXI. 10.

sachez que ce n'est pas pour vous seuls que Dieu vous a gratifiés des biens de la fortune, et qu'il ne vous a constitués que les économes, et pour ainsi dire les intendans des pauvres, à qui vous devez compte de votre superflu. Jouissez-vous par vos places ou par votre naissance d'un crédit éminent, vous vous tromperiez beaucoup dans l'ordre de la religion si vous croyiez que ce crédit, que ce grand pouvoir ne vous ont été donnés que pour votre avantage personnel et celui de vos proches, et si vous oubliiez que Dieu ne vous a mis au-dessus des autres que pour être le protecteur du faible, pour défendre la veuve et l'orphelin, et pour les relever de l'oppression. Êtes-vous doués de grands talens, apprenez qu'ils ne vous ont point été donnés pour votre seul plaisir, pour votre utilité particulière, mais pour en faire un sage emploi, un emploi qui soit avantageux à la société et à la religion. C'est donc aussi l'esprit de Dieu qui doit régler l'emploi des dons naturels; et, loin d'être des avantages, ils seraient pour nous des occasions de perte, si nous ne nous en servions pas pour notre salut et pour celui des autres.

ÉVANGILE.

Saint Luc, ch. XVIII, v. 9.

En ce temps-là, Jésus dit cette parabole à quelques-uns qui mettaient leur confiance en eux-mêmes, comme étant justes, et qui méprisaient les autres : Deux hommes montèrent dans le Temple pour y faire leur prière; l'un était pharisien, et l'autre publicain. Le pharisien, se tenant debout, priait ainsi en lui-même : Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je

ne suis point comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes et adultères, ni même comme ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine; je donne la dîme de tout ce que je possède. Le publicain, au contraire, se tenant bien loin, n'osait seulement lever les yeux au ciel; mais il frappait sa poitrine, en disant : Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur. Je vous déclare que celui-ci s'en retourna justifié, et non pas l'autre; car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.

Celui qui se croit juste, et pense n'avoir rien à se reprocher, se connaît ordinairement bien mal. Quand on descend au fond de son cœur, et qu'on examine sa conscience avec un œil impartial, combien on se trouve petit, faible, pauvre de moyens et de vertus! D'où vient donc la présomption, si ce n'est de ce que nous nous en imposons, ou de ce que nous voulons en imposer aux autres? L'orgueil, dit le sage, est également abominable à Dieu et aux hommes (1); de ce vice naissent la folle confiance en soi-même, les illusions de l'amour-propre, et le mépris d'autrui. Rien n'est plus propre à nous guérir de ces travers que la parabole de l'évangile d'aujourd'hui. Elle nous offre, d'un côté, un prétendu juste enflé de présomption et s'adressant à Dieu, moins pour le prier et s'humilier devant lui que pour lui vanter ses vertus, lui parler de ses bonnes œuvres, et montrer son mépris pour le reste des hommes. Il est debout, et dédaigne pour ainsi dire de fléchir le genou devant la Divinité. Je vous rends grâces, dit-il, de ce que je ne suis point comme les autres hommes,

(1) Eccli., X. VII.

voleur, injuste, débauché. Vous rendez grâces, dit saint Augustin (1); vous reconnaissez donc que ces vertus, si vous les avez, ne viennent pas de vous. Et alors de quoi êtes-vous si glorieux? Vous êtes-vous fait vous-même? Êtes-vous votre propre ouvrage? C'est de Dieu que vous tenez le peu de bien qui se trouve en vous. Rendez-lui en gloire, et ne vous l'attribuez point. Cet homme superbe fait plus encore; non content de se vanter, c'est avec le mépris le plus insultant qu'il traite autrui: Et de ce que je ne suis pas, dit-il, comme ce publicain.

Le publicain, au contraire, avait à peine osé franchir le seuil du Temple; il se tenait éloigné, n'ayant pas même la hardiesse de lever les yeux vers le ciel; il priait prosterné et se frappant la poitrine. Mon Dieu, disait-il, je ne suis qu'un pécheur, je reconnais mon indignité; mais vous êtes bon, vous êtes miséricordieux, ayez pitié d'une pauvre créature. Quel jugement porta Jésus de ces deux hommes? Il déclara que le publicain sortit justifié du Temple, et qu'il n'en fut pas ainsi du présomptueux, qui se croyait si juste.

Cet évangile nous offre une double instruction, l'une que le Seigneur daigne lui-même nous donner de sa bouche, savoir, que quiconque s'élève sera abaissé, et que celui qui s'abaisse sera élevé. Gardons-nous donc de l'orgueil. Ce n'est pas sur l'estime que nous faisons de nous-mêmes qu'on nous apprécie. Autant la modestie relève le mérite, autant la présomption le dégrade.

(1) Enarrat. II. in ps.

L'autre instruction qui nous est offerte dans cet évangile concerne la manière de prier. Prions comme le publicain; que notre prière soit humble, fervente, confiante. Reconnaissons devant Dieu que nous ne sommes que néant, que nous ne pouvons rien que par lui; et implorons sa miséricorde. La prière humble et faite du fond du cœur est agréable à Dieu, et il l'écoute.

POUR

LE XI^e^ DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE.

Saint Paul, I. ép. aux Corinth., ch. XV, v. 1.

Mes frères, vous ayant annoncé l'Évangile que vous avez reçu, dans lequel vous demeurez fermes, et par lequel vous vous sauvez, je crois maintenant vous devoir faire souvenir de ce que je vous ai prêché en vous l'annonçant, afin que vous voyez si vous l'avez retenu, puisque autrement ce serait en vain que vous auriez embrassé la foi. Car, premièrement, je vous ai enseigné et comme donné en dépôt ce que j'avais moi-même reçu; savoir, que Jésus-Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures; qu'il a été enseveli, et qu'il est ressuscité le troisième jour, selon les mêmes Écritures; qu'il s'est fait voir à Céphas, puis aux douze; qu'après il a été vu en une seule fois de plus de cinq cents frères, dont il y en a plusieurs qui vivent encore aujourd'hui, et quelques-uns sont déjà morts; qu'ensuite il s'est fait voir à Jacques, puis à tous les apôtres; et qu'enfin, après tous les autres, il s'est fait voir à moi-même, qui ne suis qu'un avorton; car je suis le moindre des apôtres, et je ne suis pas digne d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Église de Dieu. Mais c'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis, et la grâce qu'il m'a donnée n'a point été stérile en moi.

Les deux principales vérités dont l'Apôtre croit devoir faire souvenir les fidèles auxquels il écrit, sont, la passion de notre Seigneur, suivie de sa mort douloureuse, et sa glorieuse résurrection. En effet, la mort de Jésus-Christ pour racheter les hommes du péché, et sa résurrection, doivent être regardées comme les fondemens sur lesquels est appuyé tout l'édifice du christianisme. Si Jésus-Christ est mort pour nous, et si après être mort il est ressuscité, il n'y a plus aucun doute sur sa mission. Dès-lors il demeure certain qu'il est Dieu, comme il l'a annoncé ; qu'il a pris un corps et une âme dans le sein d'une vierge, comme le disent les Écritures ; et que son infinie miséricorde envers le genre humain, dégradé de son état d'innocence par la faute de nos premiers parens, l'a porté à nous rétablir dans nos droits originels, et à nous délivrer de la servitude du péché. Enfin, si Jésus-Christ est véritablement ressuscité, il n'y a pas de doute que la doctrine prêchée par le Christ, et répandue dans le monde entier, ne soit la véritable parole de Dieu, à laquelle nous devons tous nous attacher, et qui seule peut nous conduire dans les voies du salut.

Il n'est donc pas étonnant que saint Paul, pour confirmer dans la foi les nouveaux fidèles auxquels il avait prêché l'Évangile, rappelle à leur mémoire ces deux grands mystères, et leur en remette les preuves sous les yeux en citant les diverses apparitions du Sauveur aux disciples avant de monter au ciel, et en informant les Corinthiens de celle dont lui-même avait été favorisé.

Il n'est pas moins nécessaire, et il ne sera pas moins profitable pour nous de repasser souvent dans notre esprit ce qui nous a été enseigné touchant ces deux mystères. En songeant à la passion du Sauveur, nous nous rappellerons que c'est pour nos péchés qu'il a souffert; et que, puisqu'il a daigné souffrir pour nous, il y aurait autant d'ingratitude que de danger à ne point faire tout ce qui dépend de nous pour ne pas encourir de nouveau sa disgrâce : cette pensée salutaire nous soutiendra dans les occasions de chute. Quel est celui qui, en se pénétrant bien qu'un Dieu est mort pour lui, ne serait pas par cela seul détourné de l'offenser ?

Le souvenir de la résurrection du Sauveur ne nous sera pas moins utile. En pensant que Jésus est ressuscité, nous nous rappellerons que nous devons aussi ressusciter un jour, mais qu'il est pour les hommes deux sortes de résurrection : l'une glorieuse, réservée aux justes; l'autre à jamais déplorable, parce qu'elle sera le commencement d'un malheur éternel : pensée effrayante, mais pourtant salutaire, puisque rien n'est plus capable de nous faire rentrer en nous-mêmes, et de nous porter à régler tellement notre vie, que nous puissions obtenir miséricorde à l'heure de notre mort.

ÉVANGILE.

Saint Matthieu, ch. VII, v. 31.

En ce temps-là, Jésus quitta les confins de Tyr et de Sidon, et vint près de la mer de Galilée, passant au milieu du pays de Décapolis. Et quelques-uns lui ayant présenté un homme

qui était sourd et muet, le suppliaient de lui imposer les mains, Jésus, le tirant donc de la foule du peuple, et le prenant à part, lui mit ses doigts dans les oreilles et de la salive sur la langue; et levant les yeux au ciel, il jeta un soupir, et lui dit : Ephpheta, c'est-à-dire, ouvrez-vous. Aussitôt ses oreilles furent ouvertes et sa langue fut déliée, et il parlait fort distinctement. Il leur défendit de le dire à personne; mais plus il le leur défendait, plus ils le publiaient, et ils disaient, dans l'admiration et le ravissement extraordinaires où ils étaient : Il a bien fait toutes choses. Il a fait entendre les sourds et parler les muets.

Il est bien remarquable, en lisant l'Évangile, que Jésus ne fait presque point un pas sans le signaler par des merveilles et des bienfaits. Il venait de guérir la fille d'une Cananéenne. On lui présente un homme sourd et muet, en le priant de lui imposer les mains. Le Sauveur en a pitié, et lui rend l'ouïe et la parole. Avec combien de raison doit être appliqué à Jésus cet éloge mémorable : Il est passé en faisant le bien ! (1)

Mais Jésus est notre modèle, et l'on n'est vrai chrétien qu'en l'imitant. Nous devons donc aussi ne perdre aucune occasion de faire le bien suivant nos facultés; et ce n'est que par ce moyen que nous pourrons accomplir le grand précepte de l'amour du prochain. Il n'y a point d'état, quelque dénué qu'on le suppose des faveurs de la fortune, qui n'en ait assez pour en aider un autre; et il n'y a pas de bien, de secours, quelque minces qu'ils paraissent, dont Dieu ne nous tienne compte. « Un verre d'eau, dit Jésus, donné en mon nom, ne

(1) Actes, X. 38.

perdra pas sa récompense ; » et l'obole de la veuve fut plus agréable à ses yeux que les riches dons des grands. Le devoir de la bienfaisance est donc imposé à tout le monde, et il n'y a d'exception pour personne.

Ce même évangile nous offre plusieurs autres sujets de considération. Nous y voyons, quand le sourd-muet est présenté à Jésus, que le Sauveur le retire de la foule et le prend à part : c'est en particulier qu'il le guérit. Il doit en être ainsi du bien que nous voulons faire : c'est bien moins en public qu'en secret que nous devons exercer notre bienfaisance. Dieu veut que l'on fasse le bien pour l'amour de lui, pour le bien lui-même, et non pour être vu des hommes. « Quand vous faites l'aumône, nous dit Jésus, que votre main gauche ne sache point ce qu'a fait votre main droite (1) » ; et il déclare en même temps que ceux qui ont fait le bien pour être loués des hommes ont déjà reçu leur récompense (2) ; c'est-à-dire que, leur vanité étant satisfaite, ils ont obtenu l'avantage qu'ils cherchaient, et que cette bonne action ne leur sera pas imputée pour la vie éternelle. Il semble même qu'en interdisant au sourd-muet, et à ceux qui avaient été témoins de sa guérison, de la publier, il nous ordonne non-seulement de cacher nos bonnes actions, mais même d'exiger de ceux qui en sont les objets ou les témoins de ne pas en parler : ce qui pourtant n'oblige pas ceux-ci, puisque nous voyons par cet évangile que plus Jésus défendait de parler

(1) Matth., VI. 3. (2) *Ibid.* VI. 2.

de ce nouveau miracle, plus ils le publiaient en rendant gloire à celui qui l'avait opéré. Il est à remarquer néanmoins qu'il est des bonnes actions qu'il ne faut pas craindre de faire en public, si elles tendent à l'édification du prochain, et s'il peut résulter quelque avantage du bon exemple.

Enfin cet évangile nous rappelle notre baptême et les promesses que nous y avons faites. Ce mot, mystérieux et si puissant dans la bouche du Sauveur, *ephpheta*, ouvrez-vous, a aussi été prononcé sur nous pour que nos oreilles s'ouvrissent aux vérités de la foi et aux préceptes de l'Évangile. Elles se sont en effet ouvertes par la vertu de ce mot; mais depuis, par notre négligence, par le peu de soin que nous avons eu d'entretenir la grâce, par les suggestions du monde, ne se sont-elles pas refermées ? C'est sur quoi il nous faut réfléchir attentivement, puisqu'il y va du plus grand de nos intérêts, de l'intérêt de notre salut éternel.

POUR

LE XII^e^ DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE.

Saint Paul, II. ép. aux Corinth., ch, III, v. 4.

Mes frères, c'est par Jésus-Christ que nous avons une si grande confiance en Dieu : non que nous soyons capables de former de nous-mêmes aucune bonne pensée, comme de nous-mêmes; mais c'est Dieu qui nous en rend capables, et c'est lui aussi qui nous a rendus capables d'être les ministres

de la nouvelle alliance, non pas de la lettre, mais de l'esprit; car la lettre tue, et l'esprit donne la vie. Que si le ministère de la lettre gravée sur des pierres, qui étaient un ministère de mort, a été accompagné d'une telle gloire, que les enfans d'Israël ne pouvaient regarder le visage de Moïse à cause de la gloire et de la lumière dont il éclatait, qui devait néanmoins finir, combien plus le ministère de l'esprit doit-il être glorieux ! Car si le ministère de la condamnation a été accompagné de la gloire, le ministère de la justice en aura incomparablement davantage; et cette gloire même *de la loi* n'est point une véritable gloire, si on la compare avec la sublimité de celle *de l'Évangile*. Car si le ministère qui devait finir a été glorieux, celui qui durera *toujours* doit l'être beaucoup plus.

Deux vérités principales sont l'objet de l'instruction que l'Apôtre donne aux fidèles de Corinthe dans cette épître. La première, c'est que, déchus, par le péché de nos premiers parens, de nos prérogatives originelles, réduits par cette chute à un état de faiblesse qui ne nous permet de rien pouvoir par nous-mêmes, nous ne fussions jamais sortis de l'abîme de maux où nous étions plongés, si nous n'eussions été réhabilités dans nos droits primitifs par une réparation suffisante pour apaiser la colère divine; et cette réparation, c'est Jésus-Christ qui l'a offerte à son père par amour pour les hommes. Il est donc vrai, comme le dit l'Apôtre, que nous ne sommes capables de rien par nous-mêmes. Ni bons désirs, ni bonnes pensées, ni bonnes actions ne sont en notre pouvoir, à moins d'un secours qui nous vienne d'en-haut; et ce secours c'est la grâce. Cette grâce est pour l'homme la source de tous biens. C'est par la

grâce que nous avons été appelés à l'inestimable bienfait d'être chrétien. C'est la grâce qui nous a purifiés quand nous avons été régénérés dans les eaux du baptême. C'est la grâce encore qui excite en nous un repentir salutaire quand, après avoir cédé à la faiblesse humaine et être tombés dans quelque faute, nous nous relevons de notre chute par le sacrement de pénitence. En un mot, c'est la grâce qui est le principe et la cause de toutes nos bonnes œuvres, et qui leur donne l'esprit de vie. Il suit de là que, quelque bien que nous fassions, nous n'avons point à nous en glorifier, et que nous devons le rapporter à Dieu, son principe et sa cause, puisque ce bien ne vient pas de nous, et que nous ne pourrions le faire de nous-mêmes : pensée bien propre, en excitant notre reconnaissance, à rabaisser notre orgueil et à nous maintenir dans les sentimens d'humilité que recommande l'Évangile !

Nous devons en conclure encore que, ne pouvant rien pour notre salut sans le secours de la grâce, nous ne devons pas nous lasser de la demander. Nous savons, et la foi nous l'apprend, que Dieu ne la refuse pas à ceux qui le prient avec les dispositions convenables.

La deuxième vérité que l'Apôtre établit dans cette épître, c'est la prééminence de la loi évangélique sur celle de Moïse, et la rare excellence de la première. La loi de Moïse, dit l'Apôtre, ne consistait que dans le ministère de la lettre gravée sur des pierres. La loi de Jésus-Christ n'est pas seulement gravée sur des pierres, mais dans le

28 *Le bon Samaritain.*

29 *Retour de l'Enfant prodigue.*

30 *Résurrection du Lazare.*

cœur. La loi de Moïse n'avait été donnée que pour un temps; la loi de Jésus-Christ doit durer jusqu'à la fin des siècles. La loi de Moïse, sans l'espérance en Jésus-Christ, ne justifiait point, et ne donnait point de droit à la vie éternelle. La loi de Jésus-Christ est établie sur l'espérance et la promesse de cette vie bienheureuse qui ne doit jamais finir, et dont la possession est assurée, par les mérites de notre Seigneur Jésus-Christ, à ceux qui sauront mériter qu'ils leur soient appliqués, par leur docilité à suivre les inspirations de la grâce et leur exactitude à accomplir les deux grands préceptes. Il est [illegible] vrai de dire que la gloire de la loi de Moïse, [illegible]mparée à la gloire de la nouvelle loi, n'a point été, comme le dit l'Apôtre, une véritable gloire, tandis qu'il ne manque rien à la gloire et à la sublimité de l'Évangile.

ÉVANGILE.

Saint Luc, ch. X, v. 23.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Heureux sont les yeux qui voient ce que vous voyez ; car je vous déclare que beaucoup de prophètes et de rois ont souhaité de voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu ; et d'entendre ce que vous entendez, et ne l'ont point entendu. Alors un docteur de la loi, se levant, lui dit pour le tenter : Maître, que faut-il que je fasse pour posséder la vie éternelle ? Jésus lui répondit : Que porte la loi ? Qu'y lisez-vous ? Il lui dit : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces et de tout votre esprit, et votre prochain comme vous-même. Jésus lui dit : Vous avez fort bien répondu ; faites cela, et vous vivrez. Mais cet homme, voulant faire paraître qu'il était juste, dit à Jésus : Et qui est mon

prochain ? Et Jésus, prenant la parole, lui dit : Un homme qui descendait de Jérusalem à Jéricho tomba entre les mains des voleurs, qui le dépouillèrent, le couvrirent de plaies ; et s'en allèrent, le laissant à demi-mort. Il arriva ensuite qu'un prêtre descendait par le même chemin, lequel, l'ayant aperçu, passa outre. Un lévite, qui vint aussi au même lieu, l'ayant considéré, passa outre *encore*. Mais un Samaritain passant son chemin à l'endroit où était cet homme, et l'ayant vu, en fut touché de compassion. Il s'approcha donc de lui, il versa de l'huile et du vin dans ses plaies, et les banda ; l'ayant mis sur son cheval, il l'emmena dans l'hôtellerie, et eut grand soin de lui. Le lendemain, *en s'en allant*, il tira deux deniers qu'il donna à l'hôte, et lui dit : Ayez soin de cet homme, et tout ce que vous dépenserez de plus, je vous le rendrai à mon retour. Lequel de ces trois vous semble-t-il avoir été le prochain de celui qui tomba entre les mains des voleurs ? Le docteur lui répondit : Celui qui a exercé la miséricorde envers lui. Allez donc, lui dit Jésus, et faites de même.

Heureux sans doute étaient ceux qui voyaient Jésus et qui pouvaient l'entendre, surtout s'ils le voyaient avec les yeux de la foi, et si leurs cœurs étaient disposés à profiter de ses diverses leçons ! Les patriarches et les prophètes avaient souhaité de jouir de cet avantage, comme Jésus lui-même l'atteste en disant : « Abraham a désiré avec ardeur de voir mon jour » (1). Le bonheur qu'Abraham n'eut qu'en esprit fut accordé à ses enfans en réalité ; mais il s'en fallut beaucoup que la plupart sussent en tirer du fruit. Nous voyons, au contraire, dans l'Évangile, que les plus instruits d'entre les Juifs, tels que les docteurs de la loi et les pharisiens, cherchaient bien plus à trouver des

(1) Jean, VIII. 56.

torts à Jésus et à le surprendre dans ses paroles, qu'à profiter de sa doctrine. Cet évangile nous en offre un exemple dans la question que fait au Sauveur un de ces hommes, qui le suivaient bien plus par curiosité qu'avec des intentions droites et l'envie de s'instruire. Sa question, au reste, nous a valu une des plus belles et des plus instructives paraboles que contiennent les livres saints. C'est dans cette parabole que se trouve déployé de la manière la plus touchante en quoi consiste et jusqu'où s'étend la charité chrétienne, bien supérieure à l'idée que se formaient les Juifs du précepte de l'amour du prochain. La loi apportée par Moïse disait bien : Vous aimerez votre prochain comme vous-même; mais qui était ce prochain ? Chez ce peuple, toujours attaché à des idées charnelles, les uns pensaient que, pour être le prochain d'un Juif, il fallait être Juif; les autres qu'on ne devait pas regarder les méchans et les gens vicieux comme son prochain. Ils mettaient, en un mot, des exceptions de toutes les sortes à un précepte qui, sous l'Évangile, ne doit point en souffrir; et peut-être de ces différentes manières de penser venait l'indifférence que témoignèrent le lévite et le prêtre qui passèrent près de l'homme blessé sans lui donner aucun secours, par la raison sans doute que, leur étant inconnu, ils ne le croyaient pas leur prochain.

Jésus, par sa parabole, nous montre que cette raison ne dispense point du précepte de la charité, et que notre prochain est toute personne qui a

besoin de notre secours. En effet, le Samaritain charitable qui s'approche de l'homme blessé ne s'informe point de lui qui il est. Il le voit malheureux, nageant dans son sang et dénué de tout aide; cela lui suffit. Il s'empresse de bander ses plaies; il le met sur son cheval; il l'emmène à l'hôtellerie, et paie pour qu'on en prenne soin. Qu'il nous suffise donc, à son exemple, de savoir que quelqu'un est dans le malheur pour voler à son secours et l'aider selon nos moyens; et que cette parabole nous apprenne que ce ne sont pas seulement nos parens, nos amis, nos compatriotes, ceux qui sont de notre religion, les gens qui nous plaisent ou que nous connaissons, qui sont notre prochain, mais tous les autres hommes en général, sans excepter même ceux dont nous avons à nous plaindre et qui nous haissent. Modelons, autant que notre faiblesse le comporte, notre charité sur celle de Jésus-Christ. Il a aimé tous les hommes jusqu'à mourir pour eux. Il n'en a excepté aucun du bienfait de la rédemption. Que notre charité ne fasse aussi parmi les hommes aucune exception.

POUR

LE XIII^{e} DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE.

Saint Paul aux Galates, ch. III, v. 11.

Mes frères, il est clair que nul par la loi n'est justifié devant Dieu, puisque, *selon l'Écriture*, le juste vivra par la foi. Or,

la loi ne s'appuie point sur la foi, mais *sur les œuvres, en disant* : Celui qui observera ces préceptes, y trouvera la vie. Mais Jésus-Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, s'étant rendu lui-même malédiction pour nous, selon qu'il est écrit : Maudit est celui qui est pendu au bois, afin que la bénédiction donnée à Abraham fût communiquée aux gentils en Jésus-Christ, et qu'ainsi nous reçussions par la foi le Saint-Esprit, qui avait été promis. Je me servirai de l'exemple d'une chose humaine et ordinaire. Lorsqu'un homme a fait un contrat ou un testament qui a été confirmé, nul ne peut ni le casser n'y y ajouter. Or, les promesses de Dieu ont été faites à Abraham et à sa race. L'Écriture ne dit pas à ceux de sa race, comme s'il en eût voulu marquer plusieurs ; mais à sa race, c'est-à-dire à l'un de sa race, qui est Jésus-Christ. Ce que je veux donc dire, est que Dieu, ayant fait comme un contrat et une alliance *avec Abraham* touchant Jésus-Christ, la loi qui n'a été donnée que quatre cent trente ans après, n'a pu la rendre nulle, ni anéantir la promesse faite à Abraham. Car si c'est par la loi que l'héritage nous est donné, ce n'est donc plus par la promesse. Or, c'est par la promesse que Dieu l'a donné à Abraham. Pourquoi donc la loi, *a t-elle été établie?* Ça été pour *faire connaître* les crimes *qu'on commettait en la violant*, jusqu'à l'avénement de ce fils d'*Abraham*, au regard duquel la promesse avait été faite ; et cette loi a été donnée par les anges, par l'entremise d'un médiateur. Or, un médiateur n'est pas d'un seul, et il n'y a qu'un seul Dieu. La loi donc est-elle contre les promesses de Dieu ? Nullement, car si la loi qui a été donnée avait pu donner la vie, on pourrait dire alors avec vérité que la justice s'obtiendrait par la loi. Mais la loi écrite a comme renfermé tous les hommes sous le péché, afin que ce que Dieu avait promis fût donné par la foi de Jésus-Christ à ceux qui croiraient en lui.

Les Galates, auxquels saint Paul adresse cette épître, étaient les descendans d'une colonie gauloise qui s'était établie en Asie environ deux cent

soixante-douze ans avant Jésus-Christ, à la suite d'une guerre que ces peuples avaient portée dans la Grèce. Ils habitaient une partie de l'ancienne Phrygie, et ils lui avaient donné le nom de Galatie, qui marquait leur origine. On les appelait aussi Gallo-Grecs, c'est-à-dire, Gaulois mêlés aux Grecs établis avant eux dans ces contrées. Les Actes des apôtres nous apprennent que saint Paul leur avait annoncé l'Évangile. Il paraît que quelques partisans du judaïsme avaient un peu altéré la pureté de la doctrine qu'il leur avait prêchée, et avaient voulu les astreindre aux observances de la loi de Moïse. C'est pour les mettre à l'abri de cette erreur que l'Apôtre leur écrit. Il établit dans sa lettre que la foi est le principe de toute justification; que la loi de Moïse n'avait été instituée que pour un temps; qu'elle a dû céder à loi nouvelle, et qu'elle n'est plus nécessaire après la venue du Messie; que ce n'était qu'en ce Messie qu'on pouvait être sauvé, et qu'Abraham et tous les saints personnages de l'ancien Testament n'avaient été justifiés que par la foi en la promesse d'un réparateur, suivant ces paroles de l'épître aux Romains (1) : « Abraham a cru, et il lui a été imputé à justice. »

Sur la foi, en effet, est établie toute l'espérance chrétienne. Sans la foi, plus d'incarnation, plus de rédemption, plus d'attente d'une vie future. Si nous ne croyons pas fermement que Jésus-Christ est Dieu; si nous ne croyons pas que par amour

(1) Ep. aux Romains, IV. 3.

pour nous il s'est revêtu de la nature humaine, qu'il est mort pour nous racheter ; si nous ne croyons pas qu'après avoir été mis dans la tombe, il est ressuscité, nous sommes les plus malheureuses de toutes les créatures, puisque nous tombons dans un vague effrayant au sujet de notre sort futur, et que nous restons dépourvus de toute idée consolante pour l'avenir. Tout tient donc, et notre bonheur tient essentiellement à la foi : aussi est-elle mise au premier rang parmi les vertus nommées *théologales* ou *divines*, comme pour faire entendre qu'elle est le fondement des deux autres.

L'Évangile est plein de traits qui attestent la nécessité et la puissance de la foi : c'est de la foi que Jésus-Christ demande d'abord à ceux qui s'adressent à lui pour en obtenir quelques grâces, et c'est à la foi qu'il les accorde. Le centenier sollicite la guérison de son serviteur ; Jésus-Christ le guérit en faveur de la foi que cet officier lui montre (1) ; c'est à cause de la foi que le Sauveur trouve dans ceux qui le lui présentent, qu'il rend au paralytique l'usage de ses membres (2). La femme affligée d'une perte de sang doit aussi à la foi d'en être délivrée (3) ; c'est à leur foi que les deux aveugles doivent le recouvrement de la vue, etc. Il serait aisé de multiplier ces exemples.

Si d'un côté la foi opère toutes ces merveilles, de

(1) Matth., VIII. 10.
(2) *Idid.* IX. 2.
(3) Matth., IX. 22.

l'autre le manque de foi est toujours ou puni, ou vivement réprimandé. Les disciples s'effraient pendant la tempête qui menace la frêle barque où ils sont avec Jésus. Le Sauveur leur reproche leur timidité et les appelle des hommes de peu de foi (1). Pierre marchant sur les eaux, hésite un moment, et dès que sa foi s'affaiblit, il sent qu'il enfonce (2). Les disciples ne peuvent guérir un enfant malade qui leur est présenté ; ils en demandent la raison au Sauveur ; c'est à cause de votre incrédulité, leur répond-il (3). L'Apôtre enfin déclare qu'il n'y a de véritables enfans d'Abraham que ceux qui ont la foi.

Le manque de foi est également puni sous l'ancien Testament. Moïse et Aaron doutent un moment aux eaux de contradiction (4), Dieu les en punit en déclarant qu'ils n'introduiront pas son peuple dans la terre promise : « Foi consolatrice, dit un auteur moderne, tu fais plus que transporter les montagnes, tu soulèves les poids accablans qui pèsent sur le cœur de l'homme (5).

ÉVANGILE.

Saint Luc, ch. XVII, v. 21.

En ce temps-là, comme Jésus allait à Jérusalem, et passait par le milieu de la Samarie et de la Galilée, il entra dans un village où il rencontra dix lépreux qui s'arrêtèrent loin de lui ; élevant leurs voix, ils lui dirent : Jésus, notre maître, ayez pitié de nous. Lorsqu'il les eut aperçus, il leur dit : Allez

(1) Matth., VIII. 26.
(2) *Ibid.* XIV. 31.
(3) *Ibid*, XVII. 19.
(4) Nombre, XX. 24.
(5) Génie du christianisme, première partie, liv. II, ch. 3.

vous montrer aux prêtres. Mais, comme ils y allaient, ils furent guéris. L'un d'eux, voyant qu'il avait été guéri, retourna sur ses pas, glorifiant Dieu à haute voix, et vint se jeter aux pieds de Jésus, le visage en terre, pour lui rendre grâces ; et celui-là était Samaritain. Alors Jésus dit : Tous les dix n'ont-ils pas été guéris ? Où sont donc les neuf autres ? Il ne s'en est point trouvé qui soit revenu rendre gloire à Dieu, sinon cet étranger. Et il lui dit : Levez-vous, allez, votre foi vous a sauvé.

Ce que nous avons à considérer dans cet évangile, c'est la conduite différente que tiennent à l'égard du Sauveur les lépreux qu'il a guéris. Tous s'étaient adressés à lui avec le même empressement, élevant la voix, l'appelant leur maître, le suppliant d'avoir pitié d'eux. Il ordonne à tous d'aller se montrer aux prêtres, à qui il appartenait de juger de la guérison, et de permettre à ceux chez qui elle était complète de rentrer dans le monde, dont la loi les avait séparés à cause de leur maladie. Tous les dix sont guéris : cependant l'un d'eux seulement revient sur ses pas, glorifie Dieu à haute voix et se jette aux pieds de Jésus pour lui rendre grâce. L'évangile remarque que ce lépreux reconnaissant n'est point un Juif, mais un étranger, un Samaritain ; c'est-à-dire un homme de cette nation que les Juifs méprisaient, parce que le culte y était mêlé d'idolâtrie et de superstition.

Ce qui arriva dans cette occasion ne se répète que trop dans le cours ordinaire de la vie. 1° Sur le nombre de ceux qu'on oblige, combien y en a-t-il de reconnaissans ? Il est malheureux de le

dire ; moins peut-être que dans le nombre des lépreux, pas un sur dix. 2° Quoiqu'ils soient plus particulièrement les objets de nos bienfaits, ce ne sont pas toujours nos proches qui y sont les plus sensibles, et souvent nous éprouvons de la part d'un étranger, auquel nous avons eu le bonheur de rendre un seul service, plus de reconnaissance que ne nous en montrent ceux que nous en comblons chaque jour, et qui, à d'autres titres encore, nous doivent des témoignages d'affection. 3° Enfin ce ne sont pas toujours ceux qui ont le plus d'esprit ou de talent, et qui ont reçu le plus d'instruction, qui sont les plus reconnaissans, parce que ce n'est point l'esprit, mais le cœur qui conduit à la reconnaissance. Mettons donc le bon cœur bien au-dessus des qualités de l'esprit, parce qu'il est la source de tous les sentimens, et, sans négliger la culture de celui-ci, attachons-nous surtout à former l'autre.

De tous les vices, l'ingratitude a toujours été regardé comme l'un des plus odieux, parce qu'il dégrade le cœur, parce qu'il y suppose de l'insensibilité et de la bassesse, qu'il ravale l'homme au-dessous des animaux, chez lesquels souvent on a trouvé de la reconnaissance : aussi, quoique les lois ne prononcent point de peine contre les ingrats, l'opinion en fait une justice sévère en les livrant à la *mésestime* (*) publique.

Mais l'ingratitude doit-elle nous empêcher

(*) Mésestime est français. Notre langue n'a point encore adopté *mésestime ;* mais le mot a paru si propre pour exprimer ce qu'on voulait dire, qu'on l'a hasardé.

d'obliger ? Je dis que non, ni sous le rapport de la morale, ni sous celui de la religion. Sous le rapport moral, le bien rapporte toujours son fruit, indépendamment de la façon de penser de celui qu'on oblige. Un bienfait doit être un bienfait, et il ne serait qu'un prêt, un trafic même, s'il entrait dans l'idée du bienfaiteur qu'il dût être payé par de la reconnaissance. Sous le rapport religieux, les bienfaits doivent être encore plus gratuits ; ils deviennent un devoir, puisqu'ils ne sont que l'accomplissement du précepte de l'amour du prochain, peut-être dans un plus haut degré de perfection. Soyons à l'égard des ingrats ce que Dieu est envers nous. De combien de grâces ne nous comble-t-il pas tous les jours : cependant imitons-nous le lépreux reconnaissant ? retournons-nous vers Dieu, et nous jetons-nous à ses pieds pour lui rendre grâce à chaque bienfait que nous recevons ? Ne l'offensons-nous pas, au contraire, tous les jours ? Puisqu'il est bon et miséricordieux envers nous, soyons donc aussi bons et miséricordieux envers nos frères, même quandil sont ingrats.

POUR

LE XIV^e^ DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE.

Saint Paul aux Galates, ch. V. v. 16.

Mes frères, conduisez-vous selon l'esprit, et vous n'accomplirez point les désirs de la chair ; car la chair a des désirs

contraires à ceux de l'esprit, et ils sont opposés l'un à l'autre, de sorte que vous ne faites pas les choses que vous voudriez : Que si vous êtes poussés par l'esprit, vous n'êtes pas sous la loi : Or, il est aisé de connaître les œuvres de la chair, qui sont, l'adultère, la fornication, l'impureté, l'impudicité, la dissolution, l'idolâtrie, les empoisonnemens, les inimitiés, les dissensions, les jalousies, les animosités, les querelles, les divisions, les hérésies, les envies, les meurtres, les ivrogneries, les débauches et autres semblables, dont je vous déclare, comme je vous l'ai déjà dit, que ceux qui commettent ces crimes ne seront point héritiers du royaume de Dieu. Les fruits de l'esprit, au contraire, sont, la charité, la joie, la paix, la patience, l'humanité, la bonté, la longanimité, la douceur, la foi, la modestie, la continence, la chasteté. Il n'y a point de loi contre ceux qui vivent de la sorte. Or, ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec leurs passions et leurs désirs déréglés.

J'AI déjà dit (1) que, dans le langage de l'Écriture, par *la chair* on entendait les affections qui tiennent aux sens, et ces mouvemens déréglés, effet de notre nature corrompue qui nous porte au mal ; j'ai dit encore que les mêmes Écritures opposaient l'*esprit* à la chair, et que cet esprit était l'esprit d'amour et de charité, don précieux qui nous vient d'en-haut.

Cette doctrine se trouve confirmée et parfaitement développée dans l'épître de ce jour. L'Apôtre, en exhortant les fidèles auxquels il écrit à se conduire par l'esprit, et à résister aux désirs qui lui sont contraires, fait l'énumération des œuvres qui appartiennent à la chair, et qui toutes sont des actions plus ou moins criminelles, au

(1) Instruction sur l'épître du huitième dimanche après la Pentecôte.

lieu que les œuvres et les fruits de l'esprit, conformes à ce qu'exige de nous l'Evangile, et à ce que conseillerait la raison elle-même, si on la consultait, ne tendent qu'au bien général, à la tranquillité de l'âme et à nous mettre en paix avec Dieu.

Qui ne serait effrayé du seul tableau que l'Apôtre trace des effets des passions, ou non retenues dans de justes bornes, ou mal gouvernées ? Oubli de Dieu, oubli de soi-même par les vices les plus honteux, empoisonnemens, querelles, inimitiés, meurtres, débauches; et quoique les passions ne précipitent pas toujours dans ces dernières extrémités, il est pourtant vrai de dire que les effets qu'elles produisent seraient encore assez funestes, quand elles ne feraient que nous distraire de nos devoirs, ou nous les faire accomplir avec négligence ? et n'y aurait-il pas à craindre dès-lors qu'abandonnant Dieu, il ne nous abandonne à son tour, et ne nous livre à l'esprit d'aveuglement ?

Un des grands bienfaits du christianisme, c'est d'avoir fait connaître l'homme à l'homme, c'est-à-dire de lui avoir révélé le mystère et la cause de sa faiblesse, en lui montrant en lui-même, comme suite de la première faute, un ennemi qu'il a sans cesse à combattre; savoir, ce penchant au mal que les maîtres de la vie spirituelle ont nommé *concupiscence*, et qui tend sans cesse à nous maîtriser. Comment la raison nous eût-elle amenés à cette connaissance si elle n'eût été éclairée d'ailleurs ? et quels effets funestes n'eussent pas

résulté de notre ignorance à cet égard ! Comment eussions-nous senti, sinon par les suites d'une inutile et tardive expérience, la nécessité de lutter contre des penchans que nous aurions regardés comme naturels, et qui le sont en effet, à cela près qu'ils tiennent à une nature dégénérée ? Mais, ce point une fois éclairci, nous ne voyons plus dans ces appétits désordonnés que des ennemis qu'il faut vaincre, et dans nos sens que des serviteurs révoltés qu'il faut soumettre. Et comment encore les soumettrions-nous, si la religion ne venait relever nos forces en nous apprenant qu'il est un secours qui nous vient du ciel, avec lequel nous pouvons tout, et en nous offrant dans les sacremens des moyens de nous relever de nos chutes ?

Ainsi, dans le langage des Écritures, dompter sa chair, crucifier sa chair, c'est se rendre maître de ses passions, et les régler. Vivre selon l'esprit, c'est être charitable, patient, humain, compatissant, humble et modeste; c'est vivre chastement, c'est, en un mot, pratiquer toutes sortes de bonnes œuvres : quelle religion que celle qui tend à un but aussi estimable, qui rend à notre nature sa première dignité, et qui des hommes cherche à faire des anges !

EVANGILE.

Saint Matth., ch. VI, v. 24.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Nul ne peut servir deux maîtres ; car ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou

il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir tout ensemble Dieu et l'argent. C'est pourquoi je vous dis : Ne vous mettez point en peine où vous trouverez *de quoi boire* et de quoi manger pour *le soutien* de votre vie, ni d'où vous aurez des vêtemens pour couvrir votre corps. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement ? Considérez les oiseaux du ciel ; ils ne sèment point, ils ne moissonnent point, et ils n'amassent rien dans les greniers ; mais votre père céleste les nourrit. N'êtes-vous pas beaucoup plus excellens qu'eux ? Et qui est celui d'entre vous qui puisse avec tous ses soins ajouter à sa taille la hauteur d'une coudée ? Pourquoi aussi vous mettez-vous en peine pour le vêtement ? Considérez comment croissent les lis des champs ; ils ne travaillent point, et ils ne filent point ; et cependant je vous déclare que Salomon même, dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. Si donc Dieu a soin de vêtir de cette sorte une herbe des champs qui est aujourd'hui, et qui sera demain jetée dans le four, combien aura-t-il plus de soin de vous vêtir, ô hommes de peu de foi ! Ne vous mettez donc point en peine, et ne dites point : Où trouverons-nous de quoi manger, de quoi boire, de quoi nous vêtir, comme font les païens, qui cherchent toutes ces choses ; car votre père sait que vous en avez besoin ? Cherchez donc premièrement le royaume et la justice de Dieu, et toutes ces choses vous seront données comme par surcroît.

L'on ne peut servir deux maîtres, parce que le maître du cœur, c'est l'amour qui y domine. Vous ne servez point Dieu, vous ne l'aimez point, si vous avez moins d'attachement pour lui que pour les choses de ce monde, et si vous portez ailleurs votre affection. Comment l'ambitieux, comment l'avare, comment l'homme voluptueux pourraient-ils dire qu'ils aiment et servent Dieu ? Le premier, sans cesse occupé de ses projets de grandeur, n'a pas

le temps de penser à autre chose. Ici, c'est un obstacle à vaincre pour parvenir à une place ; là, c'est un rival qu'il faut écarter ; ailleurs, un homme puissant à qui on ne peut se dispenser de faire sa cour : d'autres fois c'est un emploi qu'il faut arracher par des assiduités, par des complaisances, des intrigues, quelquefois par de la bassesse ; et comment songer à Dieu au milieu de tant de soins ?

L'avare n'a pas plus de temps à donner à son salut, n'est pas moins écarté de Dieu par la passion qui le domine. La peine qu'il a prise hier, son amour pour l'argent veut qu'il la prenne encore aujourd'hui, et voudra que de nouveau il la prenne demain, parce qu'à mesure qu'il acquiert, il voit s'accroître le désir d'accumuler. Sa soif d'avoir ne s'éteint point ; son trésor est son Dieu, et il n'en connaît point d'autre.

Dieu règnera-t-il davantage dans le cœur de l'homme de plaisir ? Amolli par la volupté, il ne connaît d'autre bien que la satisfaction de ses sens. En vain trouve-t-il du vide, même au sein de la jouissance, il n'en poursuit pas moins l'ombre d'un bonheur qui lui échappe toujours, et Dieu est oublié.

Disons-le donc, le service de Dieu demande une âme dégagée de tout autre soin que de ceux qui sont raisonnables, c'est-à-dire qui sont dans l'ordre des devoirs de la société et de l'état d'un chacun. Loin que le service de Dieu exige qu'on néglige ces obligations pour s'appliquer plus par-

ticulièrement à son salut, il veut au contraire qu'on les remplisse avec zèle et exactitude, parce c'est servir Dieu que de les remplir, pourvu que d'ailleurs on ne néglige point les devoirs imposés à tout chrétien. Ainsi une mère de famille sert Dieu en soignant sa maison, et en veillant à l'éducation de ses enfans. De jeunes personnes servent Dieu en répondant aux soins qu'on prend pour leur former l'esprit et le cœur. Un magistrat le sert en faisant les fonctions de sa place avec droiture, un soldat en restant à son poste et en servant son prince. C'est l'excès d'attachement aux choses de ce monde que la religion proscrit. Ce qu'elle commande est toujours sage, toujours conforme aux véritables intérêts des hommes et à ceux de la société.

Il faut considérer sous le même point de vue ce que l'Évangile d'aujourd'hui dit de la prévoyance humaine. Ce n'est pas la sage prévoyance, c'est la prévoyance inquiète et défiante que Dieu condamne, en nous mettant sous les yeux l'exemple des oiseaux que Dieu nourrit sans qu'ils sèment, et celui des fleurs qu'il pare des habits les plus riches sans qu'elles filent. Loin de nous la pensée que l'Évangile défende les soins raisonnables et le travail! « Allez à la fourmi, paresseux que vous êtes, dit le sage, considérez sa conduite, et apprenez la prévoyance » (1). Mais la prévoyance doit être accompagnée de la confiance en Dieu, à qui nous sommes plus chers que les oiseaux du

(1) Prov., VI. 6.

ciel et que les lis des champs, et dont la Providence est toujours à côté de nous, soit pour nous consoler dans nos peines, soit pour nous aider dans nos besoins. La religion ne défend donc pas les soins et les précautions de la prudence. Elle en fait au contraire des devoirs; mais elle veut que la première des affaires soit celle du salut.

POUR

LE XV^e^ DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE.

Saint Paul aux Galates, ch. V, v. 25.

Mes frères, si nous vivons par l'esprit, conduisons-nous aussi par l'esprit. Ne nous laissons point aller à la vaine gloire, nous piquant les uns les autres, et étant envieux les uns des autres. Mes frères, si quelqu'un est tombé par surprise en quelque péché, vous autres qui êtes spirituels, ayez soin de le relever dans un esprit de douceur, chacun de vous faisant réflexion sur soi-même, et craignant d'être tenté aussi-bien que lui. Portez les fardeaux les uns des autres, et vous accomplirez ainsi la loi de Jésus-Christ : car si quelqu'un s'estime être quelque chose, il se trompe lui-même, parce qu'il n'est rien. Or, que chacun examine bien ses actions, et alors il trouvera sa gloire *dans ce qu'il trouvera de bon* dans lui-même, et non point *en se comparant* avec les autres, car chacun portera son propre fardeau. Que celui que l'on instruit dans les choses de la foi assiste de ses biens, en toute manière, celui qui l'instruit. Ne vous trompez pas, on ne se moque point de Dieu. L'homme ne recueillera que ce qu'il aura semé ; car celui qui sème dans la chair recueillera de la corruption la mort; et celui qui sème dans l'esprit recueillera

de l'esprit la vie éternelle. Ne nous lassons donc point de faire le bien, puisque, si nous ne perdons point courage, nous en recueillerons le fruit en son temps. C'est pourquoi, pendant que nous avons le temps, faisons du bien à tous, mais principalement à ceux qu'une même foi a rendus comme nous domestiques du Seigneur.

Sévérité pour soi et indulgence pour les autres, tel est l'esprit du christianisme. Si nous descendons au fond de notre cœur, qu'y trouvons-nous, sinon faiblesse et néant ? D'où pourrait donc venir en nous un sentiment de vaine gloire ? De la naissance que nous ne nous donnons point ? de la fortune qu'un moment peut renverser ? de quelques avantages du côté de l'esprit ? de quelques talens ? mais, quels qu'ils soient, n'est-ce pas de Dieu que nous les tenons ? à lui que nous les devons ? et y a-t-il de quoi nous enorgueillir ? Si nous en faisons un mauvais usage, nous en devenons plus coupables : si nous les employons au bien, c'est encore une grâce que nous tenons de Dieu, et dont nous devons lui rapporter la gloire et le remercier. Ces considérations fondées sur notre nature doivent nous rappeler souvent à la modestie, et nous faire connaître la vérité de ce que dit saint Paul : « Que si nous estimons que nous sommes quelque chose, nous nous trompons nous-mêmes, parce que nous ne sommes rien. »

Tout nous ramène donc à nous convaincre que nous sommes des êtres faibles et imparfaits ; et d'après cela sur quoi pourrait être fondée notre sévérité envers les autres ? S'ils ont des défauts,

nous en avons aussi ; s'ils ne sont point irréprochables envers nous, pouvons-nous nous flatter de ne donner jamais sujet à aucun reproche ? et nos propres faiblesses ne doivent-elles pas être pour nous les excuses des leurs ? Supportons-les comme nous avons besoin qu'ils nous supportent.

Nous ne recueillerons, dit l'Apôtre, que ce que nous avons semé. Si nous semons des œuvres d'orgueil, nous recueillerons des fruits de malédiction ; si nous sommes durs et intraitables envers le prochain, Dieu sera dur et intraitable envers nous. Méchant serviteur, nous dira-t-il, comme dans la parabole de l'Évangile (1), je vous avais remis votre dette, ne fallait-il pas que vous eussiez pitié de votre compagnon comme j'ai eu pitié de vous ? C'est encore l'Écriture qui nous le dit : on se servira envers nous de la même mesure dont nous nous serons servis envers les autres (2). C'est à nous à choisir, ou d'être jugés sévèrement, ou de fléchir la sévérité de notre juge en usant envers nos frères de charité et d'indulgence.

En nous recommandant de faire du bien sans jamais nous en lasser, et de faire du bien à tous, même à nos ennemis, parce que la véritable charité n'excepte personne, l'Apôtre insinue néanmoins que dans les services à rendre, il est une certaine gradation que l'on peut observer, et que la charité admet des préférences fondées sur de bons motifs. Ainsi donc, dans les charités à répandre, on peut, on doit même préférer les personnes de

(1) Matth., XVIII. 33. (2) Luc, VI. 38.

19. Guérison du Lepreux.

20. Le Centenier.

21. Le fils de la Vve de Naim ressuscité.

bonnes mœurs à celles dont la conduite est répréhensible, les gens de bien aux méchans, et même, toutes choses égales d'ailleurs, les personnes qui nous appartiennent par des liens particuliers peuvent être préférées à des étrangers.

Enfin l'Apôtre recommande de faire du bien quand nous en avons le temps, c'est-à-dire de ne pas remettre à demain le bien que nous pouvons faire aujourd'hui; car qui sait si nous le pourrions, et si le jour de demain nous sera accordé?

EVANGILE.

Saint Luc, ch. VII, v. 11.

En ce temps-là, Jésus allait dans une ville appelée Naïm, avec ses disciples, et une grande foule de peuple; et lorsqu'il était près de la porte de la ville, il arriva qu'on portait en terre un mort qui était le fils unique d'une femme, et cette femme était veuve, et elle était alors accompagnée d'une grande quantité de personnes de la ville. Le Seigneur l'ayant vue, il en eut compassion, et lui dit : Ne pleurez point; et s'approchant, il toucha le cercueil. Ceux qui le portaient s'arrêtèrent, et il dit : Jeune homme, levez-vous, je vous le commande. En même temps le mort se leva en son séant, et commença à parler, et Jésus le rendit à sa mère. Tous ceux qui étaient présens furent saisis de frayeur, et ils glorifiaient Dieu en disant : Un grand prophète a paru parmi nous, et Dieu a visité son peuple.

Ce fils unique mort qu'on porte en terre, cette mère qui le suit noyée de larmes, déjà veuve, et cette mort qui la prive du seul appui qui lui reste, qui lui ôte toute consolation, offre l'image d'un malheur qui ne semblait pas réparable. Jésus paraît, et la scène change. Il est touché des pleurs de cette

mère infortunée; il rend la vie à son fils, et l'appareil funèbre se convertit en une marche de joie et de triomphe.

Quoique d'aussi éclatans miracles que celui de la résurrection d'un mort, nécessaires alors pour prouver aux Juifs la vérité de la mission du Sauveur, n'aient plus lieu, cependant, si nous voulions y faire attention, nous retrouverions souvent dans les événemens de la vie des traits si marqués de la même bonté avec laquelle Dieu se laisse toucher par nos larmes, que nous ne pourrions y méconnaître une providence particulière, une sorte de miracle dont il est impossible de ne point être frappé. Ce ne sont pas à la vérité des prodiges aussi surprenans que la résurrection de la fille de Jaïre, du fils de la veuve de Naïm et de Lazare; mais, pour être voilé sous des causes naturelles, le doigt de Dieu ne s'y montre pas moins de la manière la plus manifeste. Ne voyons-nous pas fréquemment une circonstance heureuse et inattendue venir tout à coup nous délivrer des plus justes sujets d'appréhension? Une consolation inespérée n'a-t-elle jamais adouci des maux que nous croyions sans remède? N'est-il pas quelquefois arrivé qu'après avoir tremblé pour une tête bien précieuse, qu'après avoir vu un père ou une mère près d'être ravis à une famille éplorée, cependant cet objet si cher a été conservé et sauvé du plus imminent danger? Laissons les âmes ingrates et irréligieuses ne voir dans tout cela que des choses ordinaires, qu'un hasard heureux, que l'effet d'agens secon-

daires? Nous qui savons que Dieu règle tout, que la vie des hommes est dans sa main, qu'à la prière fervente d'Ézéchias (1), mêlée toutefois d'une sainte résignation, il daigne prolonger de quinze ans la vie de ce prince, qu'aucun événement grand ou petit n'arrive que ce ne soit de la volonté de Dieu, ne rejetons point la croyance si consolante d'une prévoyance divine qui dispose de tout, qui voit notre douleur, et qui y condescend, qui connaît nos besoins, et qui y compatit. Adorons-la, rendons-nous dignes de ses bienfaits en les avouant, en remontant à leur source, en offrant à l'auteur de tout bien le tribut d'actions de grâces que lui doivent ses créatures, et disons comme ceux qui furent témoins de la résurrection du fils de la veuve de Naïm: « Dieu a daigné nous visiter dans sa miséricorde; il a eu pitié de ceux qui le servent. »

Quelques saints pères ont vu dans ce mort ressuscité l'image du pécheur rendu à l'Église par une conversion sincère. Le péché lui avait fait perdre la grâce, et il était mort à la vie de l'âme. L'Église notre mère le pleure; elle l'accompagne de ses larmes et de ses vœux, tout enseveli qu'il est dans la malédiction, jusqu'à ce que Dieu, touché de sa douleur, lui rende ce fils qu'elle regrette en le ressuscitant à la grâce.

Heureux les pécheurs qui ressuscitent ainsi, et à qui le Sauveur dit, comme au fils de la veuve: Levez-vous, je vous le commande! Plus heu

(1) IV. Rois, XX. 3.

reux ceux qui, après cette résurrection spirituelle, ne retombent plus, et conservent le précieux trésor qui leur a rendu la vie de l'âme!

POUR

LE XVI^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE.

Saint Paul aux Éphés., ch. III, v. 13.

Mes frères, je vous prie de ne point perdre courage en me voyant souffrir tant de maux pour vous, puisque ces souffrances sont votre gloire. C'est ce qui me porte à fléchir les genoux devant le père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui est le principe et le chef de toute cette *grande* famille qui est dans le ciel et sur la terre, afin que, selon les richesses de sa gloire, il vous fortifie dans l'homme intérieur par son Saint-Esprit; qu'il fasse que Jésus-Christ habite par la foi dans vos cœurs; et qu'étant enracinés et fondés dans la charité, vous puissiez comprendre avec tous les saints quelle est la longueur et la largeur, la hauteur et la profondeur de *ce mystère*, et connaître l'amour de Jésus-Christ envers nous, qui surpasse toute connaissance, pour être comblés de toute la plénitude *des dons* de Dieu. Que celui qui, par la puissance qui agit en nous avec efficace, peut faire infiniment plus que tout ce que nous demandons, et tout ce que nous pensons, soit glorifié dans l'Église par Jésus-Christ, dans la succession de tous les âges et en tous les siècles. Amen.

Saint Paul avait fondé l'église d'Éphèse, et il regardait comme ses enfans les habitans de cette ville où il avait planté la foi (*). Il était en prison

(*) Éphèse, ville de l'Asie mineure fameuse par son temple de

à Rome pour cette même foi, lorsqu'il écrivait cette lettre aux Éphésiens. Les souffrances dont il parle sont celles de sa captivité, suivie bientôt après de son martyre. Il craignait que la persécution ne décourageât ces nouveaux chrétiens, non encore affermis dans les vérités qu'il leur avait annoncés, et que l'appréhension d'un pareil sort ne les fît retourner à leurs anciennes erreurs. Il leur fait entendre que les persécutions, loin de leur être nuisibles, leur sont au contraire profitables, en ce qu'elles deviennent pour eux un nouveau motif de confiance, puisqu'on ne s'expose pas à la prison, aux tourmens, à la mort, pour une doctrine qu'on croit fausse; et que, d'un autre côté, il n'y aurait ni mérite, ni gloire à soutenir la vérité, si, en la soutenant, on n'avait aucun risque à courir. Les fidèles, d'ailleurs, devaient s'attendre aux tourmens qu'ont eus à essuyer les fondateurs du christianisme. Le Sauveur en avait prévenu les disciples lors de leur première mission (1). « Je vous envoie, leur avait-il dit, comme des brebis au milieu des loups; vous aurez des contradictions à essuyer, des persécutions à souffrir; on vous traduira devant les assemblées; vous y serez frappés de verges; on vous fera comparaître devant les rois et les princes. » Il n'arrivait donc à saint Paul et aux autres chrétiens que ce à quoi ils devaient s'attendre. Loin aussi que leur zèle en fût refroidi, c'est au milieu des persécu-

Diane, qui passait pour une des merveilles du monde. Saint Paul y prêche l'Évangile. Voyez *la Bible*, tome II, page 387.

(1) Matth., X. 16, 17, 18.

tions dont l'Église avait été affligée pendant trois siècles entiers, que la doctrine du Christ se répandit dans tout l'univers, et qu'elle sortit glorieuse de tant de combats.

Nous n'avons plus aujourd'hui à craindre ces persécutions; nous ne sommes plus menacés des mêmes dangers, et la foi n'y a pas gagné. Au lieu de ces ardens défenseurs de la doctrine de Jésus, on ne trouve plus que de faibles disciples de l'Évangile; et le calme, en relâchant la surveillance que chacun exerçait sur soi-même, est devenu plus funeste que la tempête.

Ne reste-t-il pas néanmoins assez d'obstacles à notre salut pour qu'il nous faille travailler continuellement à les vaincre, et assez d'ennemis de l'Évangile de Jésus-Christ pour que nous soyons sans cesse sur nos gardes contre leur attaque? N'avons-nous pas à nous garantir des mauvais exemples dont nous sommes entourés; de l'oubli des principes du christianisme qui règne presque généralement; de l'insouciance d'une autre vie, qui a gagné presque toutes les classes de la société; de l'immoralité qui ne craint plus de se montrer à découvert, et qui est parvenue à attacher une mauvaise honte à l'acquit des devoirs religieux, pour en écarter plus sûrement les âmes encore timorées sur lesquelles la religion a conservé quelque empire?

C'est au milieu de ces dangers qu'il faut redoubler d'efforts, et travailler à fortifier en soi l'homme intérieur dont parle saint Paul; c'est-à-dire l'es-

prit de foi et de charité, qui seul peut nous rendre agréables à Dieu, et nous fortifier dans sa grâce. Plaignons ceux qui ont le malheur de l'oublier, ou la faiblesse de ne point retourner à lui par la crainte du jugement qu'en porterait le monde. Nos rapports avec le monde sont d'une courte durée. N'attachons à son opinion que la valeur qu'elle a. L'essentiel est d'être bien avec Dieu, qui ne change point et n'a point de fin. Une éternité de bonheur ou de peines, par laquelle doit se terminer la vie de l'homme sur cette terre de passage, vaut bien qu'il y songe, pour éviter l'une et mériter l'autre.

ÉVANGILE.

Saint Luc, ch. XIV, v. 1.

En ce temps-là, un jour de sabbat, Jésus entra dans la maison d'un des principaux pharisiens pour y prendre son repas; et ceux qui étaient là, l'observaient. Or, il y avait devant lui un homme hydropique; et Jésus, s'adressant aux docteurs de la loi et aux pharisiens, leur dit : Est-il permis de guérir *les malades* au jour du sabbat? Et ils demeurèrent dans le silence; mais lui, prenant cet homme par la main, le guérit, et le renvoya. Il leur dit ensuite : Qui est celui d'entre vous qui, voyant son âne ou son bœuf tombé dans un puits, ne l'en retire aussitôt le jour même du sabbat? Et ils ne pouvaient rien répondre à cela. Alors, considérant comme les conviés choisissaient les premières places, il leur proposa cette parabole, et leur dit : Quand vous serez conviés à des noces, ne prenez point la première place, de peur qu'il ne se trouve parmi les conviés une personne plus considérable que vous; et que celui qui aura invité l'un et l'autre ne vous dise : Donnez votre place à celui-ci, et qu'alors vous ne soyez réduit à vous tenir avec honte au dernier lieu. Mais quand vous

aurez été convié, allez vous mettre à la dernière place, afin que celui qui vous a convié, venant à vous, vous dise : Mon ami, montez plus haut. Et alors ce vous sera un sujet de gloire devant ceux qui seront à table avec vous ; car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.

Dans cet évangile se présentent plusieurs choses qui sont dignes d'une remarque particulière, et dont on peut tirer des moyens d'instruction.

Arrêtons-nous d'abord à la malignité de ces pharisiens qui, au lieu de profiter de l'occasion pour entendre Jésus et tirer avantage de la sagesse de ses discours, aiment mieux l'observer á mauvais dessein, pour tâcher de découvrir quelque chose de blâmable dans ses discours ou dans ses actions. Cette conduite, extrêmement répréhensible et contraire à la charité, n'est que trop commune dans le monde. Si nous trouvions en nous quelque germe de cet esprit de malignité, deux considérations semblent suffisantes pour nous porter à le détruire : la première, c'est que nous ne voudrions certainement pas en être l'objet, et que nous nous trouverions blessés d'un examen fait avec d'aussi mauvaises intentions : nous devons donc, de notre côté, nous en abstenir ; la deuxième, c'est que cet esprit de critique, quoique la méchanceté humaine s'en amuse ordinairement, ne laisse pas que de rendre odieux celui qui s'y livre. J'omets une troisième considération, qui est celle de l'amour du prochain, manifestement violé dans ces circonstances.

Nous pouvons tirer de la conduite du Sauveur,

à l'égard de ces pharisiens, une leçon non moins utile. Il ne leur fait aucun reproche; il ne leur laisse pas même apercevoir qu'il a pénétré leur dessein; mais, en guérissant le malade qui lui est présenté, et en le guérissant le jour du sabbat, il leur fait entendre que les œuvres de la charité sont de tous les momens; qu'on doit à son prochain de bons offices toutes les fois qu'on peut les lui rendre; que rien, pas même l'observation de quelque précepte, tel que celui de la loi du repos, ne peut en dispenser, parce que la première et la plus importante de toutes les lois, est d'être bienfaisant et secourable à autrui, quand l'occasion l'exige, ou qu'elle se présente.

Enfin nous trouvons dans la parabole qui termine ce même évangile un autre sujet d'instruction. Nous y apprenons de quel avantage est la modestie, et à combien d'inconvéniens, et même d'humiliations, peut exposer une conduite présomptueuse. L'effet ordinaire que produisent les prétentions est de prévenir contre ceux qui en montrent; elles marquent communément un petit esprit, la présomption étant le partage et presque le signe caractéristique de la médiocrité. « La modestie, dit un grand prédicateur, qui devrait être naturellement la vertu des imparfaits, est au contraire celle des parfaits; et les présomptueux ont toujours été ceux qui devraient le moins l'être » (1).

Indépendamment des principes religieux, il y

(1) Bourdaloue, serm. du XVI. dim. après la Pentecôte.

aurait donc encore un véritable avantage à se montrer modeste. On ne choque alors l'amour-propre de personne, et le peu de cas qu'on paraît faire de soi-même devient une sorte d'hommage rendu à la supériorité des autres, duquel ils vous savent gré ; de sorte que, quand on ne serait guidé que par des vues humaines, on serait encore intéressé à ne point se faire valoir.

Mais l'Évangile considère la modestie sous un rapport plus parfait, parce que les vertus qui ne sont fondées que sur des motifs humains sont frêles et vaines. C'est quand elles ont Dieu pour objet qu'elles sont véritablement solides et qu'on peut compter sur elles.

POUR

LE XVII^e^ DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE.

Saint Paul aux Éphés., ch. IV, v. 1.

Mes frères, je vous conjure, moi qui suis dans les chaînes pour le Seigneur, de vous conduire d'une manière qui soit digne de l'état auquel vous avez été appelés, pratiquant en toutes choses l'humilité, la douceur et la patience ; vous supportant les uns les autres avec charité, et travaillant avec soin à conserver l'unité d'un même esprit par le lien de la paix. Qu'il n'y ait parmi vous qu'un corps et qu'un esprit, comme il n'y a qu'une espérance, à laquelle vous avez tous été appelés ; il n'y a qu'un Seigneur, qu'une foi et qu'un baptême. Il n'y a qu'un Dieu, père de tous, qui est au-dessus de tous, *qui étend sa providence* sur tous, et *qui réside en* nous tous.

Tout dans le christianisme tend à rapprocher les hommes entre eux; et si ses principes étaient bien suivis par ceux qui le professent, non-seulement tous les chrétiens, mais même tous les hommes, ne formeraient qu'un peuple de frères. Les querelles, les discussions, le fléau des guerres disparaîtraient, parce qu'il n'y aurait plus qu'un seul intérêt, celui de la charité universelle. Notre nature faible et viciée ne permet pas, il est vrai, cet état de perfection; mais l'Évangile ne manque jamais de nous le mettre sous les yeux comme un beau modèle, et de nous le proposer comme un but vers lequel nous devons tendre continuellement. C'est assurément un grand et beau système religieux que celui dont les vues sont si sages et si éminemment fraternelles : et cela seul suffirait pour prouver que ce n'est point l'ouvrage des hommes, et qu'un tel présent ne peut venir que du ciel.

L'unité est donc un des principaux fondemens du christianisme; et il ne doit y avoir parmi les chrétiens, comme le dit l'Apôtre, qu'un corps et qu'un esprit. L'unité est un si grand bien, qu'on doit tout sacrifier pour la conserver, parce que c'est le lien de la paix. Tout, dans le christianisme, est rappelé à l'unité. Il n'y a qu'un Dieu créateur, qui est le Père; il n'y a qu'un Dieu rédempteur, qui est le Fils et notre Seigneur Jésus-Christ; il n'y a qu'un Dieu consolateur et source de lumières, qui est le Saint-Esprit : et quoique le Père, le Fils et le Saint-Esprit soient trois personnes, ces trois

personnes sont un, parce qu'elles n'ont qu'une seule et même nature, et ne forment qu'une seule et même divinité.

Il n'y a qu'un baptême, qui nous est commun à tous. S'il y a sept sacremens, il n'y a pourtant qu'un seul salut, auquel Dieu a voulu qu'ils contribuassent. S'il y a dix commandemens, ils se rapportent néanmoins à un seul, à celui-ci : Aimez Dieu; parce qu'en aimant Dieu véritablement, on les a tous accomplis. Il n'y a qu'une foi, qui est la croyance contenue dans le symbole des apôtres et dans les décisions de l'Église. Il n'y a et ne peut y avoir qu'une charité, parce qu'elle embrasse tout. Il n'y a qu'une espérance, celle de la vie éternelle; qu'un seul moyen d'y parvenir, savoir, la pratique des bonnes œuvres et des vertus chrétiennes. Enfin il n'y a qu'une seule Église, l'Église catholique; qu'un seul chef invisible de cette Église, qui est Jésus-Christ; qu'un seul chef visible, ou vicaire de Jésus-Christ, qui est le souverain pontife.

L'esprit d'unité et de paix est donc celui dont tout chrétien doit être animé. L'Apôtre nous apprend que cet esprit est le fruit de l'humilité, de la douceur et de la patience. En effet, que peut-on disputer à celui qui est humble, puisqu'il se met au-dessous de tout le monde, et qu'il ne choque et ne contrarie l'amour-propre de personne? Qu'y aurait-il à démêler avec celui qui est doué de l'esprit de douceur, puisque cet esprit porte à tout concilier ou à tout céder quand on ne peut

autrement conserver la paix ? Qui ne serait à la fin désarmé par l'esprit de patience, puisque cet esprit apprend et détermine à tout supporter ?

Mais, dira-t-on, chacun a son caractère, et il n'est pas donné à tout le monde de se plier, soit aux volontés d'autrui, qui ne sont pas toujours fondées sur la justice et sur la raison; soit aux circonstances, qui souvent sont pénibles et contredisent nos intérêts ou nos desseins; soit à l'humeur de ceux avec qui nous vivons, laquelle est souvent opposée à la nôtre, et quelquefois impérieuse et désobligeante.

Chacun a son caractère sans doute ; mais aussi chacun a les lumières de la raison et les conseils de la religion pour le réprimer, quand il n'est pas tel qu'il doit être. Et sommes-nous plus heureux quand nous nous livrons à son impétuosité, et quand nous cédons à nos premiers mouvemens ? Est-il en notre pouvoir de changer la nature des choses ? En y songeant bien, on verra que supporter avec résignation ce qu'on ne peut empêcher, est toujours le parti le plus sage et le plus profitable; et qu'en cela comme en tout, les conseils de la raison sont toujours d'accord avec les préceptes de la religion. Un païen a dit « que les maux sans remède ne trouvaient de soulagement que dans la patience » (1). Ils en trouvent un bien plus sûr dans la soumission à la volonté de Dieu, qui ne laisse point sans récompense cette vertu.

(1) Horace, liv. I, od. 25.

ÉVANGILE.

Saint Matth., ch. XXII, v. 34.

En ce temps-là, les pharisiens, ayant appris que Jésus avait fermé la bouche aux saducéens (*), tinrent conseil ensemble, et l'un d'eux, qui était docteur de la loi, vint pour le tenter en lui faisant cette question : Maître, quel est le grand commandement de la loi? Jésus lui répondit : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit; c'est là le premier et le grand commandement. Et voici le second, qui est semblable à celui-là : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Toute la loi et les prophètes sont renfermés dans ces deux commandemens. Or, les pharisiens étant assemblés, Jésus leur fit cette demande : Que vous semble-t-il du Christ? De qui doit-il être fils? Ils lui répondirent : De David. Et comment donc, leur dit-il, David l'appelle-t-il en esprit son Seigneur, par ces paroles : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que j'aie réduit vos ennemis à vous servir de marchepied? Si donc David l'appelle son Seigneur, comment est-il son fils? Personne ne put rien répondre; et, depuis ce jour-là, nul n'osa lui faire des questions.

La science n'est pas toujours ce qui nous guide le mieux. Si, comme il arrive trop souvent, elle n'est point assaisonnée de la sagesse, si l'orgueil et une trop haute estime de soi-même l'accompagnent, elle égare plus qu'elle ne sert. Il n'est pas même rare, dans la société, qu'elle rende insupportable. En lisant l'Évangile, on a pu remarquer que ceux qui profitent le plus des leçons du Sauveur sont des gens simples. C'est parmi des pau-

(*) Les saducéens étaient une secte de Juifs qui niaient la résurrection. Ils étaient aussi venus pour faire à Jésus des questions insidieuses; mais le Sauveur les confondit.

vres et des ignorans qu'il a choisi ses disciples ; et si quelques savans, quelques docteurs l'approchent, c'est presque toujours plutôt pour le tenter et le surprendre dans ses discours, que pour profiter de ses instructions. Ne négligeons point de nous instruire selon que l'exige notre condition et l'état auquel nous sommes destinés, parce que c'est un devoir; mais persuadons-nous bien que, même quand nous savons beaucoup, il n'y a pas lieu d'en concevoir de l'orgueil, parce que nous ignorons encore davantage; et croyons, avec l'auteur de l'*Imitation* (1), « qu'une humble connaissance de nous-mêmes est une voie plus sûre pour aller à Dieu que toutes les connaissances les plus profondes de la science; et que, bien que la science soit bonne en elle-même, une conscience pure et une vie vertueuse valent encore mieux. »

La vraie science, la première de toutes les sciences, c'est la connaissance de la loi de Dieu, parce que c'est notre règle de conduite. Or, Jésus-Christ réduit toute cette loi à quelques mots : « Aimez, dit-il, le Seigneur de tout votre cœur, de toute votre âme, et de tout votre esprit. » C'est le premier et le plus grand commandement; et voici le second, qui est semblable à celui-là : « Vous aimerez votre prochain comme vous-même. » Il ne faut ni une grande étendue d'esprit pour comprendre ces deux commandemens, ni de grands efforts de mémoire pour les retenir; et cependant le Sauveur nous assure que toute la foi, que tout ce

(1) Imitation de Jésus-Christ, liv. I, ch. III. 4.

qu'ont dit les prophètes est renfermé dans ces deux commandemens.

Il faut aimer Dieu. Pour peu qu'on y songeât, combien cela devrait paraître facile ! Dieu est la bonté et la vérité même. L'idée de Dieu renferme tout ce qui est aimable, tout ce qui est adorable. Tout d'ailleurs nous vient de Dieu; c'est lui qui nous a créés, c'est lui qui nous conserve, qui nous nourrit. Il nous destine un bonheur éternel. Que de motifs pour aimer !

On doit aimer le prochain, et ce prochain ce sont tous les hommes, même nos ennemis. Cela paraît plus difficile et répugne un peu à notre nature; mais cependant n'est-il pas plus doux d'aimer que de haïr; et tous les hommes, quels qu'ils soient, ne sont-ils pas nos frères ?

Il faut aimer le prochain comme soi-même. On peut donc s'aimer ? Oui, sans doute, et même on le doit. Mais s'aimer n'est pas se préférer à tout, n'est pas caresser ses penchans, n'est pas satisfaire ses goûts, ni obéir à ses passions : tout cela, au contraire, est se haïr. Et une preuve que ce n'est pas s'aimer, c'est qu'en obéissant à ses goûts et en se laissant dominer par ses passions, on s'expose à des inconvéniens qui font payer cher de prétendus plaisirs qu'on s'est procurés. Ce n'est donc pas s'aimer, puisque c'était se préparer des peines. Le roi-prophète l'a dit (1) : Celui qui aime l'iniquité hait son âme, c'est-à-dire se hait lui-même. On s'aime bien davantage, et on s'aime comme Dieu le veut, en se conduisant sagement,

(1) Ps. X, 6.

en remplissant ses devoirs, et surtout en vivant religieusement : puisque par là on se procure la tranquillité de conscience, qui est le plus grand de tous les biens dans cette vie, et qu'on se ménage pour l'autre un bonheur qui ne finit point.

POUR

LE XVIII^e^ DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE.

Saint Paul aux Corinth., ch. I, v. 4.

Mes frères, je rends à mon Dieu des actions de grâces continuelles pour vous, à cause de la grâce de Dieu qui vous a été donnée en Jésus-Christ, et de toutes les richesses dont vous avez été comblés en lui dans tout ce qui regarde le don de la parole et de la science; le témoignage qu'on vous a rendu de Jésus-Christ ayant été ainsi confirmé parmi vous, de sorte qu'il ne vous manque aucun don divin dans l'attente où vous êtes de la manifestation de notre Seigneur Jésus-Christ. Et Dieu vous affermira encore jusqu'à la fin, pour vous rendre irrépréhensibles au jour de l'avénement de Jésus-Christ notre Seigneur.

Si, à l'exemple de saint Paul, nous rendions grâces à Dieu pour tous les bienfaits que nous en recevons, notre vie ne serait qu'une continuelle action de grâces; car il n'est pas un seul jour où nous ne soyons favorisés de quelque avantage spirituel ou temporel. La vie elle-même, et notre nourriture journalière, ne sont-elles pas des bienfaits de tous les momens, puisque, si Dieu cessait de nous soutenir de sa main paternelle, nous tom-

berions incontinent dans le néant, et que la terre serait frappée de stérilité, si l'esprit de fécondité n'y était pas continuellement entretenu par la bénédiction divine. Et combien d'autres grâces ne recevons-nous pas ! combien même n'en obtiendrions-nous point encore, si nous savions les demander ! La main de Dieu sans cesse ouverte ne demande pas mieux que d'avoir à les répandre. Cependant, objets de continuels bienfaits, à peine songeons-nous au bienfaiteur ! L'habitude du bien le rend nul pour nous ; et tandis même que nous en jouissons, il ne fait sur nos âmes ingrates presque aucune impression. Soyons un peu plus attentifs sur nous-mêmes, et nous trouverons de nombreux et de puissans motifs de reconnaissance et d'actions de grâces.

Remarquons cependant que les richesses dont parle saint Paul, et dont il remercie Dieu d'avoir comblé les fidèles auxquels il écrit, ne sont pas les richesses de ce monde ; il en connaissait trop bien la vanité. Quoiqu'en des mains chrétiennes elles puissent devenir des moyens de salut par le bon usage qu'on en fait, il n'est pas moins certain qu'elles sont communément un obstacle à notre sanctification, parce que leur effet le plus ordinaire est d'amollir ceux qui les possèdent, et parce qu'on les emploie plutôt à satisfaire ses goûts et ses passions qu'à de bonnes œuvres ; parce qu'enfin on les détourne de leur véritable destination. Que ceux donc à qui la Providence les a départies sachent qu'ils n'en sont que les économes, qu'ils doivent les partager avec les pau-

vres, et qu'un juge sévère leur en demandera un jour un compte exact.

Les richesses dont il est ici question sont bien plus précieuses : ce sont les dons de Dieu. Saint Paul parle particulièrement du don de la parole et de celui de la science. Ces dons sont nécessaires pour instruire ; car il faut que ceux qui sont chargés d'instruire les autres aient non-seulement une connaissance étendue de ce qu'ils doivent enseigner, mais soient encore doués du don de la parole pour s'exprimer clairement et de manière à se faire entendre. Ces dons ne sont pas nécessaires à tous, parce que tous ne sont pas chargés de l'enseignement. Mais il est d'autres dons qui sont nécessaires à tous, parce qu'ils contribuent puissamment au salut. L'Apôtre parle de ces dons lorsqu'il dit aux mêmes fidèles : « Il ne vous manque aucun don divin dans l'attente de la manifestation de notre Seigneur Jésus-Christ. » En effet, croire à cette manifestation, et l'attendre fermement, est le fruit des dons les plus nécessaires au chrétien; car on croit à la manifestation de Jésus-Christ par la foi, et on l'attend par l'espérance : deux vertus qui ne peuvent pousser dans l'âme de profondes racines sans y faire naître l'amour de Dieu, qui est le complément de tous les dons, et au moyen duquel nous persévérons dans le bien et dans les bonnes œuvres. Prions Dieu de nous accorder ces dons précieux, et de les affermir en nous jusqu'à la fin, pour que, suivant l'expression de l'Apôtre, nous soyons trouvés sans crime au jour de l'avénement de notre Seigneur Jésus-Christ.

ÉVANGILE.

Saint Matth., ch. IX, v. 1.

En ce temps-là, Jésus étant entré dans une barque, passa au-delà *de l'eau*, et vint à la ville (*); et comme on lui eut présenté un paralytique couché dans un lit, Jésus, voyant leur foi, dit à ce paralytique : Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis. Aussitôt quelques-uns des docteurs de la loi dirent en eux-mêmes : Cet homme blasphème. Mais Jésus, connaissant ce qu'ils pensaient, dit : Pourquoi donnez-vous entrée dans vos cœurs à de mauvaises pensées? Car lequel est le plus aisé, ou de dire : Vos péchés vous sont remis, ou de dire : Levez-vous, et marchez? Or, afin que vous sachiez que le fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés : Levez-vous, je vous le commande, dit-il au paralytique : emportez votre lit, et vous en allez en votre maison. Au même moment le paralytique se leva, et s'en alla en sa maison. Le peuple, voyant ce miracle, fut rempli de crainte, et rendit gloire à Dieu de ce qu'il avait donné une telle puissance aux hommes.

Quelques moralistes ont regardé l'état du paralytique dont il est parlé dans cet évangile comme l'image de l'impuissance dans laquelle le péché nous a mis; de sorte que nous ne pouvons opérer le bien par nous-mêmes, et qu'il nous faut le secours d'une grâce qui nous guérisse et nous rende, pour ainsi dire, l'usage de nos facultés spirituelles. Jésus-Christ a guéri le paralytique; c'est aussi à la grâce de Jésus-Christ à nous guérir. Mais, si nous

(* A Capharnaüm, ville de Judée, où Jésus fit sa principale résidence pendant les trois années de sa prédication. Elle était située au bord nord-est du lac de Tibériade, sur la rive droite du Jourdain.

voulons être guéris, il faut nous souvenir des paroles du Sauveur au paralytique : « Mon fils, ayez confiance » : alors, comme à lui, nos péchés nous seront remis. Cet état de l'âme, cette paralysie spirituelle est d'autant plus dangereuse, que souvent nous n'en avons pas connaissance, ou que nous faisons notre possible pour nous la dissimuler. Insensés que nous sommes ! parce que nous nous sommes habitués au danger, nous croyons n'avoir rien à en craindre et en être à l'abri ! Mais interrogeons notre conscience ; demandons-nous si nous aimons Dieu, si nous accomplissons ses préceptes, et si nous remplissons fidèlement nos devoirs ? Un coup-d'œil sur nous-mêmes nous aura bientôt dévoilé notre situation ; et nous verrons combien de choses nous aurons à nous reprocher, combien il est nécessaire que nous cherchions à guérir notre âme blessée profondément, et que nous recourions à celui qui peut seul opérer notre guérison.

Les pères ont remarqué que Jésus guérit l'âme du paralytique avant de songer à son corps. « Mon fils, dit-il, vos péchés vous sont remis ; » voulant sans doute nous faire entendre par là combien la guérison de l'âme doit plus nous intéresser que celle des infirmités corporelles. En effet, que peut-il résulter de celles-ci ? quelques souffrances du moment, dont il nous est possible même de tirer avantage pour notre salut, ou tout au plus la mort, à laquelle tôt ou tard nous ne pouvons échapper, et qui, toute prématurée qu'on peut la supposer,

n'abrége la vie que de quelques courts instans ; au lieu que le péché, en nous rendant ennemi de Dieu, tue notre âme, et que cette mort, à moins que nous ne ressuscitions à la grâce par les sacremens, est une mort éternelle (1). Combien cette dernière mort est plus terrible que la première !

Nous trouvons de plus dans cet évangile plusieurs preuves de la divinité de Jésus-Christ, qu'il est utile de faire remarquer, parce qu'elles sont propres à convaincre tout esprit juste et impartial de cette vérité, qui est la base du christianisme. 1° Jésus remet les péchés au paralytique, prérogative qui ne peut appartenir qu'à Dieu, et qui fait dire intérieurement aux docteurs de la loi : « Cet homme blasphème. » 2° Jésus devine les pensées secrètes des cœurs, connaissance que Dieu seul peut avoir. Le Sauveur pénètre dans l'âme de ces docteurs enflés d'orgueil. Il voit ce qui s'y passe. « Pourquoi, leur dit Jésus, donnez-vous entrée dans vos cœurs à de mauvaises pensées ? » 3° Il leur prouve qu'il a droit de remettre les péchés, puisqu'il a le pouvoir de faire des miracles. « Levez-vous, dit-il au paralytique, emportez votre lit et vous en allez à votre maison. » En même temps, recouvrant l'usage de ses membres, le paralytique se lève et obéit. Pouvait-il y avoir une preuve plus complète que le pouvoir divin résidait en Jésus-Christ, et par conséquent le droit de remettre les péchés ? L'évangile ne dit pas que ces motifs aient fait quelque impression sur les docteurs témoins

(1) Matth. X. 28.

d'une œuvre si merveilleuse; mais il dit que le peuple, l'ayant vue, fut rempli de crainte et rendit gloire à Dieu. Nouvelle preuve que ce ne sont pas les savans qui profitent le mieux des grâces, et que l'humilité du cœur vaut mieux qu'une science vaine et orgueilleuse (1).

POUR

LE XIX^e^ DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE.

Saint Paul aux Éphés., ch. IV, v. 23.

Mes frères, renouvelez-vous dans l'intérieur de votre âme, et revêtez-vous de l'homme nouveau, qui est créé selon Dieu, dans une justice et une sainteté véritable. C'est pourquoi, en vous éloignant de tout mensonge, que chacun parle à son prochain dans la vérité, parce que nous sommes membres les uns des autres. Mettez-vous en colère, et ne péchez point; que le soleil ne se couche point sur votre colère; ne donnez point de lieu et d'entrée au diable; que celui qui dérobait ne dérobe plus; mais qu'il s'occupe en travaillant de ses propres mains à quelque ouvrage bon et utile, pour avoir de quoi donner à ceux qui sont dans l'indigence.

Dans le langage de l'Écriture, le vieil homme est Adam, auteur du premier péché; et l'homme nouveau est Jésus-Christ, rédempteur et réparateur de la première faute. Ainsi, quand l'Apôtre exhorte les fidèles d'Éphèse à se renouveler dans l'intérieur de leur âme et à se revêtir de l'homme

(1) Imitation, liv. I, ch. II. 1.

nouveau, c'est comme s'il leur disait de ne point imiter Adam, qui a désobéi à Dieu, et de se conformer à la doctrine de Jésus-Christ, qui est sainteté et justice. Tout doit en effet être renouvelé dans l'âme chrétienne. Elle s'est dépouillée de l'antique péché dans les eaux du baptême; ces eaux salutaires lui ont rendu sa première innocence; et quoique, malgré cette régénération, il demeure encore en nous quelque chose de l'inclination au mal produite par la tache originelle, néanmoins, aidés par la grâce, nous avons acquis assez de force pour résister à ce penchant et le maîtriser, quand nous en avons pris la ferme résolution. Nous pouvons donc nous revêtir de l'homme nouveau, c'est-à-dire orner notre âme de justice et de sainteté, nous rendre conformes à Jésus-Christ notre modèle, recouvrer nos premières prérogatives, et faire revivre en nous l'image de Dieu, à laquelle nous avons été créés, mais que le péché y avait obscurcie.

L'effet de cette renaissance est de nous éloigner du mal, du mensonge surtout, qui déplaît souverainement à Dieu, parce qu'il est la souveraine vérité; mais plus encore du mensonge qui nuit à notre prochain, et qui blesse la charité chrétienne, parce que nous sommes membres les uns des autres, et qu'il n'est pas moins contre nature qu'un chrétien nuise à un chrétien qu'il ne le serait qu'un membre se révoltât contre un autre membre du même corps, et voulût agir en sens contraire; qu'un pied, par exemple, voulût aller en

avant quand l'autre pied voudrait aller en arrière.

Mettez-vous en colère, dit l'Apôtre, *et ne pé-chez point.* Le prophète-roi avait dit la même chose avant lui (1) : cependant tous les moralistes, en parlant de la colère, la mettent au rang des péchés capitaux. Comment donc est-il possible de se mettre en colère et de ne pas pécher?

C'est qu'il est une colère juste et légitime qui n'est point coupable, et qu'on peut même appeler une colère *sainte.* Cette colère est le mouvement d'indignation qui s'élève dans l'âme juste quand elle voit faire le mal; elle est l'effet de l'amour de l'ordre et d'une extrême déplaisance à la vue de tout ce qui le blesse. Les saintes Écritures nous représentent Dieu armé de cette colère contre les pécheurs, non qu'il puisse y avoir dans l'Être infiniment parfait rien qui ressemble à ce que ressentent les hommes, mais parce que, Dieu étant la sainteté même, le péché lui déplaît souverainement, et que nous n'avons point d'autre moyen d'exprimer cette déplaisance. C'est de cette colère que fut animé le patriarche Noë contre Cham (2), l'un de ses fils, quand il punit de sa malédiction le manque de respect dont celui-ci s'était rendu coupable : c'est encore cette colère qui transporta le grand Mathathias (3) quand il vit un Israélite sacrifier aux idoles. Les livres saints ne blâment point ces actions, parce que la cause en était légitime, et qu'elles pouvaient faire rentrer en eux-mêmes

(1) Ps. IV. 5.
(2) Genes., IX. 22.
(3) I. Machab., II. 24.

ceux qui s'écartaient de leur devoir; mais, pour que cette colère soit innocente, il ne faut pas qu'elle dégénère en passion; il faut que son motif soit l'amour du bien et la haine du mal; il faut qu'elle soit exempte d'aigreur et d'amertume; il faut enfin qu'elle ne se prolonge pas au-delà du terme où elle peut être utile : ce n'est qu'à ces conditions qu'on peut se mettre en colère, et ne point pécher. Toute colère qui n'aurait pas ce caractère de justice et de modération, eût-elle même une cause légitime, ne serait pas exempte de péché. Concluons de là qu'il faut tellement haïr le mal, qu'on ne le voie jamais faire sans un extrême déplaisir, sans un profond mécontentement contre ceux qui en sont les auteurs; mais que cependant ce mécontentement ne doit point altérer la charité.

ÉVANGILE.

Saint Matth., ch. XXII, v. 1.

En ce temps-là, Jésus, parlant aux princes des prêtres et aux pharisiens en parabole, leur dit : Le royaume des cieux est semblable à un roi qui, voulant faire les noces de son fils, envoya ses serviteurs pour appeler aux noces ceux qui y étaient conviés, mais ils refusaient d'y venir. Il envoya encore d'autres serviteurs, avec ordre de dire de sa part aux conviés : J'ai préparé mon dîner, j'ai fait tuer mes bœufs, et tout ce que j'avais fait engraisser; tout est prêt, venez aux noces. Mais eux, ne s'en mettant point en peine, s'en allèrent, l'un à sa maison des champs, et l'autre à son trafic ordinaire; les autres se saisirent de ses serviteurs, et les tuèrent après leur avoir fait plusieurs outrages. Le roi, l'ayant appris, en fut

ému de colère ; et ayant envoyé ses armées, il extermina ces meurtriers, et brûla leur ville. Alors il dit à ses serviteurs : Le festin des noces est tout prêt, mais ceux qui y avaient été appelés n'en étaient pas dignes. Allez-vous-en donc dans les carrefours, et appelez aux noces tous ceux que vous trouverez. Ses serviteurs, s'en allant alors par les rues, assemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, bons et mauvais ; et la salle des noces fut remplie de personnes qui s'assirent à table. Le roi entra ensuite pour voir ceux qui étaient à table ; et ayant aperçu un homme qui n'avait point de robe nuptiale, il lui dit : Mon ami, comment êtes-vous entré en ce lieu, sans avoir la robe nuptiale ? Et cet homme demeura muet. Alors le roi dit à ses gens : Liez-lui les pieds et les mains, et jetez-le dans les ténèbres extérieures. C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincemens de dents ; car il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.

Les interprètes ont donné de cette parabole des explications diverses. Les uns l'ont appliquée à la prédication de l'Évangile, d'abord annoncé aux Juifs, mais rejeté par le plus grand nombre d'entre eux. A leur refus, les apôtres, désignés dans cette explication par les serviteurs envoyés pour appeler aux noces ceux qui y avaient été conviés, s'adressent aux gentils ; ceux-ci reçoivent la foi, et profitent des avantages que les Juifs avaient refusés.

D'autres ont vu dans le festin dont il est parlé dans la parabole l'image de la sainte Eucharistie, repas céleste où nous sommes tous invités, mais auquel un grand nombre de fidèles négligent de participer, et dont on ne doit point s'approcher sans être revêtu de la robe nuptiale, c'est-à-dire sans être rentré en grâce avec Dieu par le sacre-

ment de la pénitence, sous peine de se rendre coupable et d'attirer sur soi la punition la plus terrible.

Suivant une troisième explication, qui paraît la plus naturelle, par les noces de la parabole, il faut entendre la vie éternelle, à laquelle tous les hommes sont appelés, parce que Jésus-Christ est mort pour tous, et que tous ont été rachetés; tous néanmoins ne l'obtiennent pas, et un grand nombre se refusent à l'invitation par différens motifs. Les uns préfèrent le plaisir et une vie molle et voluptueuse à la vie austère du christianisme; ce sont ceux qui vont à leur maison des champs; d'autres ont la soif des richesses, ou celle de l'ambition, et vont à leur trafic; d'autres enfin, violens et emportés, non-seulement ne veulent point s'occuper de leur salut, mais encore entrent en fureur contre ceux qui les exhortent à une meilleure vie: ceux-là sont figurés par ceux des invités qui se saisissent des serviteurs du roi, et les tuent; ce sont les persécuteurs de la foi. Tous sont punis, mais les derniers, qui à l'insouciance de leur salut joignent l'outrage, le seront plus sévèrement. On peut se former une idée de leur punition par le traitement qu'éprouvent de la part du roi les meurtriers de la parabole.

Si maintenant nous résumons les différens points d'instruction que nous offre cet évangile, nous verrons, 1° que la bonté de Dieu est infinie, et qu'elle est égale pour tous les hommes; que, nous ayant créés tous pour le servir et l'aimer, il

nous appelle aussi tous à jouir un jour de sa présence pendant toute l'éternité.

2° Que le soin de notre salut doit passer avant tout autre soin temporel; que c'est la première des affaires; que les autres, quelque importantes qu'elles soient, ne doivent venir qu'après, et que les excuses que nous pourrions apporter pour ne nous en être point occupés ne seraient pas admises.

3° Que, quand nous sommes prévenus des grâces de Dieu, nous devons nous empresser d'y répondre; que le moindre délai nous est préjudiciable; en un mot, que, si nous négligeons Dieu, il est fort à craindre que nous n'en soyons négligés à notre tour.

4° Qu'au jour du jugement notre vie sera rigoureusement examinée; que, si nous sommes pécheurs, semblables à l'homme de l'évangile qui n'avait point la robe nuptiale, et qui demeura muet, nous n'aurons rien à alléguer, parce que nos remords nous accuseront; il ne nous restera qu'à subir notre sentence, qui sera sans appel.

5° Enfin que cette vérité, *il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus*, est terrible, et doit nous faire trembler. Que néanmoins notre salut dépendant de nous, et Dieu ne demandant point l'impossible, nous ne devons pas perdre confiance, mais chercher à ranimer en nous la foi et la charité, sûrs que Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais seulement qu'il retourne à lui, et fasse pénitence dans la sincérité de son cœur.

POUR

LE XX^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE.

Saint Paul aux Éphés., ch. V, v. 15.

Mes frères, ayez soin de vous conduire avec une grande circonspection, non comme des personnes imprudentes, mais comme des hommes sages, rachetant le temps, parce que les jours sont mauvais. Ne soyez donc pas indiscrets; mais sachez discerner quelle est la volonté du Seigneur, et ne vous laissez pas aller aux excès du vin, d'où naissent les dissolutions; mais remplissez-vous du Saint-Esprit, vous entretenant de psaumes, d'hymnes et de cantiques spirituels, chantant et psalmodiant du fond de vos cœurs *à la gloire* du Seigneur, rendant grâces en tout temps et par toutes choses à Dieu le père au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, et vous soumettant les uns aux autres dans la crainte de Jésus-Christ.

L'Apôtre, dans cette épître, recommande aux fidèles d'être circonspects, et de se conduire avec prudence. Rien n'est plus nécessaire, en effet, que la circonspection; mais j'en distingue de deux sortes : l'une que j'appellerai *humaine*, parce qu'elle est dictée par le propre intérêt de chacun, et qu'elle n'a rapport qu'aux hommes. Cette circonspection consiste dans une attention réfléchie sur nous-mêmes, pour ne rien dire ou faire qui nous compromette ou qui blesse autrui : c'est une sorte de retenue qui nous fait mesurer nos actions et nos discours avant de les hasarder; et rien sans

doute n'est plus sage. Elle nous apprend aussi à rendre à chacun ce qui lui est dû, selon son rang, son état, son mérite; elle nous fait étudier les inclinations, les habitudes, l'humeur des personnes avec qui nous vivons, pour tâcher de leur être agréables, et de nous en faire ou aimer ou estimer. Cette circonspection, qu'on pourrait aussi appeler la connaissance et la pratique des égards et des ménagemens qu'on se doit à soi-même et aux autres, est quelquefois l'effet d'un naturel heureux, qui porte à faire ce qui convient. Quand on ne l'a pas reçue de la nature, elle peut devenir le fruit de l'éducation et des bons exemples, ou de l'expérience. Elle est utile dans tous les états; les grands n'en ont pas moins besoin que les autres, leur conduite étant plus observée. Le prix que l'on attache à leur opinion la leur rend peut-être plus indispensable. Jamais on n'y manque sans qu'il en résulte des inconvéniens.

Cependant quelque précieuse que soit cette circonspection, et quelque soin qu'on doive mettre à l'acquérir, elle peut subsister avec des vices. Nulle part il ne règne plus de circonspection que dans les cours, et toutefois ce n'est pas dans les cours qu'il y a plus de véritables vertus : c'est qu'il n'appartient qu'à la religion de produire celles-ci.

Mais il est une autre circonspection qui les commande toutes, et qu'elles accompagnent toujours. Je l'appellerai *circonspection religieuse*; et c'est celle que recommande l'Apôtre. Cette circonspection consiste à mesurer tellement nos actions,

qu'il n'y ait en elles rien qui puisse déplaire à Dieu. Elle nous fait veiller sans cesse sur nous-mêmes, afin qu'il ne nous échappe rien de contraire à nos devoirs, rien qui au-dehors blesse l'œil du prochain, rien qui au-dedans puisse nous être reproché par notre conscience; elle va jusqu'à modérer notre zèle et le retenir dans de justes bornes, afin qu'il soit selon la sagesse; car les vertus mêmes ont des limites qu'elles ne doivent point dépasser; et, suivant l'Apôtre, on ne serait pas sage, si l'on ne savait pas l'être avec modération (1). En un mot, cette circonspection nous rend discrets, prudens, réservés; elle nous fait considérer Dieu comme la seule fin de nos actions, et discerner en quoi consiste sa volonté.

C'était cette circonspection qui distinguait les premiers chrétiens. Elle avait banni d'entre eux tout scandale, toute débauche, tout plaisir dissolu. Ils passaient leur vie ou dans des occupations utiles, ou dans des entretiens pieux : et c'est ce que saint Paul appelait *racheter le temps* (2), parce que c'était le bien employer. S'ils rompaient le silence, c'était pour louer Dieu, pour le remercier de ses bienfaits, pour célébrer sa puissance. Le christianisme d'aujourd'hui est loin du christianisme de ces premiers temps. Si nous ne pouvons revenir à cet état de perfection, du moins n'oublions pas Dieu tout-à-fait. Recueillons-nous quelquefois pour lui payer le tribut de louange qui lui est dû. Mais, pour rendre cet hommage

(1) Rom., XII. 3. (2) Éphés., V. 16.

digne de lui, il faut y joindre la pureté du cœur : celui-là aime Dieu davantage, le loue le mieux, l'honore comme il veut l'être, dont les mœurs sont les plus pures, qui est le plus humble, le plus sage, le plus résigné à sa volonté, le plus prompt à lui faire les sacrifices qu'il exige.

ÉVANGILE.

Saint Jean, ch. IV, v. 36.

En ce temps-là, il y avait un officier dont le fils était malade à Capharnaüm, lequel, ayant appris que Jésus venait de Judée en Galilée, l'alla trouver, et le pria de vouloir venir chez lui pour guérir son fils, qui s'en allait mourir. Jésus lui dit : Si vous ne voyez des miracles, vous ne croyez point. Cet officier lui dit : Seigneur, venez avant que mon fils meure. Jésus lui dit : Allez, votre fils se porte bien. Il crut à la parole que Jésus lui avait dite, et s'en alla; et comme il arrivait, ses serviteurs vinrent au-devant de lui, et lui dirent : Votre fils se porte bien. Et s'étant enquis de l'heure qu'il s'était trouvé mieux, ils lui répondirent : Hier, environ à la septième heure du jour, la fièvre le quitta. Son père reconnut que c'était à cette heure-là que Jésus lui avait dit : Votre fils se porte bien; et il crut, lui et toute sa famille.

Les moralistes ont remarqué qu'on recourait rarement à Dieu dans les succès. Cependant ils viennent de lui, et ils sont dus à sa bonté à notre égard. Ainsi c'est au moment où nous avons le plus de grâces à rendre à l'auteur de tout bien que nous songeons le moins à lui. Puisque le bonheur nous aveugle et nous rend ingrats, est-il étonnant que Jésus-Christ ait dit : « Bienheureux

les affligés ! bienheureux ceux qui souffrent ! » (1)

Bénissons le malheur s'il nous ramène à Dieu, s'il nous fait revenir à lui sincèrement, si son effet est de nous faire rentrer en nous-mêmes. L'évangile d'aujourd'hui nous montre un de ces heureux fruits du malheur dans l'exemple de l'officier dont le fils était malade à Capharnaüm. Peut-être n'avait-il jamais songé au Sauveur. On ne voit pas qu'il ait été assidu à ses prédications; mais son fils était dangereusement malade, il se mourait, et le bruit des guérisons opérées par Jésus étant parvenu à sa connaissance, il accourt, il s'empresse, il se présente à Jésus, il le prie de vouloir bien venir pour guérir l'enfant qu'il est sur le point de perdre. Quoique la forme de sa demande n'annonçât point une foi bien parfaite, Jésus ne le rebute point; il se contente de lui faire un léger reproche. « Vous autres grands du monde, lui dit-il, à moins que vous ne voyiez des miracles et des prodiges, vous ne croyez point. » Le père, affligé, insiste, et Jésus lui accorde la grâce qu'il vient demander : « Allez, lui dit-il, votre fils est guéri. » En effet, avant qu'il arrive chez lui, il apprend que la fièvre a quitté son fils au moment même où le Sauveur l'assurait de sa guérison. Il crut, dit l'Évangile, et toute sa famille crut aussi avec lui.

Cette conduite d'un gentil n'accuse-t-elle point la nôtre ? et n'avons-nous pas à nous reprocher que les bienfaits de Dieu soient moins puissans

(1) Matth., V. 5. — Luc, VI. 21.

sur nous qu'ils ne l'ont été sur cet infidèle ? Avons-nous été moins que lui l'objet des bontés de Dieu ? Qui d'entre nous ne lui doit pas ou sa propre vie, ou la vie de quelques personnes chères ? Si nous réfléchissions sur mille événemens qui nous ont concernés, combien ne trouverions-nous pas de motifs d'admirer l'extrême bonté de Dieu ! Combien ils nous offriraient de traits touchans de sa providence à notre égard, soit pour les bienfaits nombreux que nous en avons reçus, soit pour les dangers auxquels nous avons échappés ! Et cependant avons-nous été reconnaissans de tant de faveurs ? ne les avons-nous pas oubliées presque aussitôt après en avoir profité ?

Revenons à l'officier de l'évangile. Pénétré de sentimens de reconnaissance pour la guérison de son fils, il croit en Jésus, et y fait croire toute sa famille : beau modèle pour nous, et peut-être sujet de bien justes reproches. Croyons-nous en Dieu comme lui ? Y croyons-nous au moins comme nous devons y croire ? Je veux que nous ne doutions pas des mystères de notre sainte religion. Mais cette foi qui n'est accompagnée d'aucun mouvement qui nous porte vers Dieu, d'aucune sainte résolution qui nous détache du péché, suffit-elle ? Est-ce une vraie foi, une foi animée de la charité, une foi nourrie de bonnes œuvres ? Et à quoi nous servira cette foi que je suppose, si c'est une foi morte et sans fruit ? A quoi servira-t-elle, qu'à nous rendre plus coupables et nous faire condamner ?

Résumons en peu de mots la doctrine enseignée dans cet évangile. Il nous apprend 1° qu'en demandant à Dieu, même les biens temporels, comme la guérison des personnes qui nous intéressent, il nous exauce, si cela peut être utile dans l'ordre du salut, soit à nous, soit à ceux pour qui nous prions ; 2° que nous devons payer d'une foi vive et d'une profonde reconnaissance les bienfaits que nous recevons de Dieu ; 3° enfin que ce n'est pas assez de croire nous-mêmes pour lui témoigner notre reconnaissance ; enfin que, pour remplir toutes nos obligations à cet égard, il faut de plus, à l'exemple de l'officier de l'évangile, autant qu'il est en nous, attirer à la foi tous ceux sur qui nous avons du pouvoir.

POUR

LE XXI^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE.

Saint Paul aux Éphés., ch. VI, v. 10.

Mes frères, fortifiez-vous dans le Seigneur et en sa vertu toute-puissante. Revêtez-vous de toutes les armes de Dieu, afin de pouvoir vous défendre des embûches et des artifices du démon. Car nous avons à combattre, non contre des hommes de chair et de sang, mais contre les principautés, contre les puissances, contre les princes du monde, c'est-à-dire de ce siècle ténébreux, contre les esprits de malice répandus dans l'air. C'est pourquoi prenez toutes les armes de Dieu pour pouvoir résister au jour mauvais, et demeurer

fermes, n'ayant rien omis pour vous bien défendre. Soyez donc fermes. Que la vérité soit la ceinture de vos reins; que la justice soit votre cuirasse. Que vos pieds aient une chaussure *spirituelle*, pour être *toujours* préparés à *annoncer* l'Évangile de paix. Servez-vous surtout du bouclier de la foi, afin de pouvoir *repousser* et éteindre tous les traits enflammés du malin *esprit*. Prenez encore le casque, *qui est l'espérance* du salut, et l'épée spirituelle, qui est la parole de Dieu.

Le saint homme Job a dit : « Que la vie de l'homme sur la terre est une sorte de milice et un combat perpétuel » (1). On peut le dire plus justement encore de la vie du chrétien. De combien d'ennemis n'a-t-il point à se défendre! et combien de combats n'a-t-il point à soutenir! Combat contre le penchant au mal, auquel il faut résister; combat contre ses passions, qu'il faut vaincre et réduire au silence; combat contre les séductions du monde dont il est sans cesse entouré, et dont pourtant il doit se garantir; combat enfin contre les démons et ces puissances de ténèbres et de malice de l'existence et de la mauvaise volonté desquelles les Écritures ne nous permettent pas de douter, et qu'elles nous représentent comme occupées à nous tendre continuellement des embûches pour nous faire succomber. C'est contre tant de dangers qui menacent le chrétien que l'Apôtre cherche à le prémunir dans l'épître de ce jour. Il nous dit à tous dans la personne des Éphésiens : « Fortifiez-vous dans le Seigneur. Revêtez-vous de toutes les armes de Dieu

(1) Job, VII, 1.

mens malheureux, par l'acquit de tous leurs devoirs; des enfans même prêchent quand ils répondent aux soins de leurs parens ou de ceux qui les élèvent; quand, doux, dociles, modestes, laborieux, ils sont des modèles pour d'autres enfans de leur âge : car la meilleure prédication, c'est l'exemple. Il est plus puissant que les mots, que les discours, que les remontrances. Il n'est rien qu'on ne puisse se promettre de l'exemple, aidé de la bonne intention et soutenu par la constance.

ÉVANGILE.

Saint Matthieu, ch. XVIII, v. 23.

En ce temps-là, Jésus dit cette parabole à ses disciples : Le royaume du ciel est comparé à un roi qui voulut faire rendre compte à ses serviteurs. Et ayant commencé à le faire, on lui en présenta un qui lui devait dix mille talens; mais comme il n'avait pas le moyen de les lui rendre, son maître commanda qu'on le vendît, lui, sa femme et ses enfans, et tout ce qu'il avait, pour satisfaire à cette dette. Ce serviteur, se jetant à ses pieds, le conjurait en lui disant : Seigneur, ayez un peu de patience, et je vous rendrai tout. Alors le maître de ce serviteur étant touché de compassion, le laissa aller, et lui remit sa dette. Mais ce serviteur ne fut pas plus tôt sorti, que, trouvant un de ses compagnons qui lui devait cent deniers, il le prit à la gorge, et l'étouffait presqu'en lui disant : Rends moi ce que tu me dois. Son compagnon, se jetant à ses pieds, le conjurait en lui disant : Ayez un peu de patience, et je vous rendrai tout. Mais il ne voulut point l'écouter, et il le fit mettre en prison, pour l'y tenir jusqu'à ce qu'il lui rendît ce qu'il lui devait. Les autres serviteurs, ses compagnons, voyant cela, en furent extrêmement touchés, et vinrent avertir leur commun maître de tout ce qui s'était passé. Alors son maître, l'ayant fait venir, lui dit : Méchant serviteur, je vous avais remis tout ce que vous me

deviez, parce que vous m'en aviez prié ; ne fallait-il donc pas que vous eussiez aussi pitié de votre compagnon comme j'avais eu pitié de vous ? Et étant ému de colère, il le livra entre les mains des bourreaux jusqu'à ce qu'il payât tout ce qu'il lui devait. C'est ainsi que vous traitera mon père qui est dans le ciel, si chacun de vous ne remet à son frère du fond du cœur les fautes qu'il aura commises contre lui.

Cet évangile nous offre à considérer trois choses principales ; la bonté du maître envers le débiteur qui lui doit ; la dureté de celui-ci envers son propre débiteur, et la rigueur bien juste avec laquelle cette dureté est punie. Le serviteur devait, et il devait une somme considérable. Le maître avait droit d'exiger qu'il payât ; il avait même rendu contre lui un jugement sévère, mais juste. La loi permettait au créancier de vendre ou de réduire en esclavage le débiteur qui ne pouvait satisfaire, comme elle permet encore aujourd'hui de le faire mettre en prison : cependant le serviteur, dans cette dure extrémité, supplie son maître de lui accorder du temps : celui-ci se laisse toucher ; il lui accorde plus qu'il ne souhaite ; il lui remet la dette en entier ; il était impossible de pousser plus loin la bonté, et de donner un plus bel exemple de clémence.

Cependant que fait le serviteur ? Traité de la manière la plus douce, à peine hors de la présence de son bienfaiteur, il rencontre à son tour un homme qui lui devait ; ce n'était qu'une modique somme de cent deniers, rien pour ainsi dire, si on la compare à celle de dix mille talents qu'il devait

ce serviteur, et qui venait de lui être remise si généreusement : cependant, sans être touché du traitement généreux qu'il venait d'éprouver, cet homme ingrat exige avec dureté ce qui lui est dû. Il prend à la gorge son débiteur, au risque de l'étouffer : « Rends-moi ce que tu me dois, lui dit-il. » Le débiteur s'excuse ; il demande du temps ; il supplie ; il promet de payer ; tout est inutile, l'impitoyable serviteur ne veut point l'écouter ; il le fait mettre en prison, pour l'y retenir jusqu'à ce qu'il soit payé, et, objet lui-même de miséricorde, il est sans miséricorde pour son frère.

Mais la punition est prompte. Le maître apprend avec quelle inhumanité ce serviteur comblé de ses bienfaits a traité celui qui lui devait ; il le fait venir, et, après l'avoir accablé de justes reproches, il le livre aux bourreaux jusqu'à ce qu'il ait payé lui-même. « C'est ainsi, dit Jésus, après avoir raconté cette parabole, que vous traitera mon père qui est dans le ciel, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond du cœur. »

Les conséquences morales de cette parabole sont claires et à la portée de tout le monde ; elle nous apprend que le pardon des injures est un des principaux devoirs du chrétien, et qu'on n'a pas droit l'indulgence quand soi-même on n'en use pas ers autrui. Nous sommes tous les débiteurs ère céleste ; débiteurs, à cause des bienfaits us en avons reçus et que nous en recevons ours ; débiteurs encore, à cause des nom- enses dont chaque jour nous nous ren-

dons coupables. Si nous nous examinions bien, nous verrions que notre dette est immense, et que, si Dieu nous citait devant lui, nous serions insolvables. Qu'aurions-nous à répondre, par exemple, si on nous demandait compte de tant de grâces que nous avons reçues; de notre fortune, si nous l'avons mal employée; de notre crédit, si nous en avons fait un mauvais usage; si nous avons refusé notre appui à l'innocence, si nous ne nous sommes point servis du pouvoir qu'il nous donnait pour défendre le pauvre et l'orphelin; de nos talens, si nous en avons abusé, ou que nous n'en ayons pas tiré le parti convenable; des grâces dont Dieu nous a prévenus et auxquelles nous n'avons pas répondu, des instructions dont nous n'avons point profité, des moyens de salut que nous avons négligés? voilà notre dette. Si nous étions aujourd'hui appelés devant le tribunal de Dieu, qu'aurions-nous à lui offrir pour solder ce compte immense?

Du moins, avant que ce compte redoutable nous soit demandé, nous pouvons encore fléchir le maître dont nous sommes les débiteurs; et lui-même nous en offre les moyens; soyons charitables et miséricordieux, et il nous fera grâce, et il nous remettra notre dette. Mais si, chargés de cette dette et ayant besoin d'une grande indulgence, nous ne pardonnons pas nous-mêmes à nos frères, n'attendons aucune grâce, le sort du débiteur inhumain nous est réservé. Jésus-Christ, la vérité même, l'a dit: «Le père céleste ne nous

pardonnera pas, si nous-mêmes nous ne pardonnons à nos frère sdu fond du cœur (1).

(Lorsqu'il n'y a que vingt-trois dimanches après la Pentecôte, ce qui arrive toutes les fois que Pâques tombe le 24 ou le 25 d'avril, on omet dans l'office ecclésiastique le vingt-deuxième dimanche; et après le vingt-unième on passe de suite au vingt-troisième.)

POUR

LE XXII^e^ DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE.

Saint Paul aux Philippiens, ch. I, v. 6.

Mes frères, je rends grâces à mon Dieu, et j'ai confiance que celui qui a commencé en vous le saint ouvrage *de votre salut* l'achèvera et le perfectionnera *de plus en plus* jusqu'au jour de Jésus-Christ. Et il est juste que j'aie ce sentiment de vous tous, parce que je vous ai dans le cœur, comme ayant tous part à ma joie par celle que vous avez prise à mes liens, à ma défense, et à l'affermissement de l'Évangile; car Dieu m'est témoin avec quelle tendresse je vous aime tous dans les entrailles de Jésus-Christ; et je lui demande que votre charité croisse de plus en plus en lumière et en toute intelligence, afin que vous sachiez discerner ce qui est meilleur et plus utile; que vous soyez purs et sincères; que vous marchiez jusqu'au jour de Jésus-Christ sans que votre course soit interrompue par aucune chute; et que, pour la gloire et la louange de Dieu, vous soyez remplis des fruits de justice *qui nous sont donnés* par Jésus-Christ.

Dans cette épître l'Apôtre témoigne aux Philippiens (*) sa reconnaissance pour les témoignages

(1) Matth., VI. 15.

(*) Philippes était une ville de Macédoine et-une colonie romaine où saint Paul avait prêché l'Évangile.

d'affection qu'ils lui avaient donnés. Ces peuples, chez qui il avait prêché la foi, lui avaient fait passer d'abondans secours dans sa captivité; ils lui avaient même envoyé Épaphrodite, leur évêque, pour lui rendre les services dont il pouvait avoir besoin. En retour de ces bienfaits temporels, l'Apôtre leur souhaite les grâces spirituelles, l'affermissement de leur foi, le discernement du bien, la pureté du cœur, la persévérance dans la grâce. Il serait difficile d'exprimer dans des termes plus affectueux et d'une manière plus touchante les sentimens d'un cœur pénétré.

Le christianisme n'exclut point les vertus morales, telles que la reconnaissance, l'attachement à ses proches, les liaisons d'amitié, etc.; au contraire, il les suppose et les perfectionne; il serait même aisé de prouver que toutes ces vertus, épurées de ce qu'elles ont d'humain, et, par conséquent, plus parfaites, sont renfermées dans la charité: pour cela il suffirait d'exposer ses caractères tels qu'ils sont décrits par l'Apôtre (1) : « La charité, dit-il, est patiente; elle est douce, bienfaisante; elle n'est point envieuse; elle n'est point téméraire et précipitée; elle n'est point dédaigneuse; elle ne cherche pas ses intérêts; elle ne se pique et ne s'aigrit de rien; elle ne conçoit point de mauvais soupçons; elle ne se réjouit pas de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité; elle tolère tout; elle croit au bien; elle souffre tout. » Qu'on me cite une vertu qui ne soit pas comprise dans ce

(1) I. ép. aux Corinth., XIII. 4.

peu de mots. Il n'y a donc point de vertu dont on ne fût doué, si on avait la charité, et ces vertus seraient sans mélange, pures comme Dieu lui-même, parce qu'ayant Dieu pour objet, elles ne seraient entachées de rien qui pourraient les vicier. Telle était la reconnaissance de saint Paul envers les Philippiens; c'était un sentiment profond et pur qui lui faisait désirer pour eux les plus grands de tous les biens, ceux dont Jésus-Christ dit, « que la rouille et les vers ne les détruisent point, et qu'ils ne peuvent être dérobés par les voleurs » (1). Beau modèle de reconnaissance, également digne d'être étudié et imité !

Nous apprenons en outre dans cette épître que, par nous-mêmes et sans le secours de Dieu, nous ne sommes capables d'aucun bien ; que l'ouvrage de notre salut est celui de sa grâce; que c'est Dieu qui le commence par une grâce prévenante; que c'est encore lui qui le continue par de nouvelles grâces, qui ne nous manquent jamais quand nous les demandons; que c'est lui qui l'achève et le perfectionne par la grâce de la persévérance qui nous est accordée, quand nous ne négligeons pas les autres. Ainsi toute la doctrine de la grâce se trouve renfermée dans ce peu de mots de l'Apôtre. Le fruit que nous devons en tirer, c'est 1° de nous guérir de l'orgueil qui nous ferait attribuer à nos propres forces, à notre seule volonté le peu de bien que nous pourrions faire ; 2° c'est de nous maintenir dans la crainte et dans une continuelle défiance

(1) Matth., VI. 20.

de nous-mêmes à cause de notre faiblesse et de notre incapacité ; c'est enfin de nous exciter à recourir à Dieu, afin d'obtenir de lui les grâces et les lumières qui nous sont nécessaires pour parvenir à sa connaissance et persévérer dans l'amour de nos devoirs.

ÉVANGILE.

Saint Matthieu, ch. XXII, v. 15.

En ce temps-là, les pharisiens s'étant retirés, firent dessein entre eux de surprendre Jésus dans ses paroles. Ils lui envoyèrent donc leurs disciples avec les Hérodiens, qui vinrent lui dire : Maître, nous savons que vous êtes sincère et véritable, et que vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité, sans avoir égard à qui que ce soit, parce que vous ne considérez point la qualité des personnes. Dites-nous donc votre avis sur ceci : Nous est-il libre de payer le tribut à César, ou de ne pas le payer ? Mais Jésus, connaissant leur malice, leur dit : Hypocrites, pourquoi me tentez-vous ? Montrez-moi la pièce d'argent qu'on donne pour le tribut. Et lui ayant présenté un denier, Jésus leur dit : De qui est cette image et cette inscription ? De César, lui dirent-ils. Jésus leur répondit : Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.

Rien n'était plus pur que la vie du Sauveur, et rien n'était plus sage que sa doctrine. Les Pharisiens le savaient ; souvent ils l'avaient entendu, sans jamais trouver en lui rien qui pût donner matière au moindre reproche. Cependant, au lieu de s'attacher à lui, ils le persécutaient, et leur haine le poursuivait dans toutes les occasions. Aujourd'hui ils cherchent à le surprendre, et le piége qu'ils lui tendent, ils le cachent sous des paroles flatteuses : « Maître, lui disent-ils, nous sa-

vons que vous êtes sincère et véritable ; nous savons que vous enseignez la voie de Dieu ; nous savons que vous êtes juste et que vous ne faites acception de personne ; » et ces louanges perfides à quoi tendent-elles ? à obtenir de Jésus une réponse qui le compromette, ou vis-à-vis du peuple qui, nouvellement soumis aux Romains, n'avait pas perdu le sentiment de son indépendance, et ne se croyait obligé à rien à l'égard d'une autorité étrangère, ou vis-à-vis du prince, si Jésus disait qu'on pouvait se dispenser de lui payer le tribut.

Tirons d'abord de là une leçon utile, et apprenons à apprécier les louanges qu'on prodigue communément dans le monde. Il est bon de le dire, et il faut le dire surtout à ceux qu'une haute naissance, une grande fortune ou de brillans emplois rendent les dispensateurs des grâces. Il faut leur dire, il faut qu'ils sachent que les louanges qu'on leur donne sont le plus souvent intéressées, que les flatteries qu'on leur prodigue sont des piéges, des tentations, quelquefois même des trahisons. Elles doivent donc s'en défier, examiner dans quel esprit, à quel dessein et par quel motif on cherche à les circonvenir. Elles doivent toujours avoir devant les yeux cette maxime du sage : « Il vaut mieux être repris par un homme prudent que loué et flatté par des insensés » (1). Elles doivent savoir que de faux amis sont plus dangereux que de véritables ennemis. Les vérités même sévères des personnes qui nous sont attachées sont bien pré-

(1) Eccles., VII, 6.

férables aux faux éloges, aux éloges intéressés de ceux qui ne flattent que pour leur profit. Ce n'est pas sans raison que l'on dit : le poison de la flatterie ; car, de même que le poison détruit les principaux organes du corps, de même la flatterie dénature les plus beaux caractères. Distinguons néanmoins la flatterie d'une louange méritée : celle-ci est une dette ; et, loin qu'elle nuise, elle excite à la vertu.

Un autre point d'instruction qui nous est offert dans cet évangile se tire de la sage réponse de Jésus : « Rendez, dit-il, à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » En prenant la première partie de cette belle maxime à la lettre, César est l'autorité qui gouverne ; c'est le prince dont on est sujet, et le sens de la maxime est qu'il faut rendre à l'autorité ce qui lui appartient, c'est-à-dire qu'on lui doit, et que c'est offenser Dieu que de ne pas lui rendre respect, obéissance, fidélité, tribut et service suivant les lois de l'état. Cette doctrine est celle de l'Évangile, et les apôtres l'ont constamment prêchée ; mais la maxime a encore un sens plus étendu. C'est un principe général qui veut que nous rendions à chacun ce qui lui est dû, et que nous ne nous écartions jamais des règles de la justice. Ainsi non-seulement on ne doit point retenir ce qui appartient à autrui, mais encore on ne doit manquer à aucun des égards qui sont dus au rang, aux conditions, au mérite, et même au malheur. Enfin si, comme sujets, nous devons au prince l'obéissance ; si, en

qualité d'hommes, nous devons à nos semblables justice et charité, comme créatures, nous devons tout à Dieu, puisque c'est de lui que nous tenons tout. Nous lui devons culte, soumission à sa volonté, sentimens d'amour et de reconnaissance, attachement à sa loi, fidélité à en accomplir les préceptes, dévoûment sans bornes. En rendant à Dieu tout ce qui lui est dû, nous rendrons aussi aux hommes ce qui leur appartient, parce que nos devoirs envers eux font partie de la loi de Dieu.

POUR

LE XXIII^e^ DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE.

Saint Paul aux Philippiens, ch. III, v. 17, et ch. IV, v. 1.

Mes frères, rendez-vous mes imitateurs, et proposez-vous l'exemple de ceux qui se conduisent selon le modèle que vous avez vu en nous; car il y en a plusieurs dont je vous ai souvent parlé, et dont je vous parle encore avec larmes, qui se conduisent en ennemis de la croix de Jésus-Christ, qui auront pour fin la damnation, qui font leur dieu de leur ventre, qui mettent leur gloire dans leur propre honte, et qui n'ont de pensées et d'affections que pour la terre. Mais, pour nous, nous vivons déjà dans le ciel, comme en étant citoyens; et c'est de là aussi que nous attendons le Sauveur notre Seigneur Jésus-Christ, qui transformera notre corps, tout vil et abject qu'il est, afin de le rendre conforme à son corps glorieux, par cette vertu efficace par laquelle il peut s'assujettir toutes choses. C'est pourquoi, mes frères, très-chers et très-désirés, qui êtes ma joie et ma couronne, continuez, mes bien-aimés, et demeurez fermes dans le Seigneur. Je conjure Evodie, et

je conjure Syntiche de s'unir dans les mêmes sentimens en notre Seigneur. Je vous prie aussi, vous qui avez été fidèles compagnons *de mes travaux*, d'assister les personnes que je viens de dire, ayant travaillé et combattu avec moi, dans l'établissement de l'Évangile, avec Clément, et les autres qui m'ont aidé dans mon ministère, dont les noms sont écrits au livre de vie.

Un des plus sûrs moyens de se bien conduire, c'est de prendre pour modèles des personnes vertueuses et d'une réputation sans reproche. Saint Paul ne craint pas d'engager les Philippiens à être ses imitateurs; il n'affecte point une fausse modestie. Imitez-moi, dit-il, et proposez-vous l'exemple de ceux qui se conduisent selon le modèle que vous avez vu en nous. Sincèrement attaché à la doctrine de Jésus qu'il prêchait, règlant lui-même sa conduite sur celle du Sauveur, brûlant de charité et de zèle pour le progrès de l'Évangile, quel plus parfait modèle aurait-il pu proposer aux fidèles qu'il avait gagnés à la foi ? Mais, en même temps qu'il les exhortait à l'imiter, il les prémunissait contre des hommes dont la conduite était opposée à la sienne, qui étaient les ennemis de la croix de Jésus-Christ, et dont l'exemple aurait pu les égarer.

Il y a donc de bons et de mauvais exemples. Le bon exemple est la plus puissante et la meilleure des leçons, comme le mauvais exemple, l'approche des personnes vicieuses, sont les choses les plus dangereuses pour une vertu non encore affermie, et par conséquent pour de jeunes cœurs. Heureux

les enfans qui trouvent au sein de leur famille et dans ce qui les entoure ces exemples si précieux ! Heureux ceux à qui Dieu a donné des parens sages, vertueux, bienfaisans, aimant Dieu, soumis à sa volonté, ne voulant que ce qui est juste, ne faisant que ce qui est conforme à la religion et à la raison ! Que ceux qui ont ce bonheur remercient la Providence : elle leur a donné plus que des trésors ; les fruits de leur éducation sont à peu près assurés ; il leur suffit de voir et d'imiter. Et comment n'aimeraient-ils point la vertu, quand chaque jour elle se présente à eux sous des traits que leur cœur les porte à chérir ? Comment ne feraient-ils pas bien, quand ils voient toujours bien faire ? Comment l'exemple de tous les momens ne ferait-il pas impression sur eux ? Comment les témoignages d'estime qu'ils voient continuellement donner à un beau caractère n'exciteraient-ils pas leur émulation ?

Mais autant nous devons attacher de prix aux bons exemples, autant nous pouvons en tirer d'avantages, autant aussi on doit fuir les mauvais, autant ils peuvent être pernicieux. Faisons comme l'Apôtre ; parlons des méchans avec larmes, c'est-à-dire, gémissons sur eux, et plaignons-les d'avoir abandonné le sentier de la vertu ; mais fuyons-les, parce que leur société est contagieuse. On prend les vices de ceux qu'on fréquente ; l'habitude de les voir y accoutume insensiblement ; d'abord on hait le mal ; bientôt on le voit avec moins de répugnance ; on finit par s'y livrer.

L'innocence ne peut se soutenir seule, semblable à la vigne qui a besoin d'un appui. L'appui de l'innocence, c'est la société des gens de bien, ce sont les bons exemples : ils sont féconds en bons fruits : il ne se fait jamais de grands biens ou de grands maux qui n'en produisent de semblables, dit un de nos moralistes les plus célèbres (1). Quelle responsabilité doit peser sur celui qui, par le mal qu'il fait, devient une occasion de chute et de scandale pour ses frères ! Il aura non-seulement à rendre compte de ses propres offenses, mais encore de celles qu'il fait commettre. Malheur à lui ! car il est écrit : Malheur à l'homme par qui vient le scandale ! Que si votre main ou votre pied vous est un sujet de scandale et de chute, coupez-les et jetez-les loin de vous. Car il vaut mieux que vous entriez dans la vie éternelle n'ayant qu'un pied et une main que d'avoir deux pieds et deux mains et d'être précipité dans les feux de l'enfer. Ces paroles sont les propres paroles de Jésus-Christ (2). Il vaut donc mieux renoncer aux liaisons les plus chères, lorsqu'elles sont dangereuses, que de risquer son salut en les entretenant.

ÉVANGILE.

Saint Matthieu, ch. IX, v. 18.

En ce temps-là, Jésus parlant aux disciples de Jean, un chef de la synagogue s'approcha de lui, et l'adorait en lui disant : Seigneur, ma fille est morte présentement ; mais venez lui imposer les mains, et elle vivra. Alors Jésus, se

(1) La Rochefoucault, maxime 230. (2) Matth., XVIII. 7 et 8.

levant, le suivit avec ses disciples. En même temps une femme, qui depuis douze ans avait une perte de sang, s'approcha de lui par-derrière, et toucha le bord de son vêtement; car elle disait en elle-même : Si je puis seulement toucher son vêtement, je serai guérie. Jésus, se tournant et la voyant, lui dit : Ma fille, ayez confiance, votre foi vous a guérie; et cette femme fut guérie à la même heure. Comme il fut venu à la maison de ce chef de *la synagogue*, voyant les joueurs de flûte et une troupe de personnes qui faisaient grand bruit, il leur dit : Retirez-vous, cette fille n'est pas morte, elle n'est qu'endormie. Et ils se moquaient de lui; mais après qu'on eut fait sortir tout ce monde, il entra, et lui prit la main; cette petite fille se leva, et le bruit s'en répandit dans tout le pays.

Deux miracles sont le sujet de cet évangile; la résurrection de la fille de Jaïre, et la guérison de la femme affligée d'une perte de sang. Jésus accorde à un père affligé la vie de sa fille. Il est touché par une femme malade, et cet attouchement suffit pour qu'il sorte de lui une vertu qui rend la santé à cette infortunée.

Chaque jour nous avons des grâces à demander à Dieu. Prions comme Jaïre; approchons-nous de Dieu avec une foi vive; implorons-le avec un cœur pénétré; soyons humbles et confians comme l'hémorrhoïsse; comme l'un et comme l'autre, nous serons exaucés. J'ai dit, prions comme Jaïre. Comment prie-t-il? D'abord il s'approche, ensuite il adore Jésus, puis il expose humblement l'objet de sa demande; il supplie le Sauveur de venir imposer les mains à sa fille; enfin il croit fermement que, si Dieu lui fait cette grâce, sa fille vi-

vra. Voyons dans cette manière de prier le modèle qu'il nous faut suivre : d'abord approchons de Jésus. S'en approcher, c'est quitter les habitudes mondaines : car on ne peut servir le monde et Dieu ; c'est pratiquer les devoirs de la vie chrétienne, c'est recourir aux sacremens, c'est ne négliger aucun des moyens de salut. Adorons ensuite Jésus ; l'adorer, c'est lui rendre l'hommage qui lui est dû comme à un homme-Dieu ; c'est lui payer le tribut de reconnaissance qu'il a droit d'attendre de nous comme notre rédempteur ; c'est l'implorer comme un puissant médiateur entre son père et nous : exposons-lui ensuite nos besoins, et surtout le plus grand de tous, celui de sa grâce. Enfin, comme Jaïre croyait que sa fille serait rendue à la vie si Jésus lui imposait les mains, croyons aussi que, morts par le péché, nous ressusciterons à la vie spirituelle, si nous avons imité Jaïre dans sa foi.

Mais est-ce ainsi que nous prions communément ? Avons-nous la foi de Jaïre et l'humilité de l'hémorrhoïsse ? Ou nous ne prions point du tout, ou nous prions mal, ou nous demandons des choses qui ne sont pas dans l'ordre de Dieu. Tantôt à peine songeons-nous à Dieu en priant ; d'autres fois une courte prière nous paraît un hommage suffisant à la Divinité. Inattentifs, inoccupés, nous disons des mots, nos lèvres les prononcent, et notre cœur n'y a point de part : nous prions avec tiédeur ; en un mot, nous prions sans que notre prière soit animée du feu de la foi et de la charité ;

nous lui demandons plutôt ce qui nous plaît que ce qui lui plaît. Est-il étonnant que de pareilles prières ne soient point entendues? Si, animés de la même foi dont Jaïre et la femme malade étaient pénétrés, nous disions à Dieu : « Seigneur, mon âme est dans un pressant danger, mon âme se meurt de la maladie du péché; venez, laissez tomber sur moi un regard de votre miséricorde, et mon âme revivra. » N'en doutons point, touché aussi de notre douleur profonde, Dieu répondrait : « Elle n'était qu'endormie, elle n'est pas morte. » En effet, elle vivrait par cela seul qu'elle désirerait ardemment de vivre, et que le feu de la charité l'animerait. Apprenons donc de Jaïre et de l'hémorrhoïsse comment on doit prier et dans quelles dispositions il faut être à l'égard de Dieu quand on veut être exaucé.

POUR

LE XXIVe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

ÉPITRE.

Saint Paul aux Colossiens, ch. I, v. 9.

Mes frères, nous ne cessons point de prier pour vous, et de demander *à Dieu* qu'il vous remplisse de la connaissance de sa volonté, en *vous donnant* toute la sagesse et toute l'intelligence spirituelle, afin que vous vous conduisiez d'une manière digne de Dieu, tâchant de lui plaire en toutes choses, portant des fruits de toutes sortes de bonnes œuvres, et croissant en la connaissance de Dieu; que vous soyez tous remplis

de force par la puissance de sa gloire, pour avoir en toutes rencontres une patience et une douceur persévérante, accompagnée de joie, rendant grâces à Dieu le père, qui, en nous éclairant de la lumière, nous a rendus dignes d'avoir part au sort et à l'héritage des saints, et qui nous a arrachés de la puissance des ténèbres, et nous a fait passer dans le royaume de son fils bien-aimé, par lequel nous avons été rachetés, et nous avons reçu le pardon de nos péchés.

L'Apôtre demande à Dieu trois choses pour les Colossiens; savoir, 1° la sagesse et l'intelligence pour connaître et faire sa volonté; 2° la grâce de lui plaire en toutes choses; 3° celle de porter des fruits de toutes sortes de bonnes œuvres. Ce que l'Apôtre demandait pour l'église de Colosses * nous en avons besoin, et nous devons le demander pour nous-mêmes. Demandons d'abord l'intelligence; mais celle dont il s'agit ici ne consiste pas seulement dans les lumières de la raison humaine. Cette raison n'est point un guide assez assuré dans les affaires du salut; elle suffit sans doute pour nous faire distinguer le bien du mal, pour nous diriger dans les affaires temporelles, pour nous faire même sentir son insuffisance et la nécessité de recourir à des lumières plus sûres en ce qui concerne nos devoirs envers Dieu et notre sort futur; pour nous élever jusqu'à Dieu par la connaissance de ses œuvres, et nous conduire insensiblement à la connaissance de la révélation, seule source où nous puissions puiser des notions

(*) Colosses était une ville de la grande Phrygie. Saint Paul était dans les fers, à Rome, quand il écrivit aux habitans de cette ville

véritables des desseins de Dieu à l'égard du genre humain, et de ses desseins sur nous. L'intelligence dont parle l'Apôtre et que nous devons demander à Dieu, est plus que cela; c'est une lumière surnaturelle, un don de Dieu dans l'ordre de sa grâce, qu'il nous importe infiniment d'obtenir, parce qu'il nous fait connaître la volonté de Dieu, à laquelle il faut nous soumettre, et qui, dans toutes les circonstances de la vie, doit être la règle de nos actions.

Avec le don de l'intelligence, demandons aussi l'esprit de sagesse, parce que cet esprit nous fera aimer les devoirs que l'intelligence nous aura fait connaître, et que, par ce moyen, nous pourrons nous conduire d'une manière digne de Dieu; mais, quelque précieux que soient ces dons, ils n'opèrent rien sans la grâce, c'est-à-dire sans un secours particulier qui nous vient d'en-haut. Personne n'a jamais possédé la sagesse dans un plus haut degré que Salomon, et Dieu la lui avait donnée dans toute sa plénitude: néanmoins, trop confiant dans ses propres forces, trop peu en garde contre ses sens, privé de ce secours surnaturel, il donna dans les égaremens les plus répréhensibles, dans le culte des faux dieux et l'idolâtrie; et le plus sage des hommes tomba dans des excès à peine concevables de la part des plus insensés. C'est ainsi que Dieu abandonne à leur faiblesse ceux qui l'oublient; mais il tend à ceux qui ont recours à lui une main secourable; il daigne seconder leurs efforts; il suffit qu'ils désirent de

faire le bien pour qu'il le leur fasse aimer, pour qu'il le leur fasse pratiquer, pour qu'il les transforme, de pécheurs qu'ils étaient, en justes agréables à ses yeux, pour qu'il leur fasse porter des fruits de toutes sortes de bonnes œuvres : c'est alors que, remplie de force, l'âme chrétienne ne voit plus que Dieu, qu'elle devient indifférente à tout ce qui n'est pas lui, et supporte tous les évenemens de la vie avec résignation et soumission ; c'est alors que, douée du don de patience, elle se joue des obstacles qui s'opposent à son salut, et fait taire tous les désirs qui lui sont étrangers ; et comme de l'impatience, qui aigrit le caractère et met l'âme dans l'agitation, résultent les peines, les afflictions, les douleurs sans soulagement, de même de la patience chrétienne naît la douceur de mœurs, qui, à son tour, produit le repos et la joie. On ne s'irrite plus du mal, parce qu'on est persuadé qu'on ne souffre que parce que Dieu le veut, et que, Dieu ne pouvant vouloir que ce qui est bon, nos souffrances ont une cause qu'il nous faut reepecter, et ne sont un mal qu'autant que nous négligeons de les tourner à notre avantage. C'est ainsi qu'aux dons spirituels sont attachés, comme par une chaîne admirable, les véritables biens temporels, et que se trouvent vérifiées ces paroles de l'apôtre saint Jacques, « que tous biens excellens et tous dons parfaits viennent d'en-haut, et descendent du père des lumières, qui ne reçoit ni changement ni ombre par aucune révolution » (1).

(1) Jacques, I. 17.

ÉVANGILE.

Saint Matthieu, ch. XXIV, v. 15.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Quand vous verrez que l'abomination de la désolation qui a été prédite par le prophète Daniel sera dans le lieu saint, que celui qui lit, entende bien ce qu'il lit. Alors que ceux qui seront dans la Judée s'enfuient sur les montagnes. Que celui qui sera en haut du toit n'en descende pas pour emporter quelque chose de sa maison. Et que celui qui sera dans le champ ne retourne point pour prendre ses vêtemens. Mais malheur aux femmes qui seront grosses ou nourrices en ce temps-là ! Priez Dieu que votre fuite n'arrive point dans l'hiver, ni au jour du sabbat : car l'affliction de ce temps-là sera si extrême, qu'il n'y en a point eu de pareille depuis le commencement du monde, et qu'il n'y en aura jamais. Et si ces jours n'avaient été abrégés, nul homme n'aurait été sauvé ; mais ils seront abrégés en faveur des élus. Alors si quelqu'un vous dit : LE CHRIST est ici, ou il est là, ne le croyez point : car il s'élèvera de faux christs et de faux prophètes qui feront de grands prodiges et des choses étonnantes, jusqu'à séduire même, s'il était possible, les élus. J'ai voulu vous en avertir auparavant. Si donc on vous dit : Le voici dans le désert, ne sortez point *pour y aller*. *Si on vous dit* : Le voici dans le lieu le plus retiré de la maison, ne le croyez point : car, comme un éclair qui sort de l'orient paraît *tout d'un coup* jusqu'à l'occident, ainsi sera l'avénement du fils de l'homme. Partout où le corps *mort* se trouvera, les aigles s'y assembleront. Aussitôt après ces jours d'affliction, le soleil s'obscurcira, et la lune ne donnera plus sa lumière ; les étoiles tomberont du ciel, et les puissances des cieux seront ébranlées. Mais alors le signe du fils de l'homme paraîtra dans le ciel, et tous les peuples de la terre s'abandonneront aux pleurs et aux gémissemens, et ils verront le fils de l'homme qui viendra sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté. Et il enverra ses anges, qui feront entendre la voix éclatante de leurs trom-

pettes, et qui rassembleront ses élus des quatre coins du monde, depuis une extrémité du ciel jusqu'à l'autre. Apprenez ceci par une comparaison prise du figuier. Quand ses branches sont déjà tendres, et qu'il pousse ses feuilles, vous jugez que l'été est proche. De même, lorsque vous verrez toutes ces choses, sachez *que le fils de l'homme* est près, et *qu'il est* à la porte. Je vous dis, en vérité, que cette génération ne finira point que toutes ces choses ne soient accomplies. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.

Le Sauveur donnait à ses apôtres ses derniers avertissemens; il leur avoit annoncé des afflictions, des traverses, des persécutions; il crut devoir ensuite les entretenir de la punition des Juifs, de la ruine de Jérusalem, des abominations qui en accompagneraient le siége, et de la désolation des derniers temps, c'est-à-dire de la fin du monde et du jugement dernier, dont ce qui se passa dans le désastre et la destruction de la ville sainte était la figure et l'image. L'Église met chaque année sous les yeux des fidèles ce tableau effrayant, qui leur offre plus d'un sujet d'instruction.

Premier sujet d'instruction. Dans l'accomplissement de la prédiction du Sauveur sur Jérusalem, et dans tout ce qui s'en est suivi nous trouvons une des preuves les plus complètes de la vérité de la religion. Nous voyons, comme l'avait prédit le prophète, les sacrifices abolis (1), le temple profané, la ville sainte renversée, la nation juive dispersée et frappée d'un anathème qui dure encore; en un mot, une vengeance toujours

(1) Daniel, IX. 26, 27.

subsistante, qui semble poursuivre les restes de ce peuple, et punir jusque dans sa dernière postérité le déicide dont il s'est rendu coupable.

Second point d'instruction. De la punition des Juifs et de la destruction de Jérusalem Jésus passe à l'annonce du jugement dernier, aux signes qui doivent le précéder, à la profonde terreur dont il frappera toutes les créatures. Le soleil sera obscurci, la lune sans lumière; les étoiles se détacheront de leur orbe, le ciel sera ébranlé, et toute la nature dans le bouleversement et la confusion; au milieu des pleurs et des gémissemens qu'excitera cette catastrophe inouïe, la croix resplendissante paraîtra au milieu des airs pour accuser ceux qui l'auront méconnue; le fils de l'homme descendra sur une nuée; ses anges assembleront les nations des quatre coins du monde; tout l'univers sera dans la consternation et l'épouvante. Ceci n'est point une fiction, c'est une vérité terrible, et qui ne peut être trop méditée.

Troisième point d'instruction. Jésus nous prémunit contre le danger des fausses doctrines par lesquelles il n'est que trop ordinaire de se laisser séduire. On appelle fausses doctrines toutes celles qui s'écartent de la vérité et de la voie du salut. Tout ce qui est contraire à la foi, tout ce qui est contraire à la croyance chrétienne, tout ce qui est contraire à la morale de Jésus-Christ est une fausse doctrine. Ainsi les maximes du monde, le faux point d'honneur qui conseille la vengeance et fait regarder comme honteux de supporter et

de pardonner les injures ; les opinions qui attachent à l'opulence, au crédit, au pouvoir un prix réservé à la vertu ; celles qui dépriment l'humilité, la pauvreté, et les rangent au nombre des choses abjectes et viles, sont de fausses doctrines qu'il faut détester, dont au moins il faut se garantir. Le chrétien, pour se mettre à l'abri de ce danger, a un moyen facile. Qu'il étudie l'Evangile, qu'il écoute ses pasteurs, qu'il se soumette en tout aux décisions de l'Eglise : celui qui croit ce que l'Eglise croit, qui pratique ce que l'Eglise enseigne, ne peut errer, parce qu'elle-même n'est point sujette à l'erreur.

Quatrième point d'instruction. Nécessité de la vigilance chrétienne. Quoique l'époque du jugement dernier soit incertaine, et qu'elle puisse être fort éloignée, nous ne devons pas moins être sur nos gardes. Il est sûr qu'un jour nous serons jugés ; il n'est pas moins sûr qu'avant le jugement dernier nous en aurons un autre à subir, dont nous ne savons pas l'heure, et qui est peut-être beaucoup plus prochain que nous ne croyons. En attendant, nous vivons dans la sécurité, nous remettons chaque jour à penser à notre salut ; et savons-nous donc si Dieu nous en laissera le temps, si une mort inattendue ne nous surprendra point, si la maladie, en supposant que Dieu nous réserve à cette épreuve, nous laissera la liberté d'y bien penser ? « Comme un voleur vient pendant la nuit, dit saint Pierre (1), de même le jour du Sei-

(1) II. ép. de saint Pierre, III. 10.

gneur viendra tout d'un coup nous surprendre. » Imprudens que nous sommes ! nous prodiguons nos soins aux affaires de ce monde, et nous ne songeons point à celles de l'éternité !

S'il y a plus de XXIV dimanches après la Pentecôte (ce qu'indique la table des Temps), alors, après le XXIV^e^ dimanche, on reprend ceux qui, dans la même année, sont restés après l'Épiphanie, dans l'ordre suivant :

Si l'année a XXV dimanches après la Pentecôte, après le XXIV^e^ on lit l'épître et l'évangile du VI^e^ dimanche après l'Épiphanie.

S'il y a XXVI dimanches, on reprend les épîtres et les évangiles du V^e^ et du VI^e^.

S'il y en a XXVII, les épîtres et les évangiles du IV^e^, V^e^ et VI^e^.

Enfin, s'il y en a XXVIII, les épîtres et les évangiles du III^e^, IV^e^, V^e^ et VI^e^.

Dans le romain, cette reprise a lieu immédiatement après le XXIII^e^ dimanche; et l'épître et l'évangile du XXIV^e^ se lisent le dimanche qui précède immédiatement l'Avent.

PROPRE DES SAINTS.

POUR LA FÊTE DE SAINT ANDRÉ, APÔTRE

(30 novembre.)

ÉPITRE.

Saint Paul aux Rom., ch. X, v. 10.

Mes frères, il faut croire de cœur pour obtenir la justice, et confesser sa foi par ses paroles pour obtenir le salut. C'est pourquoi l'Écriture dit : Tous ceux qui croient en lui ne seront point confondus *dans leur espérance*. Il n'y a point en cela de distinction entre les Juifs et les Gentils ; mais tous n'ont qu'un même Seigneur, qui répand ses richesses sur tous ceux qui l'invoquent : car tous ceux qui invoqueront le nom du Seigneur seront sauvés. Mais comment l'invoqueront-ils, s'ils ne croient point en lui ? Et comment croiront-ils en lui, s'ils n'en ont point entendu parler ? Et comment en entendront-ils parler, si personne ne leur prêche ? Et comment les *prédicateurs* leur prêcheront-ils, s'ils ne sont envoyés ? selon ce qui est écrit : Que les pieds de ceux qui annoncent l'évangile de paix sont beaux, de ceux qui annoncent les vrais biens. Mais tous n'obéissent pas à l'Évangile. C'est ce qui a fait dire à Isaïe : Seigneur, qui a cru ce qu'il nous a ouï prêcher ? La foi donc vient de ce qu'on a ouï, *parce que* la parole de Jésus-Christ *a été prêchée*. Mais ne l'ont-ils pas déjà entendue ? Oui, certes : leur voix a retenti par toute la terre, et leur parole *s'est fait entendre* jusqu'aux extrémités du monde.

Deux choses sont donc nécessaires au salut ; c'est d'abord de croire ce que Dieu a révélé à son

Église, notamment les mystères de la Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption. « Tous ceux qui croient ces saintes et augustes vérités, dit l'Écriture, ne seront point confondus dans leur espérance. » Cependant il ne suffit pas de les croire; il faut encore, quand cela est nécessaire, avoir le courage de confesser sa foi par ses paroles. Un chrétien qui croirait, et qui, au moment où il doit rendre compte de sa foi, n'aurait pas la force de la confesser, ressemblerait à un soldat qui saurait bien se revêtir de ses armes, mais qui, au moment du combat, n'aurait pas le courage de s'en servir et prendrait la fuite.

Au reste, s'il est nécessaire d'être toujours prêt à confesser sa foi, même au péril de sa vie, à plus forte raison ne doit-on pas en rougir, et lui refuser un aveu public devant ceux qui en sont les détracteurs. Il y a, ce me semble, bien plus de motif à une véritable honte, à être ou même à paraître irreligieux, qu'à professer le contraire; car enfin la religion est un frein au vice, un encouragement aux mœurs et à la vertu, et il n'y a pas grand motif à se glorifier d'avoir secoué ce frein, ou de se soucier peu des moyens qui contribuent à nous arrêter dans la pente naturelle que nous avons à satisfaire nos passions.

Au moyen de la foi toute distinction s'efface entre les hommes; dès qu'ils ont la foi en Jésus-Christ, tous lui appartiennent; tous sont les héritiers de Dieu et les cohéritiers du Sauveur (1), pourvu

(1) Rom., VIII, 17.

qu'ils souffrent avec lui, afin d'être glorifiés avec lui. « Il n'y a plus ni juifs, ni grecs, ni infidèles, ni gentils; il n'y a plus que des frères et des membres de la même Église, ayant tous droit au même héritage et à la même espérance; car Dieu ne fait acception de personne (1), et répand également ses richesses sur tous ceux qui l'invoquent. »

La foi, dit le même apôtre, vient de ce qu'on a ouï dire (2); elle appartient aux choses qui ne paraissent pas (3), c'est-à-dire qui ne tombent point sous les sens, ni ne peuvent être conçues par la raison. En effet, les objets de la foi étant des vérités surnaturelles et au-dessus de la conception humaine, on tenterait en vain de les comprendre, et on ne peut en être instruit que parce qu'on les entend dire et qu'elles ont été révélées, c'est-à-dire connues par inspiration divine. Par exemple, les hommes peuvent bien, au moyen de leur seule raison, parvenir à la connaissance de Dieu, ou d'un premier auteur de toutes choses, parce que des œuvres de la création il est naturel de remonter jusqu'au Créateur. Mais comment l'homme aurait-il pu parvenir à la connaissance d'un Dieu en trois personnes, qui pourtant ne font qu'un seul Dieu, et de l'une de ces personnes se dévouant pour les péchés du monde, si tout cela ne lui était enseigné ? Ces objets sont d'un ordre supérieur à nos faibles lumières; et c'est à la bonté seule de Dieu que nous en devons

(1) Colos., III. 25.
(2) Rom., X. 17.
(3) Hébreux, XI. 1.

la connaissance. Jésus-Christ, après que tous ces mystères avaient été présentés aux patriarches comme à travers un voile, est venu les annoncer plus manifestement. Il a confirmé par des miracles ces vérités, et le témoignage qu'il leur a rendu. Il les a fait répandre dans tout l'univers par des hommes qu'il a choisis lui-même, à qui il a donné le don de faire des prodiges, et qui ont scellé de leur sang ce testament nouveau. Leur voix a retenti par toute la terre, et leur parole s'est fait entendre jusqu'à l'extrémité du monde. Enfin l'Évangile une fois établi a passé successivement de génération en génération par l'enseignement, et, malgré le laps des siècles qui l'ont éloigné de sa source, il se trouve, par une prérogative qui n'appartient à aucune institution humaine, aussi pur qu'il l'était à sa première origine.

Qu'avons-nous donc à faire, nous autres simples fidèles, sinon d'être fermes dans notre croyance, et de modéler notre foi sur celle de nos pasteurs unis à l'Église? Dieu ne demande de nous ni examen ni discussion, mais seulement de la soumission, et une obéissance entière à cette mère commune. A cette foi simple joignons les œuvres; soyons bons, charitables, miséricordieux; aimons nos frères et servons-les. Abstenons-nous de toute action mauvaise ou déshonnête, et soyons persuadés que, moyennant cette conduite, Dieu aura pitié de nous, et ne permettra pas que nous nous égarions. Ce ne sont pas les hautes connaissances qui sauvent: il est possible qu'il y ait plus de science

du salut dans l'humble villageois que dans le philosophe orgueilleux qui mesure la distance des astres, et se vante d'avoir dérobé à l'auteur des mondes le secret de la création (1).

ÉVANGILE.

Saint Matthieu, ch. IV, v. 18.

En ce temps-là, Jésus marchant le long de la mer de Galilée, vit deux frères, Simon, appelé Pierre, et André son frère, qui jetaient leurs filets dans la mer, car ils étaient pêcheurs, et il leur dit : Suivez-moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes. Aussitôt ils quittèrent leurs filets et le suivirent. De là s'avançant, il vit dans une autre barque deux autres frères, Jacques, fils de Zébédée, et Jean son frère, avec leur père Zébédée, qui raccommodaient leurs filets; et il les appela. En même temps ils quittèrent leurs filets et leur père, et ils le suivirent.

Nous avons vu que Simon, Pierre et André, étaient les premiers que Jésus avait appelés à l'apostolat; presque aussitôt il leur adjoignit Jacques et Jean, fils de Zébédée, et ensuite plusieurs autres, la plupart pêcheurs de profession, ou d'une condition qui, n'étant guère plus relevée, ne supposait ni une éducation soignée, ni des études assez parfaites pour qu'on pût par la suite attribuer à leurs talens les succès qu'ils pourraient obtenir. C'est avec ces faibles moyens cependant que commence le grand ouvrage de la propagation de cet évangile qui s'est répandu dans le monde entier, qui a changé la face de l'univers, qui a civilisé les peuples sauvages, arraché des nations où les arts étaient cultivés aux ténèbres et aux

(1) Imitation, liv. I. ch. II. 1.

erreurs du paganisme, et porté une lumière nouvelle dans toutes les contrées du monde. Ainsi s'est vérifié dans toute son étendue le mot de l'Apôtre (1), « que Dieu a choisi ceux qui étaient vils et méprisables aux yeux des hommes pour confondre ceux qui étaient forts aux yeux du monde. » Ainsi encore s'est justifiée la comparaison que fait Jésus du royaume du ciel avec le grain de senevé (2), lequel, bien qu'il soit la plus petite de toutes les graines lorsqu'on la sème, monte si haut après qu'on l'a semée, qu'elle devient plus grande que toutes les autres plantes, et pousse de grandes branches; ensorte que les oiseaux peuvent se mettre à couvert sous son ombre.

N'y eut-il que les étonnans progrès d'une doctrine qui, loin de flatter les passions humaines, les condamne et cherche à les enchaîner, cela seul serait un miracle suffisant pour prouver que l'établissement de l'Évangile ne peut être l'ouvrage des hommes, mais qu'il est manifestement l'effet de la volonté divine, l'œuvre d'un pouvoir surnaturel, et le résultat d'une protection toute puissante qui veille à sa conservation, le défend des attaques de ses ennemis, le préserve des innovations, et ne laisse point, selon la promesse de Jésus-Christ, prévaloir contre lui l'enfer, si intéressé à sa destruction. Qui, à moins d'être dépourvu de sens, pourra jamais croire que Jésus, s'il n'eût été qu'un homme, que Jésus, dis-je, qui, dans cette supposition, né dans une condition obscure,

(1) I. Corinth., I. 28. (2) Marc., IV. 31.

n'avait ni richesses, ni crédit, ni puissance, aidé de quelques hommes du peuple sans talens et sans étude, eût pu parvenir à opérer un aussi grand changement, et à fonder une religion nouvelle, non-seulement en accord parfait avec ce qui se trouvait prédit dans les plus anciens livres du monde, mais encore assise sur des fondemens si solides, qu'elle dure depuis plus de 1800 ans, et se soutient avec le même éclat? En pesant ces considérations, quelque penchant que l'on ait à douter, il n'est guère possible de leur refuser son assentiment, et on est forcé de s'écrier comme autrefois les magiciens de Pharaon à l'aspect des miracles de Moïse : « Certainement, c'est le doigt de Dieu « qui agit ici » (1).

Ce qu'il y avait d'éclairé parmi les Juifs sentait bien la force de ce raisonnement; et Gamaliel, l'un de leurs docteurs, l'employa en faveur dès apôtres dans l'un des conseils de la synagogue (2). Après avoir rapporté l'histoire d'un nommé Théodas, et d'un Galiléen nommé Juda, qui, ayant voulu chacun établir une nouvelle secte, avaient péri dans cette entreprise, et dont les diciples s'étaient aussitôt dissipés, il conseilla de ne point persécuter les disciples de Jésus; « car, ajoute-t-il, ou ce dessein et cette œuvre viennent des hommes, et elle se détruira; mais si elle vient de Dieu, vous ne sauriez la détruire. »

Non-seulement ce dessein et cette œuvre ne sont point détruits après une si longue suite d'an-

(1) Exod., VIII. 19. (2) Actes, V. 39.

nées; mais, au contraire, la religion chrétienne a continué de s'étendre; elle a resisté à la persécution et aux attaques des faux docteurs qui ont voulu en altérer les dogmes. Elle a triomphé de tous les obstacles. *Concluons donc*, si le raisonnement de Gamaliel a quelque solidité, que cette religion est l'œuvre de Dieu, et qu'elle serait depuis longtemps anéantie, si elle n'était que l'ouvrage des hommes.

Le même évangile nous offre un autre point d'instruction. Nous y voyons les apôtres répondre au premier appel de Jésus. Suivez-moi, leur dit-il, et aussitôt ils quittent tout. Ils laissent leurs filets, ils ne font aucune représentation. C'est ainsi que nous devons obéir à la voix de Dieu. Quand il nous parle, répondons-lui, obéissons aussitôt. S'il est si peu de conversions, si tant de personnes, vertueuses par caractère, religieuses au fond du cœur, ne font pas plus de progrès dans la voie du salut, c'est qu'elles ne repondent pas au cri intérieur qui les appelle; c'est qu'elles croient pouvoir différer; c'est que des attachemens d'habitude, une honte mal entendue peut-être, les retiennent. Qu'elles fassent comme les premiers disciples de Jésus: qu'elles abandonnent leurs filets, c'est-à-dire les fausses considérations qui les arrêtent encore, et les suivent; c'est là que sont le repos et les consolations. Apprenons encore de l'exemple de ces disciples à quitter tout pour nos devoirs. La voix du devoir, de quelque nature qu'elle soit, est la voix de Dieu. Quand cette voix parle, celle des plaisirs, celle des

passions surtout, toute autre voix, doivent être réduites au silence.

POUR LE JOUR

DE LA CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

(8 décembre.)

ÉPITRE.

Genèse, ch. III, v. 9.

En ces jours-là, le Seigneur Dieu appela Adam, et lui dit : Où êtes-vous ? Il lui répondit : J'ai entendu votre voix dans le paradis; et ayant eu peur parce que j'étais nu, je me suis caché. Le Seigneur lui repartit : Et d'où vous est venue cette pensée que vous étiez nu, sinon de ce que vous avez mangé du fruit de l'arbre dont je vous avais défendu de manger ? Adam lui répondit : C'est la femme que vous m'avez donnée pour compagne qui m'a présenté du fruit de cet arbre, et j'en ai mangé. Le Seigneur Dieu dit à la femme : Pourquoi avez-vous fait cette faute ? Elle lui répondit : Le serpent m'a trompée; et *l'ayant cru*, j'ai mangé de ce fruit. Alors le Seigneur dit au serpent : Parce que tu as fait cela, tu seras maudit entre tous les animaux et toutes les bêtes de la terre. Tu ramperas sur le ventre, et tu mangeras la terre tous les jours de ta vie. Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre sa postérité et la tienne. Elle te brisera la tête, et tu tâcheras de la mordre par le talon.

Adam nous offre l'exemple du premier coupable, de la première transgression, des effets que fait le crime sur ceux qui le commettent, et des suites malheureuses qu'il ne manque jamais d'avoir pour eux. Il désobéit à Dieu : aussitôt la crainte et la honte s'emparent de lui. Tranquille auparavant,

heureux de son innocence, il attendait avec impatience que Dieu, qui daignait alors communiquer quelquefois avec l'homme, parût dans le jardin. Il aspirait après cette faveur; il en sentait tout le prix. Dès qu'il a cessé d'être innocent, il craint, il se cache, il essaie de se dérober à l'œil de celui qui voit tout, qui sait tout, et qui pénètre les plus secrètes pensées du cœur; mais Dieu sait bien le trouver.

Il en est ainsi de tout homme coupable. Le premier sentiment qui se fait éprouver, c'est la honte, et bientôt elle est suivie du remords. N'y eût-il que cette peine attachée aux fautes, ne perdît-on avec son innocence que sa tranquillité, que cette heureuse paix du cœur sans laquelle il n'y a ni plaisir ni bonheur, ne serait-on pas déjà bien cruellement puni? et ne serait-ce pas acheter trop cher quelques momens de la prétendue satisfaction qu'on éprouve en cédant à ses passions? Mais on n'en est point quitte pour cela: un jour vient où Dieu exerce sa justice, et où il demande au coupable, comme autrefois à Adam: « Où êtes-vous? » Que lui répondre? lui dira-t-on: J'ai craint et je me suis caché parce que j'étais nu. Le coupable est nu en effet: il est nu de vertus, de mérite, de bonnes œuvres; il est pauvre de tout ce qui plaît à Dieu; il n'est riche que de tout ce qui attire son indignation et appelle son courroux: il faut alors que, comme notre premier père, il subisse son jugement; encore était-il pour Adam une miséricorde, et il n'en est plus pour celui qui meurt

dans le péché et dans l'impénitence ; son sort est fixé.

Évitons donc le mal afin d'éviter la honte, la crainte, et surtout la punition ; mais si nous avons le malheur d'offenser Dieu, ne perdons du moins ni la honte, ni la crainte d'un Dieu vengeur ; celle même des hommes et de l'opinion sont bonnes à conserver, parce que c'est un frein qui retient le pécheur. Malheur à ceux qui s'endurcissent assez dans le mal pour ne plus avoir honte de le faire ! ils tombent dans l'aveuglement, ils ont oublié Dieu, et Dieu les oublie, ou ne s'en souvient que pour les punir.

Apprenons encore de l'exemple d'Adam à ne point nous laisser aller par la suggestion d'autrui au mal auquel on nous invite, et à nous précautionner contre les mauvais conseils et les mauvais exemples. Pour n'avoir fait que céder aux suggestions des autres, on n'en est pas moins coupable. Dieu n'excuse point Adam pour n'avoir désobéi que parce que le fruit lui avait été présenté par sa compagne. Il n'excuse point Ève, quoique ce fût le serpent qui l'avait séduite. Il commence par la punition du séducteur ; mais il n'en n'exerce pas moins sa justice sur ceux que le démon avait entraînés dans la désobéissance.

En même temps néanmoins que cette justice, exercée rigoureusement sur nos premiers parens, doit être pour nous un juste sujet de crainte, admirons l'extrême bonté que Dieu montre à l'égard des coupables. Sa justice avait parlé ; il fait parler

sa miséricorde; elle est toujours prête à accueillir le pécheur repentant. La femme était la première ouvrière de la faute; c'est la femme que, dans le moment, il console. Par son péché et celui d'Adam, tout le genre humain qui devait naître d'eux était perdu; toute leur postérité était maudite; c'est au milieu du trouble dont devait être agitée l'âme de notre première mère que Dieu daigne lui offrir le plus puissant motif de consolation. Par une femme le péché était entré dans le monde; d'une femme devait naître un jour celui qui devait délivrer le monde de la mort et de la servitude du péché; et cette femme c'était Marie, afin, dit saint Bernard, « que, si l'homme avait péché par la femme, l'homme fût aussi réconcilié par la femme : » admirable réconciliation, et faute heureuse, dit l'Église dans ses chants, puisqu'elle nous a valu un Dieu pour rédempteur!

ÉVANGILE.

Saint Matthieu, ch. I, v. 1,

La généalogie de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham. Abraham engendra Isaac. Isaac engendra Jacob. Jacob engendra Juda et ses frères. Juda engendra de Thamar Pharès et Zara. Pharès engendra Esron. Esron engendra Aram. Aram engendra Aminadab. Aminadab engendra Naasson. Naasson engendra Salmon. Salmon engendra Booz de Rahab. Booz engendra Obed de Ruth. Obed engendra Jessé. Et Jessé engendra David, *qui fut* roi. Le roi David engendra Salomon de celle qui avait été femme d'Urie. Salomon engendra Roboam. Roboam engendra Abias. Abias engendra Asa. Asa engendra Josaphat. Josaphat engendra Joram. Joram engendra

Ozias. Ozias engendra Jonathan. Jonathan engendra Achaz. Achaz engendra Ézéchias. Ézéchias engendra Manassé. Manassé engendra Amon. Amon engendra Josias. Josias engendra Jéchonias et ses frères vers le temps que les Juifs furent transportés en Babylone. Et depuis qu'ils furent transportés en Babylone, Jéchonias engendra Salathiel. Salathiel engendra Zorobabel. Zorobabel engendra Abiud. Abiud engendra Éliacim. Éliacim engendra Azor. Azor engendra Sadoc. Sadoc engendra Achim. Achim engendra Éliud. Éliud engendra Éléazar. Éléazar engendra Mathan. Mathan engendra Jacob. Et Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus, qui est appelé Christ.

Le Messie, suivant les prophètes, devait être fils de David, issu de la race de Juda, et remonter de fils en pères jusqu'à Abraham. Il était donc nécessaire qu'en écrivant l'histoire de la vie, de la mission et des miracles de Jésus, les évangélistes prouvassent qu'en effet il était fils de David; et ils ne pouvaient montrer que ce caractère était applicable au Sauveur qu'en rapportant sa généalogie, ou la liste des personnes dont il était issu. Saint Matthieu et saint Luc se sont chargés de ce soin; et l'on trouve dans ces deux évangélistes la descendance du Sauveur. La généalogie rapportée par saint Luc (1) diffère néanmoins de celle qu'on trouve dans saint Matthieu, quoique les principaux personnages, c'est-à-dire David et Judas, s'y trouvent. La différence de ces deux généalogies vient de ce que saint Matthieu rapporte celle de Jésus par Joseph, son père nourricier, au lieu que saint Luc rapporte la généalogie du Sauveur

(1) Luc, III. 23 et suiv.

par Marie, sa mère. Ces deux généalogies sont propres au Messie comme homme; mais, d'un autre côté, les Écritures peignent le Messie comme devant partager la divinité, et comme le fils du Père. Il fallait donc qu'il fût également prouvé que cette génération divine convenait à Jésus, et en parler avec la sublimité qui convenait à un si haut sujet. C'est dans l'évangile selon saint Jean que se trouve décrite cette auguste et ineffable origine du VERBE éternel incarné. « Au commencement, dit l'évangéliste (1), était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu,.... et le Verbe s'est fait chair, et a habité parmi nous. » Par là se trouve caractérisée la double nature que la foi nous apprend être réunie dans la personne de Jésus-Christ, qui ainsi est Dieu parfait et homme parfait: Dieu parfait, comme fils de Dieu, et Verbe coéternel au Père; homme parfait comme fils de Marie, demeurée vierge, dans le pur sein de laquelle le Verbe éternel a daigné prendre un corps semblable au nôtre; et sous ce rapport, fils de David, et issu de la race de Juda.

Dans ce grand dessein de l'incarnation du Verbe, il convenait que la personne choisie pour l'exécution de cet ineffable mystère, et qui devait devenir la mère de Dieu, fût la plus pure et la plus parfaite des créatures; et si, selon la remarque d'un écrivain, lorsque Salomon éleva un temple au Seigneur, tant de soins furent pris pour que ce lieu fût digne de sa destination, quoique l'ar-

(1) Jean, I. 1.

che seulement dût y être placée, et que Dieu ne dût l'habiter que par sa puissance; si David, l'ami de Dieu, ne fut point appelé à bâtir ce temple, parce que ses mains, teintes du sang (1) répandu dans les guerres qu'il eut à soutenir, n'étaient pas assez pures, de quelle pureté ne devait pas être le sein de Marie destiné à servir de temple, de tabernacle à un Dieu fait homme, au Désiré des nations! Aussi tous les saints personnages, tous les docteurs et les plus grands évêques ont-ils pensé que la sainte Vierge ou avait été purifiée par une grâce particulière de Dieu après sa conception, ou même avait été exempte du péché originel. La plupart des églises ont même adopté cette dernière opinion, et la croyance de l'immaculée conception, quoiqu'elle n'ait pas été définie comme article de foi, a prévalu. « Cette opinion, dit Bossuet, a je ne sais quelle force qui persuade les âmes pieuses. Après les articles de foi, je ne vois rien de plus assuré. » Il ajoute que « la soumission à cette croyance honorable de la conception de Marie lui paraît être la volonté de l'Eglise. » Or, quel guide plus sûr pourrions-nous choisir pour fixer ce que nous devons croire de la conception de Marie? Voyons donc en elle la plus pure des créatures, la seule créature exempte de la tache originelle; la seule qui, en naissant, n'ait pas été un objet de haine et de colère. Honorons-la comme la mère de Dieu; ayons pour elle une tendre dévotion; recourons à elle dans nos afflictions et nos

(1) II. des Rois, VII. 13.

ns le royaume des cieux ; enfin elle veut que nous
éprisions les biens de ce monde; elle nous en
ontre le vide; elle nous dit combien ils sont
rissables; elle nous exhorte à nous préparer des
sors plus solides (1) par de bonnes œuvres. Elle
truit donc en nous tout ce qui pourrait être un
otif de division et de querelle avec nos frères:
r ce n'est que pour l'intérêt de leur amour-
opre et pour la possession des biens temporels
e les hommes se disputent.

Mais, en rapprochant les hommes entre eux, la
igion les rapproche encore de Dieu, parce que
mour de Dieu n'est parfait que quand on y joint
mour du prochain. Deux chrétiens, en quelques
ux qu'ils se rencontrent, s'ils sont véritablement
rétiens, doivent être deux amis ; car ils ont la
me foi, car ils attendent les mêmes biens, car
tendent au même but. Ils doivent être deux
res, car ils ont le même père céleste, car ils doi-
t partager le même héritage, car ils ont été
hetés avec la même rançon, avec le sang de
us-Christ. Et ce n'est pas seulement les hommes
la religion lie entre eux, c'est encore les peu-
; et si ses préceptes étaient bien suivis, il n'y
ait entre les nations chrétiennes ni guerre, ni
ension, ni inimitié, parce que la justice et la
ité régleraient tout.

ous sommes les enfans des gentils. Nos pères
partenaient point au peuple choisi, et les té-
es de l'idolâtrie régnaient sur la terre que nous

(1) Matth. VI. 20.

habitons. C'est par une grâce spéciale que nos ancêtres ont été appelés au christianisme. Mais si nous dégénérons de leur foi, si, après que l'étendard de l'Évangile a été planté pour nous, chrétiens dégénérés et sans ferveur, nous démentons notre vocation; si nos œuvres ne répondent point à notre croyance, ne sommes-nous pas infiniment plus condamnables que nous ne le serions d'être demeurés dans l'idolâtrie? et n'aurons nous pas converti en un poison mortel, un remède salutaire? Dieu nous demandera à proportion de ce qu'il nous aura donné. Sachons donc apprécier la grâce qui nous a été faite, et surtout sachons en profiter. Vivons en saints, puisque notre vocation est sainte. Devenons nous-mêmes, par la pureté de notre vie, des temples où Dieu se plaise à habiter. Réunissons-nous en Jésus-Christ qui est la véritable pierre de l'angle, et n'ayons avec lui qu'un même esprit. C'est par ce moyen que nous aurons accès vers le Père, et que nous pourrons participer aux mérites du Fils.

ÉVANGILE.

Saint Jean, ch. XX, v. 24.

En ce temps-là, Thomas, l'un des douze apôtres, appelé Didyme, n'était pas avec eux lorsque Jésus vint. Les autres disciples lui dirent donc : Nous avons vu le Seigneur. Il leur répondit : Si je ne vois dans ses mains les marques des clous, et que je ne mettre mon doigt dans le trou des clous, et ma main dans la plaie de son côté, je ne le croirai point. Huit jours après, les disciples étant encore dans le même lieu, et Thomas avec eux, Jésus vint, les portes étant fermées, et se tint au milieu d'eux, et leur dit : La paix soit avec vous. Il

ensuite à Thomas : Portez ici votre doigt, et considérez mes mains, et approchez aussi votre main, et mettez-la dans mon côté, et ne soyez pas incrédule, mais fidèle. Thomas répondit et lui dit : Mon Seigneur et mon Dieu. Jésus lui dit : Vous avez cru, Thomas, parce que vous avez vu. Heureux ceux qui croient sans avoir vu !

Apprenons de l'exemple de saint Thomas que ce n'est pas sans danger et sans dommage qu'on se sépare de la société des saints. Thomas n'est point avec les apôtres lorsque Jésus vient, et qu'en arrive-t-il ? Non-seulement il y perd l'avantage d'avoir vu Jésus, mais, s'il se fût trouvé avec eux, il est à présumer qu'il n'eût pas été plus difficile sur le témoignage de ses yeux qu'ils ne le furent sur le témoignage des leurs, et que, pour croire, il n'eût pas demandé de toucher auparavant les plaies de son maître. De ce qu'il se trouvait séparé des apôtres, il est donc résulté pour lui un double désavantage, celui d'être privé de la vue du Sauveur, et le malheur d'être tombé dans l'incrédulité. Tirons encore un autre sujet d'instruction de cet exemple de saint Thomas ; c'est que les saints mêmes, quand ils ne sont pas assez sur leurs gardes, sont sujets à l'égarement. Nous avons vu saint Pierre renier Jésus, et puni ainsi de la présomption qu'il avait montrée auparavant ; nous voyons saint Thomas, qui plus d'une fois avait entendu dire au Sauveur qu'il ressusciterait, se refuser à la croyance de sa résurrection. Si un simple défaut de vigilance, un excès de confiance dans ses propres forces a pu ainsi entraîner les

apôtres hors des bornes du devoir, combien ne devons nous pas veiller sur nous-mêmes, nous qui ne sommes que néant et faiblesse !

Saint Augustin trouve dans le doute de saint Thomas de l'opiniâtreté, de la présomption et de l'incrédulité. Il y avait de l'opiniâtreté, parce qu'il refusait de croire, quoique des preuves réitérées dussent l'y engager. Ce n'était pas la première apparition de Jésus, et saint Thomas devait le savoir; car quoi de plus important pour les disciples que la résurrection de leur maître, puisque cette résurrection confirmait sa doctrine en accomplissant ses prédictions? Il n'est donc pas possible que saint Thomas ait ignoré ces apparitions; on ne peut le disculper d'obstination de n'avoir point voulu y croire; cette obstination se montre plus encore dans la déclaration qu'il fait, qu'à moins qu'il n'ait touché les plaies, et mis ses doigts dans les ouvertures des clous, il ne croira point. Le vice de présomption ne se montre pas moins dans sa conduite. Tous les autres apôtres et les disciples croyaient que c'était véritablement Jésus qui leur avait apparu. En refusant de partager leur sentiment, saint Thomas préférait donc son jugement à celui des autres; il se croyait seul plus sage que tous ensemble, et de l'opiniâtreté et de la présomption s'ensuivit un mal plus grand encore, celui de l'incrédulité, c'est-à-dire ce qui est le plus opposé au christianisme. Car le christianisme n'est fondé que sur la foi, et la foi est la croyance des choses qui ne tombent point sous les sens, qui ne

sont pas même conçues par la raison, et qui néanmoins doivent être crues, parce qu'il y a des motifs suffisans pour les croire. Ce qui égara saint Thomas égare encore aujourd'hui les incrédules. Une confiance dans leur jugement que le moindre examen leur aurait bientôt fait perdre, une opiniâtreté qui ne leur permet pas de revenir sur des opinions adoptées précipitamment, leur fait fermer les yeux à la lumière et rejeter toute instruction. Ils imitent saint Thomas; mais ils ne l'imitent point dans son retour à de meilleurs sentimens. Saint Thomas reconnaît sa faute, et la répare promptement. Il la rachète par de vifs sentimens de componction, de respect et d'amour. Il reconnaît dans Jésus non-seulement le Sauveur ressuscité, mais encore son Seigneur et son Dieu.

Au reste les saints docteurs ont remarqué, et nous l'avons déjà dit, que l'incrédulité de saint Thomas avait fourni au christianisme la plus forte preuve de la résurrection de Jésus-Christ, et servait merveilleusement à confirmer notre foi; c'est le sentiment de saint Grégoire (1) : « Nous sommes, dit ce père, plus affermis dans notre foi par le doute de saint Thomas que par la foi prompte des autres apôtres. » Nouvelle preuve que Dieu sait tirer le bien du mal même, tourner nos fautes au profit commun, et les faire servir à l'accomplissement de ses desseins.

(1) Homélie XXVI sur l'Évangile.

POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION.

(2 février.)

ÉPITRE.

Malachie, ch. III, v. 1.

Voici ce que dit le Seigneur notre Dieu : Je vais envoyer mon ange qui préparera ma voie devant ma face, et aussitôt le dominateur que vous cherchez viendra en son temple, et l'ange de l'alliance que vous souhaitez. Le voici qui vient, dit le Seigneur des armées; et qui pourra seulement penser au jour de son avénement ? Qui demeurera ferme pour le contempler ? car il sera comme le feu qui purifie les métaux, et comme l'herbe dont se servent les foulons. Il s'assiera, il mettra l'argent dans le feu et l'épurera, et il purifiera les enfans de Lévi, et les éprouvera comme l'or et l'argent qui a passé par le feu, et ils offriront des sacrifices au Seigneur dans la justice, et le sacrifice de Juda et de Jérusalem sera agréable au Seigneur comme aux premiers jours du monde, et comme aux siècles anciens, dit le Seigneur Dieu tout-puissant.

Malachie est le dernier des petits prophètes. On ignore s'il a jamais existé un homme du nom de Malachie (1), et quelques-uns croient que l'auteur de cette prophétie est Esdras, celui qui après la captivité fut envoyé pour rebâtir le Temple, et qui est auteur d'un livre de ce nom. En effet, *Malachie*, en hébreu, signifie *envoyé du Seigneur;* dénomination qui convient parfaitement à Esdras. Dans l'épître de ce jour, l'auteur de la prophétie

(1) Dom Calmet, Dict. hist., au mot *Malachie*.

parle de saint Jean précurseur du Sauveur, et Jésus lui-même applique à Jean-Baptiste ce même passage, en disant que c'était de lui qu'étaient écrits ces mots : « J'enverrai devant vous mon ange qui vous préparera le chemin » (1). Il annonce aussi le Messie de la manière la plus expresse par ces autres paroles : « Aussitôt le dominateur que vous cherchez viendra dans son temple. » Ce dominateur, cet ange de l'alliance qu'Israël attendait depuis si long-temps, et dont les patriarches avaient désiré de voir le jour (2), ne pouvait être que Jésus, qui vint en effet dans son temple ; c'est-à-dire, si on veut prendre l'expression au figuré, dans sa chair mortelle, laquelle devait servir de tabernacle au Verbe incarné. Explication d'autant plus naturelle, que Jésus-Christ appelait lui-même son corps un temple, lorsqu'il disait : « Détruisez ce temple, et en trois jours je le rétablirai. » Car, dit saint Jean, il parlait du temple de son corps (3) : au reste rien n'empêche qu'on ne puisse aussi prendre ces paroles dans un sens naturel, puisque Jésus entra souvent dans le temple de Jérusalem, soit pour y prier, soit pour y annoncer la doctrine. Le titre d'ange de l'alliance ne convient pas moins à Jésus-Christ, puisqu'il apportait au monde une alliance nouvelle, une alliance bien plus parfaite que celle que Dieu avait faite avec Abraham, une alliance dont le fils devait être le médiateur, et qu'il devait sceller de son sang.

(1) Matth. XI. 10.
(2) Jean, VIII. 56.
(3) Jean, II. 21.

Qui pourra penser au jour de son avénement? dit encore le prophète. La foi nous enseigne qu'il y a deux avénemens de Jésus-Christ : le premier, qui a eu lieu lors de la naissance du Sauveur, et qui fut marqué par ses prédications; l'autre, qu'il a annoncé lui-même dans ses différentes instructions à ses disciples, et qui doit avoir lieu à la fin du monde. On peut dire également de l'un et de l'autre de ces deux avénemens que la grandeur des desseins de Dieu y est incompréhensible. Qui peut, par exemple, quant au premier, à moins qu'on ne soit éclairé des lumières de la foi, concevoir que le fils de Dieu quitte le sein de son père pour prendre une chair mortelle et venir habiter parmi nous; que le juste par excellence, que le saint des saints se charge des péchés des hommes, et pousse l'amour jusqu'à s'immoler pour eux; qu'il se dévoue à la mort, lui qui est la vie par essence; qu'il s'humilie jusqu'à souffrir sur la croix pour ressusciter ensuite avec gloire, et faire adorer par le monde entier cette croix, instrument auparavant d'un supplice infâme?

Et quant au second avénement, qui pourra soutenir l'idée d'un Dieu descendant avec toute la majesté de sa gloire pour juger cette nombreuse postérité d'Adam, dont les générations se sont succédées depuis le commencement du monde, et les citer toutes à son tribunal redoutable? C'est alors que, conformément à l'expression du prophète, il sera comme le feu qui purifie les métaux et sépare l'écume impure du fin argent, c'est-à-dire les

méchans d'avec les bons, les impies d'avec les saints, afin que ceux-ci, après ces épreuves, offrent à Dieu des sacrifices qui lui soient aussi agréables que ceux qui lui furent offerts dans les premiers jours du monde et dans les siècles anciens par les plus saints personnages, comme Abel, Noë, Abraham, et les autres patriarches.

ÉVANGILE.

Saint Luc, ch. II, v. 22.

En ce temps-là, le temps de la purification de Marie étant accompli, selon la loi de Moïse, ils portèrent Jésus à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, selon qu'il est écrit dans la loi du Seigneur : Tout enfant mâle premier-né sera consacré au Seigneur; et pour donner ce qui devait être offert en sacrifice, selon la loi du Seigneur, deux tourterelles ou deux petits de colombes. Or il y avait dans Jérusalem un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon, qui vivait dans l'attente de la consolation d'Israël; et le Saint-Esprit était en lui. Il lui avait été révélé par le Saint-Esprit qu'il ne mourrait point qu'auparavant il n'eût vu le Christ du Seigneur. Il vint donc au Temple par un mouvement de l'esprit de Dieu; et comme le père et la mère de l'enfant Jésus l'y portaient, afin d'accomplir pour lui ce que la loi avait ordonné, il le prit entre ses bras et bénit Dieu en disant : C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre serviteur selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le Seigneur que vous nous donnez, et que vous destinez pour être exposé à la vue de tous les peuples, comme la lumière qui éclairera les nations, et la gloire de votre peuple d'Israël.

La fête que l'Église célèbre aujourd'hui a un double objet. Elle honore la purification de Marie

et la présentation de Jésus au Temple. C'est en même temps une fête de la mère de Dieu et une fête du Seigneur. Nous avons vu que Marie, en sa qualité de mère de Dieu, était la plus pure et la plus parfaite des créatures; que telle était l'opinion non-seulement des docteurs, mais même de l'Église; soit que, comme quelques-uns le veulent, Marie ait été purifiée dans le sein de sa mère; soit que, comme l'enseignent de célèbres écoles, et comme l'Église semble le croire, elle ait été entièrement exempte de la tache originelle. Mais, quel que soit le sentiment qu'on adopte, il en résulte toujours que Marie, mère de Dieu, n'avait pas besoin de recourir après son enfantement à la purification légale ordonnée par la loi de Moïse, et que, si elle l'a fait, ce ne peut être que pour nous laisser un exemple de sa grande humilité et de sa parfaite obéissance à la loi; humilité qui l'avait rendue si agréable à Dieu, et qu'elle avait si bien témoignée au moment de la visite de l'ange, lorsque, répondant à la salutation de l'esprit céleste, elle dit : *Je suis la servante du Seigneur*.

Mais ce n'est pas seulement Marie, c'est encore Jésus lui-même qui veut bien, dans cette grande circonstance, nous servir d'exemple. La loi de Moïse voulait que tout premier-né fût consacré au Seigneur et racheté par une offrande. Jésus sans doute ne devait pas être soumis à cette loi : cependant ses parens le présentent au Temple, et le fils de Dieu souffre d'être confondu avec les enfans ordinaires, d'être racheté comme eux, lui qui venait

racheter les hommes, et d'être racheté par l'offrande des pauvres, lui qui est le maître de l'univers ? O humilité du fils de Dieu, quel grand exemple vous êtes pour nous ! et combien nous devons rougir de notre orgueil ! O obéissance du législateur suprême à des lois qu'il n'a faites que pour retenir des hommes pécheurs dans les bornes du devoir, quelle leçon vous êtes pour nous autres hommes, si enclins à nous en écarter !

Mais bientôt le voile qui couvre ces deux grands mystères se lève, et Dieu ne permet pas qu'ils restent cachés ; il suscite un juste nommé Siméon, auquel il avait été promis qu'il ne mourrait point avant d'avoir vu le Christ du Seigneur (1) ; il vient au Temple par un mouvement de l'esprit de Dieu ; il prend l'enfant dans ses bras ; il le considère avec un religieux respect ; il reconnaît en lui *le Désiré des nations* si long-temps attendu, et il bénit le Seigneur. Une prophétesse survient et lui rend le même hommage. Ainsi, dit saint Augustin, en vain une forme mortelle dérobe aux yeux la majesté de ce divin enfant, tout concourt à la faire éclater. Les prophètes l'ont prédit, et des miracles précèdent et accompagnent sa naissance. Elisabeth stérile met un enfant au monde ; Zacharie devenu muet recouvre la parole ; Jean, encore renfermé dans le sein de sa mère, tressaille de joie ; des anges annoncent le nouveau-né ; des pasteurs accourent à l'étable, avertis par de divins concerts ; des mages apprennent ce grand événement par

(1) Luc, II. 26.

l'apparition d'un nouvel astre dans un pays lointain; un juste reconnaît le Christ promis, et préparé comme une lumière pour éclairer les nations, et meurt consolé; une prophétesse le montre aux Israélites fidèles.

Dans la fête que l'Église célèbre aujourd'hui, son intention n'est pas seulement de nous inviter à honorer Marie, et à apprendre d'elle l'humilité et l'obéissance à la loi de Dieu; elle nous invite encore à purifier nos cœurs, afin de pouvoir les présenter à Dieu comme un sacrifice qui lui sera d'autant plus agréable que nous mettrons plus de soin à conserver cette pureté qui brille si éminemment dans Marie, et lui mérita d'être placée au-dessus de toutes les créatures.

POUR LE JOUR DE SAINT MATHIAS,

(24 février.)

ÉPITRE.

Actes des apôtres, ch. I, v. 15.

En ces jours-là, Pierre se leva au milieu des disciples, qui étaient tous ensemble environ six vingts, et il leur dit : Mes frères, il faut que ce que le Saint-Esprit a prédit dans l'Écriture par la bouche de David touchant Judas, qui a été le chef et le guide de ceux qui ont pris Jésus, soit accompli. Il était dans le même rang que nous, et il avait été appelé aux fonctions du même ministère; et, après avoir acquis un champ de la récompense de son péché, il s'est pendu, et a crevé par le milieu du ventre, et toutes ses entrailles se sont répandues; ce qui a été si connu de tous les habitans de Jérusalem, que

ce champ est nommé, en leur langue, *Haceldama*, c'est-à-dire le champ du sang. Car il est écrit dans le livre des psaumes : Que sa demeure devienne déserte ; qu'il n'y ait personne qui l'habite, et qu'un autre prenne sa place dans l'épiscopat. Il faut donc qu'entre ceux qui ont été en notre compagnie pendant tout le temps que le Seigneur Jésus a vécu parmi nous, depuis le baptême de Jean jusqu'au jour où nous l'avons vu monter au ciel, on en choisisse un qui soit comme nous témoin de sa résurrection. Alors ils en présentèrent deux : Joseph appelé Barsabas, surnommé le Juste, et Mathias; et se mettant en prières, ils dirent : Seigneur, vous qui connaissez les cœurs de tous les hommes, montrez-nous lequel de ces deux vous avez choisi, afin qu'il entre dans le ministère et dans l'apostolat dont Judas est déchu par son crime, pour s'en aller en son lieu. Aussitôt ils les tirèrent au sort, et le sort tomba sur Mathias, et il fut associé aux onze apôtres.

Beaucoup de choses me semblent dignes de remarque dans l'épître de ce jour. 1° J'y vois la confirmation et le premier exercice de la primauté donnée à Pierre par le Sauveur sur les autres apôtres. Il lui avait promis de le faire chef de l'Église, et voilà que, même avant de recevoir le Saint-Esprit, Pierre exerce les droits de cette primauté. Jésus avait créé les apôtres au nombre de douze. La trahison de Judas avait rendu le collége apostolique incomplet; c'est Pierre qui, en sa qualité de chef, se croit obligé d'y pourvoir; c'est lui qui avertit les autres apôtres de la nécessité de ce remplacement, et qui le propose. Quel autre qu'un chef peut s'arroger de pareils droits?

2° Nous voyons par l'exemple de Judas qu'à quelque haut dégré que l'homme soit élevé, même dans l'ordre spirituel, il doit toujours avoir la crainte

d'en descendre. Judas était apôtre; il avait été appelé par Jésus à cette haute fonction. L'avarice le perd; il oublie les bienfaits qu'il a reçus de Jésus, il va lui-même s'offrir pour le livrer. Il le vend pour une médiocre somme d'argent. Il le met insidieusement et perfidement dans les mains de ses ennemis.

3° Nous demeurons convaincus par cet exemple que, si quelquefois la punition ne suit pas immédiatement le crime, il arrive néanmoins aussi quelquefois qu'il est aussitôt puni que commis. Judas a livré le Sauveur, il a trahi son maître par un baiser. Jésus n'avait pas encore consommé son sacrifice que le remords s'empare de Judas, que l'idée de son crime le poursuit. Il va trouver les prêtres, il s'accuse devant eux, non pas comme un coupable repentant, mais comme un criminel dont le cœur est livré au ver rongeur du désespoir. Il veut rendre l'argent qu'il a reçu, et, sur le refus qu'on fait de le reprendre, il le jette au milieu du Temple. Bientôt après il se pend, et, par un effet de la punition divine, ses entrailles lui sortent du corps : il est vrai que jamais crime ne fut égal au sien.

4° On voit quel soin mettent les apôtres à chercher, pour se compléter, un homme qui ait toutes les qualités nécessaires. Ils veulent quelqu'un qui ait été en la compagnie de Jésus pendant tout le temps qu'il a vécu parmi eux, afin qu'il puisse plus souvent et plus utilement rendre témoignage de ce qu'il a vu. Ils veulent un témoin de la résur-

rection de Jésus-Christ, parce que c'est sur la vérité de la résurrection qu'est fondée tout le christianisme, et ils désignent deux disciples, Barsabas le Juste et Mathias.

5° Après avoir pris toutes ces précautions, les apôtres ne s'en rapportent point encore à eux. Ils se mettent en prières. Ils supplient le Seigneur d'éclairer leur choix, et Dieu daigne désigner celui des deux candidats qui lui est le plus agréable, en dirigeant le sort qu'ils jettent pour se déterminer entre l'un et l'autre. Le sort tombe sur Mathias.

Je crois devoir remarquer que si, dans quelques occasions, Dieu a permis qu'on se servît de la voie du sort, et a bien voulu faire connaître sa volonté par ce moyen, on n'en doit rien conclure en faveur de cette méthode, que la religion réprouve quand on l'emploie sans une inspiration particulière et bien manifeste. C'est de même par ce moyen du sort que, lorsque les Israélites demandèrent un roi (1), Samuel découvrit qu'il devait être de la tribu de Benjamin, de la famille de Metri, et enfin que c'était Saül, fils de Cir. Mais ces cas particuliers ne prouvent rien en faveur de l'usage de consulter le sort. Au contraire, la confiance qu'on accorderait dans les occasions ordinaires à la voie du sort serait criminelle, et doit être regardée comme une superstition défendue.

De ces considérations nous pouvons déduire quelques points d'instruction. 1° Le choix que le Sau-

(1) I. Rois, X. 20.

veur a fait de saint Pierre pour être chef de son Église nous rappelle le respect et la soumission dus au souverain pontife, son successeur. 2° La chute de Judas nous apprend à nous tenir sur nos gardes et à maintenir nos passions, puisqu'elles peuvent nous conduire aux plus affreux excès. 3° Sa punition doit nous inspirer une terreur salutaire. 4° Le soin que prennent les apôtres pour l'élection de Mathias nous fait entendre que les prières dont ils la font précéder doivent nous engager à n'avoir que Dieu en vue dans toutes nos entreprises, et à nous adresser à lui afin d'obtenir les lumières propres à nous guider. Enfin cela doit servir à nous bien persuader que tout ce qu'on fait sans Dieu et dans tout autre but que le service de Dieu, n'est que le vain et inutile effort d'une créature faible qui par elle-même ne peut rien, et n'est capable de rien amener à une heureuse fin.

ÉVANGILE.

Saint Matth., ch. XIX, v. 27.

En ce temps-là, Pierre dit à Jésus : Vous voyez que nous avons tout quitté, et que nous vous avons suivi : quelle récompense donc en recevrons-nous ? Jésus lui répondit : Je vous dis en vérité que, pour vous qui m'avez suivi, lorsqu'au temps de la régénération, le fils de l'homme sera assis sur le trône de sa gloire, vous serez aussi assis sur douze trônes, et vous jugerez les douze tribus d'Israël ; et quiconque abandonnera pour moi sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme ou ses enfans, ou ses terres, en recevra le centuple, et aura pour héritage la vie éternelle.

Mais plusieurs qui avaient été les premiers seront les derniers, et plusieurs qui avaient été les derniers seront les premiers.

Qu'avait donc quitté saint Pierre, qu'avaient abandonné de si considérable les compagnons de son apostolat pour qu'il osât demander, tant en leur nom qu'au sien, quelle récompense ils devaient recevoir? Pierre et presque tous les autres apôtres étaient de pauvres pêcheurs, sans fortune, sans considération, appartenant aux dernières classes de la société. Saint Pierre et les autres disciples n'avaient point d'autre propriété que leurs filets, pour tout revenu que le produit précaire de leur pêche : et il dit, avec une confiance qui approche presque de la présomption, et qu'à peine on pardonnerait à l'abandon de grands honneurs et d'une grande fortune : Seigneur, nous qui avons tout quitté pour vous suivre, comment nous récompenserez-vous? Qu'auraient pu dire de plus des hommes nés dans l'opulence, élevés au faîte des dignités, tenant un haut rang dans le monde, si c'eût été parmi des hommes de cette condition que le Sauveur fût allé chercher ses coopérateurs, et s'ils avaient en effet quitté tout ce qu'ils avaient pour le suivre.

Je répondrai à cela que Dieu regarde beaucoup plus au cœur et à la bonne volonté qu'à la valeur que les hommes mettent aux choses de ce monde. C'est le cœur de l'homme qu'il veut, c'est l'affection à son service, c'est le sacrifice de nos goûts, et surtout des passions qui nous détachent de lui,

qu'il nous demande. Que sont en effet aux yeux de Dieu les richesses, la possession de biens périssables? que sont à ses yeux les trésors, des couronnes même et des trônes? Croyons-nous que Dieu partage nos illusions? Il a voulu l'inégalité des fortunes, parce qu'ayant créé l'homme sociable, sans cette inégalité, qui rend les hommes dépendans les uns des autres, il n'y aurait point eu de réciprocité de services. Il a voulu la hiérarchie des pouvoirs, parce que, sans elle, tout eût été désordre et confusion. Mais, dans l'économie du salut, il n'y a de différence entre les hommes que celle des degrés de vertus. Devant lui l'homme est juste ou pécheur, zélé pour son service ou rebelle à sa loi, charitable envers ses frères ou dur et insensible à leurs maux. L'un est son ami; il a pitié de l'autre, et lui laisse le temps de se repentir; mais s'il néglige de le faire, il le punit sévèrement. Les seuls hommes précieux aux yeux de Dieu sont donc ceux-là seulement qui observent ses commandemens.

Que peuvent en effet offrir les hommes à Dieu, si ce n'est ses propres dons? S'il n'a donné à l'un que des filets, lorsqu'il les quitte pour Dieu, pour obéir à ses ordres, il fait autant que fait en les quittant celui à qui Dieu a accordé les plus grandes richesses. Cette doctrine est celle de l'Évangile, et Jésus-Christ l'a lui-même confirmée. C'est lui qui a dit que la pauvre veuve qui ne met que son obole, c'est-à-dire la plus petite pièce de monnaie, dans le tronc du Temple, avait plus fait que

ces hommes opulens qui ne s'étaient privés que d'une partie de leur superflu, au lieu qu'elle avait pris son offrande sur son nécessaire (1). Ne nous étonnons donc point d'entendre saint Pierre dire : « nous avons tout quitté. »

Mais si quelque chose doit exciter notre étonnement, c'est la magnificence avec laquelle Dieu récompense le sacrifice que nous lui faisons de ses propres biens. Ce n'est pas un héritage passager qu'il nous promet, c'est la vie éternelle. Ce n'est point une couronne mortelle, un trône où s'asseyent quelquefois avec les princes l'inquiétude et les noirs soucis, c'est un trône de gloire et de félicité sans mélange. Et que faut-il entendre encore par le sacrifice des biens dont Dieu nous a favorisés ? Est-ce une abnégation entière ? est-ce un dépouillement sans bornes ? Ils auraient leur mérite, ils ont eu leur exemple. Mais Dieu ne les exige pas; ce qu'il demande se réduit à faire de ces biens un usage raisonnable et religieux, à ne les point détourner de leur véritable destination, à prélever sur eux de quoi soulager le pauvre, consoler la veuve, nourrir l'orphelin, usage qui dès ce monde procure plus de véritable plaisir, plus de satisfaction intérieure que l'emploi qu'on en ferait à contenter ses fantaisies, ses caprices, et plus encore ses passions désordonnées. Voilà à quoi se réduit ce que Dieu demande; et pour ce léger sacrifice il offre une récompense qui n'a point d'égale.

(1) Marc. XII. 43.

POUR

L'ANNONCIATION DE LA SAINTE VIERGE

(25 mars.)

ÉPITRE.

Isaïe, ch. VII, v. 10.

En ces jours-là, le Seigneur parla à Achaz, et lui dit : Demandez au Seigneur votre Dieu qu'il fasse pour vous un prodige, ou au fond de l'enfer, ou au plus haut du ciel. Achaz répondit : Je n'en demanderai point, et je ne tenterai point le Seigneur. Et Isaïe dit : Écoutez donc, maison de David, ne vous suffit-il pas de vous rendre pénible aux hommes, sans l'être encore à mon Dieu? C'est pourquoi le Seigneur vous donnera lui-même un signe. Une vierge concevra, et elle enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel. Il mangera le beurre et le miel, afin qu'il sache rejeter le mal et choisir le bien.

C'est une chose bien admirable que cet accord des prophéties qui concernent le Messie, avec les événemens de la vie de Jésus notre Sauveur. Promis aux patriarches, prédit par les prophètes au temps où Jésus naquit, il était généralement attendu par les Juifs. C'était une opinion si répandue, qu'elle avait même prévalu chez les nations idolâtres, et qu'il paraissait constant qu'une ancienne prédiction promettait l'empire du monde à la nation juive. Quant aux Juifs, rien n'était si connu parmi eux que les caractères qui devaient distinguer ce désiré des nations. Presque tous lisaient habituellement les saintes Écritures, et la

plupart en avaient une connaissance fort profonde; mais les prophéties ayant par essence quelque chose de mystérieux et par conséquent d'obscur, il s'en était ensuivi qu'à la fin une partie de la nation, égarée par de fausses interprétations, en avait méconnu le véritable sens. Par exemple, il avait été prédit que le Messie serait grand, environné de gloire, roi et dominateur des nations, et que tout fléchirait devant son trône ; mais il avait aussi été prédit qu'il serait abaissé, humilié, qu'il partagerait nos infirmités et nos faiblesses, qu'on le persécuterait, qu'il serait couvert de plaies, et même mis à mort. Il y avait là une contrariété apparente, et il aurait fallu concilier ces caractères au premier coup-d'œil si opposés : cela, sans doute, se pouvait; les Juifs, regardant les saintes Écritures comme un ouvrage inspiré, sentaient bien que Dieu n'avait pu se contredire. Tout les eût conduits à cette conciliation, s'ils eussent été de bonne foi, et ne se fussent pas laissé aveugler par leur orgueil. Le Messie pouvait être grand par ses vertus, faire éclater sa puissance en opérant des miracles, en guérissant toutes les maladies, en faisant des choses évidemment au-dessus du pouvoir de l'homme, et néanmoins vivre dans l'abaissement et dans l'humiliation. Il pouvait être roi, et pourtant, comme il le dit lui-même, avoir un royaume qui ne fût pas de ce monde. Il pouvait être entouré de gloire, comme il le fut en effet au moment de son baptême, quand une voix du ciel (1) le déclara le fils bien-aimé, dans lequel

(1) Matth., III. 16, 17.

Dieu avait mis sa complaisance, comme il le fut dans sa transfiguration, où son visage parut resplendissant (1) de lumière; comme il le fut même à son entrée triomphante dans Jérusalem (2), et néanmoins avoir mené une vie obscure, telle qu'il la mena chez ses parens, avant sa prédication, et n'avoir ni biens, ni richesses, ni même un logement, comme il paraît qu'il n'en eut point (3). Alors, pour que tout s'accordât parfaitement, il ne s'agissait que de prendre dans un sens spirituel tout ce qui présentait des idées de gloire, et dans un sens naturel tout ce qui avait rapport à la faiblesse de la nature humaine dont le Christ s'était revêtu; et pour reconnaître le Messie dans l'homme persécuté et souffrant, il n'était besoin que de voir les œuvres de Dieu éclater en lui, que d'écouter ses prédications, que de faire attention à la divine sagesse de sa doctrine et à la sainteté de sa vie.

Les Juifs firent précisément tout le contraire de ce qu'il fallait faire; ils voulurent ne voir dans Jésus qu'un homme, parce qu'il était pauvre et faible; mais les œuvres qu'il opérait les embarrassaient. Sans songer que Jésus ne faisait que du bien, et ne prêchait que la morale la plus pure, ils tombèrent dans la contradiction d'attribuer au démon le bien que faisait le Sauveur. Ils prirent à la lettre toutes les idées de grandeur attribuées au Christ dans les Écritures, et ne tinrent aucun compte de ce que les prophéties disaient des humiliations

(1) Matth., XVII. 2.
(2) *Ibid.* XXI. 9.
(3) Luc, IX. 58.

du Messie. Ces idées se trouvant profondément gravées dans leur esprit, et y étant nourries par l'orgueil, il n'est pas étonnant qu'ils aient méconnu le Sauveur; mais ils n'en sont pas moins coupables, parce que leur aveuglement a été l'effet de leurs passions.

L'épître de ce jour est tirée du prophète Isaïe. C'est en parlant à Achaz, roi impie, que le prophète dit « qu'un enfant naîtra d'une vierge, et qu'on l'appellera *Emmanuel*, c'est-à-dire *Dieu avec nous.* » Si on ne considère que la lettre de la prophétie, cet enfant n'est point le Messie; (car sa naissance était donnée à Achaz comme le signal prochain d'un événement qui le regardait;) mais les livres saints ont appliqué ce passage à Jésus, et saint Mathieu dit formellement (1), en parlant du Sauveur, qu'en lui s'est accomplie cette prophétie d'Isaïe: «Voilà que la Vierge sera enceinte, et mettra au monde un fils, à qui on donnera le nom d'Emmanuel. » Tel est, au reste, le caractère des prophéties d'avoir un sens littéral et un sens figuré, et d'être enveloppées d'un voile mystérieux, qui ne se lève parfaitement que quand elles sont accomplies.

ÉVANGILE.

Saint Luc, ch. I, v. 26.

En ce temps-là, l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu en une ville de Galilée appelée Nazareth, à une vierge qu'un homme de la maison de David, nommé Joseph, avait épousée, et cette vierge s'appelait Marie. L'ange, étant entré où elle était, lui dit : Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec

(1) Matth., I. 23.

vous : vous êtes bénie entre *toutes* les femmes. Mais elle, l'ayant vu, fut troublée de ces paroles, et elle pensait *en elle-même* quelle pouvait être cette salutation. L'ange lui dit : Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un fils, à qui vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, et sera appelé le fils du Très-haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père. Il régnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin. Alors Marie dit à l'ange : Comment cela se fera-t-il ? car je ne connais point d'homme. L'ange lui répondit : Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre ; c'est pourquoi le *fruit* saint qui naîtra de vous sera appelé le fils de Dieu. *Aussi je vous annonce* qu'Élisabeth, votre cousine, a conçu un fils en sa vieillesse, et c'est ici le sixième mois de celle qui est appelée stérile, parce qu'il n'y a rien d'impossible à Dieu. Alors Marie lui dit : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.

La fête de l'Annonciation, comme celle de la Purification, a un double objet. C'est une des fêtes de Marie, mère de Dieu; c'est aussi une des fêtes du Seigneur. Marie reçoit la visite de l'ange, qui la salue pleine de grâce, qui la déclare bénie entre toutes les femmes, qui lui annonce qu'elle deviendra mère du Christ. Marie d'abord est troublée; Marie, la pureté même, est embarrassée de ce nom de mère, et quel que soit le haut rang qui lui est proposé, quoique l'ange l'assure que l'enfant qu'elle mettra au monde sera appelé fils du Très-Haut, et que Dieu lui donnera le trône de David son père, toute cette gloire ne l'éblouit point. Elle préfère à tout sa virginité, ce trésor qu'elle a résolu de conserver intact; et tandis que c'est le haut

prix qu'elle y attache qui lui a mérité l'honneur qu'elle reçoit, ce même sentiment la porte à refuser cet honneur plutôt que de souiller en rien la pureté à laquelle son cœur met une si grande valeur. Sa réponse à l'ange exprime toute son inquiétude. Comment, dit-elle, cela pourrait-il se faire ? Mais bientôt l'ange la rassure : Le Saint-Esprit, lui dit-il, surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre ; et, pour appuyer d'un prodige le mystère promis, l'ange annonce à Marie qu'Élisabeth, sa parente, stérile et âgée, a conçu un fils, et qu'elle est dans le sixième mois de sa grossesse. Marie, alors tranquillisée, obéit : Je suis, répond-elle, la servante du Seigneur et entièrement soumise à sa volonté : qu'il me soit fait selon votre parole ; et, au moment qu'elle a donné son consentement, Jésus, Verbe éternel et fils de Dieu, est conçu dans le sein virginal de Marie, et y prend une chair semblable à la nôtre. C'est cette conception miraculeuse, c'est l'incarnation du Sauveur, événement ou plutôt mystère qui a opéré notre délivrance du péché, et sur lequel est fondé tout l'édifice du christianisme, dont l'Église célèbre la mémoire en même temps que celle de l'Annonciation, et qui fait de ce jour une des plus grandes solennités de notre religion.

Tout en effet, dans les grands événemens qui signalèrent cette journée, nous offre des sujets de surprise, d'admiration, de reconnaissance. Les temps sont accomplis : la promesse d'un libérateur,

faite à notre première mère, à Ève pécheresse, réitérée à Abraham et aux autres patriarches, a reçu son exécution. Dieu daigne lui-même la faire annoncer à celle qu'il a choisie pour être sa mère. C'est un ange, c'est un esprit céleste qui est chargé de cette mission ; mais les vues de Dieu ne ressemblent point à celles des hommes; et si d'un côté se trouve un appareil si imposant, si convenable à la majesté des circonstances, de l'autre tout est humble et pauvre. Ce n'est point dans les palais des princes que Dieu envoie chercher une mère à son fils; c'est une vierge qu'il préfère. Elle n'a point de richesses; elle n'est point entourée des grandeurs du monde. Il est vrai que dans cette vierge coule le sang des rois ; c'est une fille de David qui doit être l'instrument de ce mystère ineffable ; mais le lustre de sa maison s'est obscurci : elle et son mari Joseph sont rentrés dans une condition vulgaire. Les vertus de Joseph, l'admirable pureté de Marie, forment toute leur noblesse; mais cette noblesse, que ne savent pas toujours estimer les hommes, est précieuse aux yeux de Dieu, et la puissance divine éclate et se manifeste d'autant plus que les moyens qu'il emploie paraissent plus faibles aux hommes.

Quant à notre instruction, trois admirables qualités de Marie qui brillent dans l'accomplissement du mystère de l'incarnation, nous fournissent une ample matière. Marie est pure, et sa pureté lui mérite le plus grand honneur qu'ait jamais reçu une créature. Ayons donc cet amour pour la pureté ;

elle est de tous les états; elle consiste à ne souiller ni son corps, ni son âme, et à tenir l'un et l'autre chastes et sans tache. Marie est humble: être humble, c'est reconnaître sa faiblesse, son néant, sa continuelle dépendance de Dieu; et quelle est la créature, quelque élevée qu'elle soit selon le monde, qui ne trouve en soi cette faiblesse, ce néant, cette dépendance, si elle veut considérer ce qu'elle est?

Marie est obéissante. « Je suis, dit-elle, la servante du Seigneur; » et elle n'est pas moins sa servante, pas moins résignée à la volonté de Dieu, quand, pendant la passion de son fils, son cœur est percé d'angoisses, que quand l'ange lui annonce sa haute destinée. Marie est donc pour nous un modèle parfait de ces trois vertus.

POUR LE JOUR DE SAINT MARC.

(25 avril.)

ÉPITRE.

II. paralipomènes, ch. VII, v, 12.

En ces jours-là, le Seigneur apparut la nuit à Salomon, et lui dit : J'ai exaucé votre prière, et j'ai choisi pour moi ce lieu pour en faire une maison de sacrifice. S'il arrive que je ferme le ciel, et qu'il ne tombe point de pluie, ou que j'ordonne et que je commande aux sauterelles de ravager la terre, et que j'envoie la peste parmi mon peuple, et que mon peuple, sur qui mon nom a été invoqué, se convertisse, qu'il vienne me prier, qu'il recherche mon visage, et qu'il fasse penitence de sa mauvaise vie, je l'exaucerai du ciel, et je lui pardonnerai ses péchés, et purifierai la terre où il fait sa demeure.

C'est Dieu qui dispense les biens et les maux : les biens dans sa miséricorde ; les maux, non-seulement dans sa justice, mais encore dans sa miséricorde. Je dis que Dieu dispense les biens dans sa miséricorde ; car il nous les dispense gratuitement, sans mérite de notre part : ce n'est donc, surtout depuis le péché, qu'un effet de l'affection qu'il nous porte. C'est ce qui a fait dire à S. Jean que c'était Dieu qui nous avait aimé le premier (1), et non pas nous qui avions commencé à aimer Dieu. Si Dieu nous fait du bien, c'est parce qu'il est bon et qu'il ne nous traite pas selon le peu que nous valons, mais plutôt d'après une bienveillance paternelle, qui lui fait prendre pitié de sa créature, jeter sur elle un regard de compassion et s'accommoder à sa faiblesse.

Je dis aussi que Dieu nous dispense les maux dans sa justice ; car il hait le péché, et il doit le punir. Il ne le fait pas toujours dans cette vie, parce qu'il est patient, et qu'il est une autre vie dans laquelle les coupables ne lui échappent pas. L'Écriture nous apprend que les fléaux dont Dieu afflige la terre, tels que la guerre, la peste, l'inclémence des saisons, sont, dans la main de Dieu, des verges dont il châtie les peuples. Nous le voyons dans l'épître de ce jour. Je ferme le ciel, y dit le Seigneur, afin qu'il ne tombe point de pluie ; j'ordonne, je commande aux sauterelles de ravager la terre ; j'envoie la peste parmi mon peuple. Ainsi, lorsque les terres sont frappées de stérilité, lors-

(1) I. Ép. de saint Jean, IV. 19.

qu'un vent brûlant dessèche les plantes, lorsque les maladies dépeuplent les cités; lorsque les nations, livrées à une fureur homicide, se forment en bataillons pour s'entre-tuer, c'est la main de Dieu qui nous châtie; mais si des fléaux sont des instrumens dont se sert sa justice, ils sont encore, dans l'ordre de sa bonté, des effets de sa miséricorde. Ce n'est pas seulement pour nous punir, c'est aussi pour nous ramener à lui que Dieu nous afflige; c'est, dit-il, afin que nous nous convertissions, que nous venions le prier, que nous cherchions son visage. « Alors, dit-il, il nous exaucera, il nous pardonnera nos péchés, il purifiera la terre. »

Dieu est donc toujours bon, miséricordieux; bon quand il nous comble de ses bienfaits, bon encore quand il nous punit, puisque c'est pour nous faire rentrer dans la voie de la vertu. C'est un père qui corrige ses enfans pour leur bien, et qui se sert de tous les moyens pour les retenir dans les bornes du devoir; considérations qui doivent nous porter à nous soumettre aux afflictions, puisqu'elles nous sont avantageuses, et à recevoir de Dieu le bien avec reconnaissance et les adversités avec résignation.

L'Église, qui veut que chaque jour soit consacré à la prière, en fait encore de particulières et de plus solennelles dans certains temps de l'année. C'est ainsi que, le jour de saint Marc (*), elle célèbre

(*) Saint Marc, dont l'église célèbre la fête le 25 avril, est l'un des quatre évangélistes. Il était Juif d'origine, et il s'attacha à saint Pierre, dont saint Irénée le qualifie de *disciple* et d'*interprète*. C'est à la prière des fidèles de Rome qu'il composa son évangile, lequel n'est qu'un abrégé de celui de saint Matthieu. Saint Marc prêcha la foi en

les grandes litanies, et invite les fidèles à s'y joindre. On nomme ainsi des supplications ou processions publiques, dans lesquelles on prie les saints d'employer leur intercession auprès de Dieu, pour fléchir sa justice, irritée des péchés des hommes, et pour lui demander les biens soit spirituels, soit temporels, par les mérites de la passion et de la croix de Jésus-Christ. Tels sont encore les trois jours des Rogations, qui se célèbrent le lundi, mardi et mercredi avant l'Ascension. Dans ces processions publiques, on prie Dieu pour les rois et pour ceux qui gouvernent les empires, pour la paix et la concorde entre les princes et pour la conservation des biens de la terre. Cette institution est due originairement à saint Grégoire-le-Grand, qui ordonna ces litanies, dans une peste qui faisait beaucoup de ravages, et que Dieu voulut bien faire cesser quand on eut recours à lui. C'est à peu près pour la même raison que dans la suite saint Mamert, archevêque de Vienne, établit les Rogations. Les églises adoptèrent ces pieuses institutions; les conciles les approuvèrent, et bientôt elles devinrent d'un usage général. On ne peut douter qu'on ne retire de grands avantages de ces prières publiques, lesquelles, pour me servir des expressions des livres sacrés, font au ciel comme une sainte violence, pour en obtenir les grâces et les bienfaits dont on a besoin.

Égypte, et fut évêque d'Alexandrie. Il souffrit le martyre sous Néron, dans un lieu nommé *Bucoles*, où son corps fut enterré: par la suite ses reliques furent transportées à Alexandrie, d'où elles passèrent à Venise. Cette ville prit saint Marc pour patron.

ÉVANGILE.

Saint Marc, ch. II, v. 22.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Ayez de la foi. Je vous dis, en vérité, que quiconque dira à cette montagne : Ote-toi de là, et te jette dans la mer, et cela sans hésiter dans son cœur, mais croyant fermement que ce qu'il dit arrivera, il le verra en effet arriver. C'est pourquoi je vous le dis : Quoi que ce soit que vous demandiez dans la prière, croyez que vous l'obtiendrez, et il vous sera accordé. Mais, lorsque vous vous présenterez pour prier, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez-lui, afin que votre père qui est dans le ciel vous pardonne aussi vos offenses : que si vous ne pardonnez point, votre père qui est dans le ciel ne vous pardonnera point non plus vos péchés.

C'est la foi qui est le fondement du christianisme. Sans la foi, notre espérance est vaine : car, sur quoi s'appuierait-elle ? Si le Verbe ne s'est point incarné, si Jésus n'est pas ressuscité, il n'y a plus de rémission des péchés, il n'y a plus de vie éternelle; et alors quel est le sort de l'homme ? Son existence se borne-t-elle à cette vie ? Dans ce cas, il paraît un moment sur la terre pour y être malheureux, et il n'attend aucun dédommagement. Dans ce cas, la vertu est une folie, et le désir de bonheur que nous portons en nous-mêmes, une illusion. Si au contraire nous survivons à notre corps, la foi nous éclaire sur notre sort futur. Otez la foi, un voile épais couvre la destination de cette partie de nous-mêmes qui ne meurt point, tandis que la foi explique tout, fixe tout, et nous apprend ce que nous devons devenir.

Dieu récompense la foi et punit le manque de foi. Abraham croit, et sa foi, dit l'Apôtre, lui est réputée à justice (1). Lorsque Dieu lui promet qu'une nombreuse postérité sortira de lui, malgré le peu d'apparence que cela puisse avoir lieu, puisque Sara était dans un âge avancé, il croit à cette promesse, et Dieu l'accomplit fidèlement (2). Abraham joint l'obéissance à la foi. Quand Dieu ordonne, il ne discute point les ordres de Dieu. Faut-il sacrifier son fils, seul fondement de la promesse, il n'hésite point. Il se rend au lieu marqué, il y conduit cette chère victime, il lève le bras pour l'immoler; et Dieu, content de sa bonne volonté et de son obéissance, n'en exige pas davantage (3).

Si Dieu récompense la foi, il punit le manque de foi. Moïse et Aaron hésitent aux eaux de contradiction; cependant, après un moment de défiance, le premier frappe deux fois le rocher, et les eaux en jaillissent avec abondance. Mais sans doute la foi des deux frères n'avait pas été assez vive et assez prompte. Moïse et Aaron, tout aimés qu'ils sont de Dieu, n'entreront pas dans la terre promise, et n'y introduiront point le peuple choisi (4). Pierre aperçoit Jésus qui marche sur les eaux; il lui dit: Seigneur, si c'est vous, faites que je puisse aller vous joindre; et le Sauveur lui répond: Venez. Pierre se précipite de la barque; les eaux le soutiennent. Mais un grand vent s'étant élevé, Pierre a peur; il hésite. Aussitôt il enfonce, et s'écrie:

(1) Rom., IV. 2. 3.
(2) Gen., XII. 7. XV. 5. 18. XVIII. 10.
(3) Gen., XXII. 2 et suiv.
(4) Nombres, XX. 12.

Seigneur, sauvez-moi. Jésus lui tend la main, mais il l'appelle homme de peu de foi, et lui reproche d'avoir douté (1).

Il n'est presque point de pages dans l'Écriture qui n'atteste la puissance de la foi. On présente à Jésus un paralytique. Ceux qui l'amènent ne doutent point que le Sauveur ne puisse le guérir, et ils croyaient si fermement, que Jésus admire leur foi. Le paralytique a recouvré l'usage de ses membres et se trouve si bien guéri, qu'il retourne chez lui sans le secours de personne (2).

Sans la foi, les plus grands dons, les vertus les plus relevées, l'esprit de prophétie lui-même ne sont rien. C'est l'Apôtre qui nous l'apprend, et qui prononce en même temps que l'homme privé de la foi, fût-il possesseur de toutes ces choses, étant par cela même privé de la charité, n'est qu'une cymbale retentissante (3).

Ayons donc la foi. Ayons-la, vive et ferme dans les prières que nous adressons à Dieu, et soyons sûrs alors que nous obtiendrons ce que nous lui demandons. Mais, avant de prier, examinons-nous bien, et voyons si notre cœur est pur, s'il est animé du feu de la charité, s'il est exempt de ressentiment et de haine. Si nous avions le malheur qu'il n'en fût pas ainsi, bannissons ces levains funestes avant de prier. De quel front oserions nous faire une demande à Dieu avec la haine dans le cœur? Pardonnons donc d'abord à nos frères, si nous

(1) Matth., XIV. 28. 31.
(2) Matth., IX. 7.
(3) I. ép. aux Corinth., XIII. 1.

voulons être pardonnés, et ne leur refusons pas merci, si nous ne voulons pas que Dieu nous le refuse.

POUR LE JOUR

DE SAINT JACQUES ET SAINT PHILIPPE.

(1 mai.)

ÉPITRE.

Saint Paul, I. ép. aux Corinth., ch. XV, v. 1.

Mes frères, vous ayant annoncé l'évangile que vous avez reçu, dans lequel vous demeurez fermes, et par lequel vous vous sauvez, je crois maintenant devoir vous faire souvenir de ce que je vous ai prêché en vous l'annonçant, afin que vous voyiez si vous l'avez retenu, puisque autrement ce serait en vain que vous auriez embrassé la foi. Car, premièrement, je vous ai enseigné et comme donné en dépôt ce que j'avais moi-même reçu : savoir, que Jésus-Christ est mort pour nos péchés selon les Écritures; qu'il a été enseveli, et qu'il est ressuscité le troisième jour selon les mêmes Écritures; qu'il s'est fait voir à Céphas, puis aux douze; qu'après il a été vu en une seule fois de plus de cinq cents frères, dont il y en a plusieurs qui vivent encore aujourd'hui, et quelques-uns sont déjà morts; qu'ensuite il s'est fait voir à Jacques, puis à tous les apôtres; et qu'enfin, après tous les autres, il s'est fait voir à moi-même, qui ne suis qu'un avorton.

Il y a tant de légèreté dans l'esprit de l'homme, les racines qu'y jettent l'amour du bien sont si peu profondes, et la volonté humaine est si inconstante, que les vérités même les plus importantes ne s'y gravent qu'à force d'y être remises sous les yeux. Saint Paul avait annoncé la parole

Corinthiens, et les avait laissés fermes dans la foi : il croit néanmoins devoir les faire souvenir de ce qu'il leur a prêché, et il est inquiet de savoir s'il l'ont retenu.

Et nous aussi nous avons reçu l'Évangile, ou plutôt, par une grâce particulière du ciel, nous sommes nés au sein d'une religion qui le professe, et il nous a été transmis par nos pères comme un précieux héritage. Mais cette grâce non-seulement serait nulle pour nous, si nous la négligions, elle serait encore suivie des plus funestes effets, puisqu'il est juste que ceux-là soient plus punis à qui il a été plus accordé. quand ils n'ont point su en profiter. La foi est un dépôt qui s'appauvrit quand on ne le soigne pas, et il n'est point soigné quand on néglige les instructions. On nous voit soigneux d'acquérir des connaissances et des talens; je suis loin de blamer les efforts faits pour cela; les connaissances et des talens acquis sont des choses précieuses. Dieu d'ailleurs ne nous a donné l'intelligence et des facultés que pour les faire valoir; ce n'est pas l'offenser que de profiter de ses dons, et d'apprendre ou de faire apprendre à ceux qui nous intéressent une infinité de choses, pourvu qu'on ne les dénature point, en les détournant vers des vues profanes, et en en faisant un usage pernicieux; mais, quelque estimables, que soient ces avantages, la science du salut est d'une bien plus haute importance. Toutes les connaissances qui n'ont point Dieu pour objet n'ont de rapport qu'avec une vie qui passe. La science du salut, au con-

traire, se rapporte à l'éternité; ces vérités sont connues de tout chrétien; mais malheureusement peu les méditent et les approfondisent.

Deux devoirs nous sont donc imposés: le premier est de croire d'une foi ferme les mystères qui nous ont été révélés; savoir, que Jésus-Christ est mort pour nous, et que, sans cette mort, nous serions restés dans le péché; qu'il a été enseveli, qu'il est ressuscité, et qu'il a plusieurs fois apparu à ses disciples, pour qu'ils demeurassent bien convaincus de sa résurrection.

L'autre devoir dont nous sommes également tenus, c'est de pratiquer les commandemens, sur tout celui de l'amour de Dieu et du prochain, lequel renferme tous les autres. La foi ne suffit pas sans les œuvres; ce sont ces deux devoirs que saint Paul rappelle aux Corinthiens, et sur lesquels il les engage à faire un sérieux examen de leur conduite.

Ce sont aussi ces deux devoirs que nous devons souvent nous rappeler; car c'est l'Apôtre lui-même qui l'a dit: si nous les oublions, si nous négligions de nous en acquitter fidèlement, ce serait inutilement que nous aurions embrassé la foi. On n'est pas chrétien de cœur, simplement parce qu'on a été baptisé et qu'on fait profession du christianisme; on ne l'est pas même véritablement, par cela seul qu'on fréquente les églises et qu'on ne s'éloigne pas trop des sacremens. Pour être chrétien dans le véritable sens de ce mot, il faut croire fermement, il faut accomplir les commandemens

il faut se détacher du monde, et marquer ses jours par ses bonnes œuvres.

L'Église célèbre le même jour la fête de saint Jacques et celle de saint Philippe, et réunit ces deux apôtres. Nous avons déjà parlé de saint Jacques dit le Mineur, pour le distinguer de saint Jacques le Majeur, qui était plus âgé que lui. Nous avons dit que saint Jacques le mineur avait été surnommé le juste à cause de l'admirable sainteté de sa vie ; qu'il était évêque de Jérusalem; et que le grand-prêtre Ananie le fit périr parce qu'il rendait témoignage à la résurrection. Pour saint Philippe, il était de Bethsaïde en Galilée, et fut appelé par Jésus le lendemain de la vocation de saint Pierre. Ce fut lui qui, rencontrant Nathanaël (1), lui dit : Nous avons trouvé celui dont il est parlé dans la loi de Moïse et dans les écrits des prophètes (2); c'est Philippe que le Seigneur daigna consulter lors de la multiplication des pains (3). C'est lui encore qui dit à Jésus : Seigneur, montrez-nous votre père, et à qui Jésus répondit : Il y a long-temps que je suis avec vous, et vous ne me connaissez pas encore (4). Saint Philippe prêcha l'Évangile dans les deux Phrygies, et vécut jusqu'à un âge fort avancé.

ÉVANGILE.

Saint Jean, ch. XIV, v. 1.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Que votre cœur ne se trouble point. Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi.

(1) Jean, I. 43.
(2) *Ibid.* 45.
(3) Jean. VI. 5.
(4) *Ibid.* XIV. 8.

Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père. Si cela n'était, je vous l'aurais dit; car je m'en vais pour vous préparer le lieu; et après que je m'en serai allé, et que je vous aurai préparé le lieu, je reviendrai, et vous retirerai à moi, afin que vous soyez où je serai. Vous savez bien où je vais, et vous en savez la voie. Thomas lui dit : Seigneur, nous ne savons pas où vous allez, et comment pouvons-nous en savoir la voie? Jésus lui dit : Je suis la voie, la vérité et la vie. Personne ne vient au père que par moi. Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon père, et vous le connaîtrez bientôt, et vous l'avez déjà vu. Philippe lui dit : Seigneur, montrez-nous votre père, et il nous suffit. Jésus lui répondit : Il y a si long-temps que je suis avec vous, et vous ne me connaissez pas encore. Philippe, celui qui me voit voit mon père. Comment donc me dites-vous : Montrez-nous votre père? Ne croyez-vous pas que je suis dans mon père, et que mon père est en moi? Ce que je vous dis, je ne vous le dis pas de moi-même; mais c'est mon père qui demeure en moi, qui fait lui-même les œuvres que je fais. Ne croyez-vous pas que je suis dans mon père, et que mon père est en moi? Croyez-le au moins à cause des œuvres que je fais. En vérité, en vérité je vous le dis : Celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais, et en fera encore de plus grandes, parce que je m'en vais à mon père. Et quoi que vous demandiez à mon père en mon nom, je le ferai.

C'est après avoir lavé les pieds aux disciples que Jésus leur adressait ce discours; il les disposait aux événemens de sa passion et à la séparation qui devait en être la suite. Il avait dit à Pierre qu'il ne pouvait le suivre où il allait. Il était impossible qu'accoutumés à vivre avec le Sauveur, ils ne fussent pas troublés en apprenant qu'il allait les quitter; mais Jésus les rassure. S'il les quitte, c'est pour retourner dans la maison de son père, maison

où il y a plusieurs demeures, c'est-à-dire différens degrés de gloire. Cette demeure est le ciel ; tous ceux qui y seront appelés verront Dieu, et goûteront dans la vision de Dieu un bonheur ineffable ; néanmoins, tout infini que sera ce bonheur, Dieu saura tellement le varier, que, sans qu'il cesse de remplir parfaitement les désirs de ceux qui en jouiront, il sera plus grand pour les uns que pour les autres, à proportion des mérites de chacun, des bonnes œuvres qu'on aura faites et des vertus qu'on aura pratiquées. Ceci est une suite nécessaire et naturelle de la justice divine, qui récompense ou punit chacun selon ses œuvres. Que pouvait-il y avoir de plus propre à consoler les disciples de la séparation prochaine que Jésus leur annonce, que l'assurance qu'il leur donne que, s'il s'en va, c'est pour préparer le lieu, c'est-à-dire, qu'il va ouvrir aux hommes le ciel, dans lequel personne ne peut entrer que par la rédemption ?

Mais, pour parvenir à cette béatitude céleste, il faut connaître les moyens qui y conduisent. Ces moyens consistent à bien connaître Jésus-Christ. On ne connaît bien le Sauveur que quand on est bien instruit des vérités du christianisme, que quand on en pratique fidèlement la doctrine. C'est dans l'Évangile que nous apprenons à connaître Jésus, parce qu'il y est peint à chaque page. C'est dans les propres paroles de Jésus-Christ qu'il faut chercher ce qu'il est. Il est, dit-il, la voie, la vérité et la vie. Il est la voie, car ce n'est que par lui qu'on peut arriver au salut. Quiconque prend

une autre voie s'égare et n'arrivera point. Il est aussi la vérité, dans la doctrine qu'il nous a enseignée; il l'est enfin dans les préceptes de morale qu'il nous a laissés, et que lui-même a pratiqués pour nous en montrer l'exemple. Jésus-Christ est même la vie, parce qu'en sa qualité de Verbe divin, il a été, il est et sera jusqu'à la fin des siècles. Il est la vie, parce que tout ce qui vit n'a d'existence que par lui. Il est encore la vie, parce qu'après que nous sommes morts par le péché, il nous fait revivre par la grâce. Il est éminemment la vie, quand, sous les espèces du pain eucharistique, il sert de nourriture à notre âme, habite en elle, la transforme pour ainsi dire en lui-même, et lui sert comme de principe de vie; et comme si le Sauveur avait voulu réunir sous un même point de vue tout ce qui était nécessaire pour que nous le connussions bien, après nous avoir appris qu'il est la voie, la vérité et la vie, il nous donne sur sa divinité les notions les plus claires et les plus étendues. Il est dans le Père, et le Père est dans lui. Il est donc né avec le Père. Il a avec lui la même nature et la même essence. Le Père fait les ouvrages qu'il fait. Il n'y a donc dans le Père et dans lui qu'une seule et même action. Celui qui le voit voit en même temps le Père et le Fils. Il est donc inséparable du Père. On ne peut voir le Fils qu'on ne voie le Père; non pas seulement parce que l'un est toujours avec l'autre, mais parce que l'un est dans l'autre. Ils ne forment donc qu'une seule et même substance. Le Père et le Fils sont pourtant deux personnes; car le Fils

s'est fait homme, et non le Père ; car le Fils a souffert sans que le Père souffrît ; car le Fils a revêtu notre chair mortelle sans que le Père s'en revêtît ; car le Fils est mort sans que le Père mourût. Enfin on vient au Père par le Fils, ce qui serait impossible, si le Père et le Fils étaient la même personne.

POUR LA FÊTE DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

(24 juin.)

ÉPITRE.

Isaïe, ch. XL., v. 2.

Voici ce que dit le Seigneur : Parlez au cœur de Jérusalem, et dites-lui que ses maux sont finis, que ses iniquités lui sont pardonnées, et qu'elle a reçu de la main du Seigneur une double grâce pour l'expiation de tous ses péchés. On a *entendu* la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie au Seigneur ; rendez droits dans la solitude les sentiers de notre Dieu. Toutes les vallées seront comblées, toutes les montagnes et les collines seront abaissées ; les chemins tortus seront redressés ; ceux qui étaient raboteux seront aplanis, et la gloire du Seigneur se manifestera, et toute chair verra en même temps que c'est la bouche du Seigneur qui a parlé. Une voix m'a dit : Criez. Et j'ai dit : Que crierai-je ? Toute chair n'est que de l'herbe, et toute sa gloire est comme la fleur des champs. L'herbe s'est séchée, et la fleur est tombée, parce que le Seigneur l'a frappée de son souffle. Le peuple est vraiment de l'herbe : l'herbe sèche et la fleur tombe, mais la parole de Dieu demeure éternellement.

Les prophètes voyaient comme présens les événemens que le Saint-Esprit leur révélait pour les temps à venir. Quand Isaïe prophétisait à Jérusalem

la fin de ses maux, il s'en fallait beaucoup qu'ils fussent finis. A peine au contraire avaient-ils commencé. Cette ville n'avait pas été envahie par les ennemis; son souverain et ses habitans n'avaient pas été emmenés en captivité; le trône d'Israël et celui de Judas subsistaient encore. Il ne s'agissait donc point du temps présent. Il ne s'agissait pas même de la fin des maux temporels, mais de quelque chose de plus important; savoir, du pardon et de l'expiation des péchés, ce qui ne peut s'entendre que du temps que Dieu avait marqué de toute éternité pour donner au monde un sauveur; c'est alors seulement que les maux de Jérusalem ont fini, que les iniquités ont été pardonnées, et qu'elle reçut du Seigneur une double grâce pour l'expiation de ses péchés. Il n'est donc pas douteux qu'il s'agit dans ce passage d'Isaïe de la venue du Messie. Il était dans les desseins de Dieu que ses prophètes produisissent d'avance tout ce qui avait rapport à ce grand événement, afin que par la suite il en résultât une preuve incontestable de la mission du Sauveur. En effet, comme il n'est pas au pouvoir de l'homme de lire dans l'avenir, et de prédire avec exactitude toutes les circonstances d'un événement éloigné, sans que le pouvoir de Dieu, à qui seul tous les temps sont présens, soit intervenu dans de pareilles prédictions, si ce qui concerne le Sauveur se trouvait prédit dans les livres saints avec ses plus minutieux détails, c'est une conséquence nécessaire que Dieu lui-même a rendu témoignage à la mission de son fils, et que cette mission est

divine; et si à ces prophéties se joignaient encore des miracles tels que ceux que Jésus-Christ a opérés, il résulte de là une force de vérité telle, qu'on ne peut y refuser son assentiment sans la plus grande opiniâtreté ou le plus déplorable aveuglement.

Immédiatement avant la prédication de Jésus-Christ, paraît un homme extraordinaire. Il avait passé sa jeunesse dans le désert, s'y livrant aux exercices de la plus austère pénitence. Tout à coup il en sort et prêche le baptême et la remission des péchés. On accourt à lui de toutes parts: on l'interroge. Émerveillés de ses vertus, les Juifs le prennent pour celui qu'ils attendaient depuis si longtemps (pour le Messie). Il répond qu'il ne vient point en son nom, qu'il est envoyé pour annoncer un prophète bien plus puissant que lui, duquel il ne serait pas digne de dénouer les courroies des chaussures. Il assure que ce prophète ne baptisera pas comme lui dans l'eau, mais dans le Saint-Esprit. Jésus se présente au baptême. Jean ne l'avait jamais vu. Il le reconnaît sur-le-champ pour celui qu'il annonce, et il le signale comme tel à tous ceux qui l'entourent. Voilà les faits comme les évangélistes les rapportent.

Eh bien, il se trouve qu'au moins sept cents ans auparavant, Isaïe a annoncé cette mission de Jean, et l'a représenté sous les mêmes caractères que l'ont fait les évangélistes. « C'est, dit-il, la voix de celui qui crie dans le désert. Cette voix ordonne de préparer les sentiers du Seigneur, de rendre droits dans la solitude les sentiers de notre Dieu, » c'est-à-dire, sui-

vant les commentateurs, d'ôter tous les obstacles qui s'opposent au salut; elle ordonne « de redresser les chemins tortus, et d'aplanir ceux qui sont raboteux, » c'est-à-dire de redresser nos intentions et nos actions, de faire en sorte que, d'humaines et de terrestres qu'elles étaient, elles se tournent vers le ciel, et c'est précisément ce que saint Jean prêche : Faites, dit-il, des fruits de pénitence, apprenez à fuir la colère qui vous poursuit; la cognée est à la racine de l'arbre; tout arbre qui ne porte point de bons fruits doit être coupé et jeté au feu. Il y a donc entre la prophétie d'Isaïe et la prédication de saint Jean un rapport manifeste. Cette même prédiction a été repétée par le prophète Malachie d'une manière qui n'est pas moins claire : « Voilà, dit ce prophète, que j'enverrai mon ange qui préparera les voies devant ma face, et aussitôt le roi, le maître que vous attendez viendra (1). »

ÉVANGILE.

Saint Luc, ch. I, v. 57.

Le temps auquel Élisabeth devait accoucher arriva, et elle enfanta un fils. Ses voisins et ses parens ayant appris la grâce signalée que Dieu lui avait faite, s'en réjouissaient avec elle; et étant venus le huitième jour pour circoncire l'enfant, ils le nommaient Zacharie, du nom de son père. Mais la mère, prenant la parole, leur dit : Non, mais il sera nommé Jean. Ils lui répondirent : Il n'y a personne dans votre famille qui porte ce nom. Et en même temps ils demandaient par signes au père de l'enfant comment il voulait qu'on le nommât. Ayant demandé des tablettes, il écrivit dessus : Jean est le nom qu'il doit avoir; ce qui remplit tout le monde d'étonne-

(1) Malachie, III. 1.

ment. Au même instant sa bouche s'ouvrit, sa langue se délia, et il parlait en bénissant Dieu. Tous ceux qui demeuraient dans les lieux voisins furent saisis de crainte. Le bruit s'en répandit dans tous les pays des montagnes de Judée. Et tous ceux qui entendirent ces merveilles les conservèrent dans leur cœur, et disaient entre eux : Que pensez-vous que sera un jour cet enfant? car la main du Seigneur était avec lui. Zacharie son père étant donc rempli du Saint-Esprit, prophétisa, en disant : Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, de ce qu'il a visité et racheté son peuple !

Tout est prodige dans la naissance de Jean. Elle avait été annoncée par un ange comme celle de Samson. Zacharie perd l'usage de la parole pour avoir douté de ce que le messager céleste lui avait dit. Elisabeth conçoit, et met un fils au monde, quoiqu'elle fût parvenue à un âge où elle n'espérait plus avoir d'enfans. On veut donner au nouveau-né le nom de son père. Elisabeth s'y oppose, et veut qu'on le nomme Jean, quoique personne de sa parenté ne porte ce nom. L'ange, en effet, l'avait désigné à Zacharie; mais Zacharie, demeuré muet, n'avait pu faire part à Elisabeth du nom qu'il convenait de donner à l'enfant; et néanmoins, lorsqu'on l'interroge, il prend des tablettes et trace le nom de Jean. Enfin la naissance de Jean causa dans tout le voisinage une joie inouïe, comme l'avait annoncé l'ange. On reconnaît donc dans tout ce qui a rapport à la naissance de Jean une puissance surnaturelle, qui manifeste par des choses qui ne sont point ordinaires ses grands desseins sur cet enfant, destiné à être le précurseur

du Sauveur. Jean l'avait comme annoncé même avant que de naître, en tressaillant de joie dans le sein de sa mère, lorsque Marie, qui portait Jésus dans le sien, vint la visiter.

Les saintes Écritures ont recueilli toutes ces circonstances pour notre instruction, et pour nous préparer à voir figurer dans l'histoire le précurseur du Sauveur. Après avoir parlé de cette naissance miraculeuse de Jean, elles se taisent sur ce qui le concerne jusqu'au moment de sa prédication. Tout ce qu'elles nous apprenent, c'est qu'il a vécu dans le désert, qu'il y mena une vie pénitente, vêtu d'une peau de chameau, et se nourrissant de miel sauvage et de sauterelles. C'était ainsi qu'il se préparait au ministère qu'il devait exercer.

Ce n'est qu'après être parvenu à l'âge de trente ans qu'il parut avec éclat. Le Seigneur, dit l'évangéliste, lui fit entendre sa parole dans le désert (1), et il alla dans tout le pays du Jourdain prêcher le baptême de pénitence pour la rémission des péchés. Les saintes Écritures marquent l'époque précise à laquelle commença cette mission : c'était la quinzième année du règne de Tibère. Saint Jean n'y ménage ni les villes ni les pécheurs ; il annonce que le royaume de Dieu est proche, que la cognée est déjà à la racine des arbres (2), qu'il est temps de se dérober à la colère de Dieu par une vie plus pure. Sa prédication n'est point sans effet ; un grand nombre de personnes viennent le trouver, et des disciples s'attachent à lui.

(1) Luc, III. 2. (2) *Ibid.* 9.

Mais qui est-il lui-même ? Est-il le Messie ? est-il celui qu'Israël attend depuis si long-temps ? Non ; il n'est que la voix qui vient l'annoncer : c'est la réponse qu'il fait aux Juifs qui viennent l'interroger (1).

Où est donc le Messie ? Jean était destiné non-seulement à l'annoncer, mais encore à le faire connaître. Jésus se présente au baptême comme les autres. Quoique Jean ne l'eût jamais vu, éclairé par l'esprit saint, il ne se méprend point sur la personne du Sauveur ; et lorsque Jésus lui demande le baptême, il s'y refuse : « C'est moi, dit-il, qui devrais être baptisé par vous (2). » Dans d'autres circonstances, Jean rend à Jésus le même témoignage ; il déclare qu'il est l'agneau de Dieu, qui ôte les péchés du monde (3). Une autre fois, en voyant passer Jésus, il s'écrie : Voilà celui de qui j'ai dit qu'il était au-dessus de moi, qu'il était plus grand que moi (4).

Jésus, de son côté, rend à Jean le témoignage le plus éclatant ; il le proclame le plus grand entre les enfans des hommes (5).

Pesons bien, dit saint Augustin, ce double témoignage ; l'un rendu à Jean par le Sauveur, l'autre rendu au Sauveur par Jean. Si parmi les enfans des hommes, ajoute ce père, personne n'est plus grand que Jean, que sera donc Jésus, que Jean assure être plus grand que lui ? Jésus n'est donc pas simplement un homme (6) ; non,

(1) Jean, I. 20. 23.
(2) Matth., III. 14.
(3) Jean, I. 29. 36.
(4) Luc, III. 16.
(5) Matth., XI. 11.
(6) Serm. de nat. s. J.-B.

sans doute, Jésus est même temps Dieu et homme; nouvelle preuve de la divinité de Jésus-Christ sortie de la bouche prophétique du saint précurseur.

POUR LE JOUR

DE SAINT PIERRE ET SAINT PAUL, APÔTRES.

(29 juin.)

ÉPITRE.

Actes des apôtres, ch. IV, v. 8.

En ces jours-là, Pierre, rempli du Saint-Esprit, parla de la sorte : Princes du peuple, et vous sénateurs d'Israël, écoutez-nous. Puisque aujourd'hui l'on nous demande raison du bien que nous avons fait à un homme impotent, et qu'on veut s'informer de quelle sorte il a été guéri, nous vous déclarons à vous tous et à tout le peuple d'Israël que c'a été par le nom de notre Seigneur Jésus-Christ de Nazareth, lequel vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité d'entre les morts; que cet homme est maintenant guéri, comme vous le voyez devant vous. C'est cette pierre que vous, architectes, avez rejetée, qui a été faite la principale pierre de l'angle, et il n'y a point de salut par aucun autre; car nul autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes par lequel nous devions être sauvés. Lorsqu'ils virent la constance de Pierre et de Jean, connaissant d'ailleurs que c'étaient des hommes sans lettres et du commun du peuple, ils furent étonnés. Ils savaient aussi qu'ils avaient été disciples de Jésus. Et comme celui qui avait été guéri était présent avec eux, ils n'avaient rien à leur opposer. Ils leur commandèrent donc de sortir de l'assemblée, et ils se mirent à délibérer entre eux, en disant : Que ferons-nous à ces gens-ci? car ils ont fait un miracle qui est connu de tous les habitans de Jérusalem : cela est évident, et nous ne pouvons pas le nier. Mais,

pour empêcher que ce bruit ne se répande davantage parmi le peuple, défendons-leur avec grandes menaces de parler à l'avenir au nom de Jésus à qui que ce soit. Et *aussitôt* les ayant fait appeler, ils leur défendirent de parler en quelque manière que ce fût, ni d'enseigner au nom de Jésus. Mais Pierre et Jean leur répondirent : Jugez vous-mêmes s'il est juste devant Dieu de vous obéir plutôt qu'à Dieu ; car, pour nous, nous ne pouvons pas ne point parler des choses que nous avons vues et entendues.

J'ai déjà fait plusieurs fois observer, et il me semble qu'on ne peut voir sans le plus grand étonnement le courage des apôtres et cette éloquence dont ils sont tout à coup doués après la descente du Saint-Esprit. C'est, à mon sens, une chose extrêmement remarquable, et l'une des plus propres à convaincre les esprits incrédules de la vérité du christianisme. Timides auparavant, grossiers, sans lettres, sans études, les apôtres se trouvent subitement transformés en hommes qui bravent le pouvoir des gens puissans et les préjugés du peuple. On les entend parler en public avec facilité, raisonner avec justesse, et exposer la foi qu'ils prêchent avec clarté. Quelle est donc l'école où ils ont fait de si rapides progrès? quels sont les maîtres qui les ont instruits? La raison s'y perd. Cela n'est pas dans l'ordre de la nature. Il faut donc attribuer un effet aussi extraordinaire à une puissance supérieure ; mais quelle est cette puissance? Je recours au deuxième chapitre des Actes. J'y vois qu'une chose non moins extraordinaire s'était passée, quelques jours auparavant, à l'endroit où les disciples

de Jésus s'étaient assemblés; qu'un vent impétueux avait presque ébranlé la maison, que des langues de feu s'étaient arrêtées sur chacun d'eux, qu'ils avaient été remplis du Saint-Esprit, et avaient commencé à parler diverses langues qu'ils n'avaient point apprises. Je joins ensemble ces deux événemens extraordinaires entre lesquels je vois de l'analogie, et je trouve qu'ils se prêtent une force mutuelle.

Je dois en conclure que dans l'une et l'autre circonstance ils parlent sous la même influence; qu'ils sont dominés par la même vertu, et que c'est la puissance de cet esprit tombé sur les disciples qui en a fait des hommes nouveaux, qui leur donne l'intelligence des Écritures, le don de la parole, et la force nécessaire pour soutenir sous les yeux même des princes du peuple et des sénateurs la vérité de la doctrine de leur maître. Si on cherchait à jeter du doute sur ces faits, j'aurais à en citer un qui du moins est incontestable; c'est la miraculeuse propagation du christianisme. C'est cette religion devenue celle de tout l'univers. C'est, ce me semble, un prodige assez éclatant que les progrès de cette religion qui commence avec de si faibles moyens, qu'on persécute, à laquelle d'abord tout s'oppose, et qui finit par triompher de tous les obstacles. Certes, telle n'est pas la marche des choses humaines.

Ainsi le premier point d'instruction que nous pouvons retirer de cette épître, c'est que la religion chrétienne est divine, et que dans sa propa-

gation se montrent tous les caractères propres à constater sa divinité ; elle nous offre une autre leçon utile dans la conduite des apôtres. Après s'être concertés, les princes des prêtres et les sénateurs leur défendent, avec de grandes menaces, de parler à l'avenir de Jésus, en quoi et à qui que ce soit. Que font Pierre et Jean ? promettent-ils d'obéir ? Non. « Jugez vous-mêmes, disent-ils, s'il est juste devant Dieu de vous obéir plutôt qu'à Dieu. » Il y a donc quelquefois exception au précepte qui ordonne d'être soumis à l'autorité des magistrats : oui, sans doute, on ne doit point leur obéir quand ce qu'ils ordonnent est contraire à la loi de Dieu, à la bonne morale et à la justice. Là finit leur autorité ; là il est permis de leur demander, comme font les deux apôtres, s'il est juste devant Dieu de leur obéir plutôt qu'à Dieu ; là enfin ce serait un crime de faire ce qu'ils exigent. Mais alors il faut pourtant user de circonspection, et ne pas toujours s'en rapporter à soi-même ; mais consulter des personnes éclairées et religieuses avant de résister à une autorité légitime, afin de ne pas s'exposer à de dangereuses méprises en agissant d'après des motifs qui pourraient bien n'avoir pas tout le poids que nous leur croirions.

ÉVANGILE.

Saint Matthieu, ch. XVI, v. 13.

En ce temps-là, Jésus, étant venu aux environs de Césarée de Philippe, interrogea ses disciples, et leur dit : Que disent les hommes du fils de l'homme ? *Que disent-ils que je suis ?*

Ils lui répondirent : Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste, les autres Élie, les autres Jérémie, ou quelqu'un des prophètes. Jésus leur dit : Et vous autres, que dites-vous que je suis? Simon-Pierre, prenant la parole, lui dit : Vous êtes le Christ fils du Dieu vivant. Jésus lui répondit : Vous êtes bienheureux, Simon, fils de Jean, parce que ce n'est point la chair et le sang qui vous ont révélé ceci, mais mon père qui est dans le ciel. Et moi aussi je vous dis que vous êtes pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église, et les portes d'enfer ne prévaudront point contre elle. Et je vous donnerai les clefs du royaume du ciel, et tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel.

Je remarque dans cet évangile trois vérités fondamentales de notre foi; savoir, la divinité de Jésus, la perpétuité de l'Église qu'il a fondée, et le pouvoir d'accorder les clefs à Pierre, qu'il en a fait le chef.

Le Sauveur interroge ses disciples, et leur demande ce qu'on dit de lui. Ils le satisfont en lui rapportant les bruits qui courent. Selon les uns, il est Jean-Baptiste, et ceux-là croient par conséquent, ou que Jean-Baptiste n'est pas mort, ou qu'il est ressuscité. Selon d'autres, Jésus est Élie, ou Jérémie, ou quelque autre prophète. Alors le Sauveur s'adresse aux disciples : Et vous autres, dit-il, que dites-vous que je suis? Pierre prend la parole pour tous : Vous êtes, lui dit-il, le Christ, fils du Dieu vivant. Cette déclaration de l'Apôtre partait du cœur. Elle était l'effet d'une intime persuasion, ou plutôt une suggestion divine; et, pour me servir de l'expression du Sauveur, une révélation; car, dit-il, ce

POUR LE JOUR DE SAINT JACQUES, APÔTRE.

(25 juillet.)

ÉPITRE.

Saint Pierre, ch. 1, v. 61.

Mes très-chers frères, ce n'est point en suivant des fables et des fictions ingénieuses que nous vous avons fait connaître la puissance et l'avénement de notre Seigneur Jésus-Christ; mais c'est après avoir été nous-mêmes les spectateurs de sa majesté. Car il reçut de Dieu le père un *illustre témoignage* d'honneur et de gloire, lorsque de cette nuée où la gloire de Dieu paraissait avec tant d'éclat, on entendit cette voix: Voici mon fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection; écoutez-le. Et nous entendîmes nous-mêmes cette voix qui venait du ciel, lorsque nous étions avec lui sur la sainte montagne.

Avant l'avénement de notre Seigneur Jésus-Christ, excepté chez les Juifs, tout était fable et fiction dans les différens cultes que les nations rendaient à la Divinité. Partout régnait l'idolâtrie et la superstition. En se séparant, les enfans de Noë avaient emporté avec eux la tradition d'un Dieu unique, juste, tout-puissant. Insensiblement cette idée s'était obscurcie; des hommes, des animaux, les astres, une matière inanimée, usurpaient des louanges qui n'étaient dues qu'à Dieu; en un mot, pour me servir d'une expression d'un ancien, tout était Dieu dans l'univers, excepté Dieu lui-même.

Comment se faisait-il que l'homme, doué de la raison, tombât dans des idées si absurdes? C'est que cette raison, c'est que les lumières naturelles dont il avait été originairement doué par le Créateur avaient été affaiblies par le péché; c'est encore que, livré à ses passions, il les écoutait plus que sa conscience; c'est enfin que, dominé par ses sens, il n'avait pas la force de s'élever jusqu'à la connaissance d'un être spirituel, et ne voyait que matière dans l'univers. De là toutes ces religions plus absurdes les unes que les autres : celles des Égyptiens, peuple d'ailleurs éclairé, qui, sous le nom du dieu *Apis*, avait fait d'un bœuf sa principale divinité; qui rendait au crocodile des honneurs divins; qui adorait d'autres animaux, et même des légumes, comme le leur reproche un poëte (1) appartenant à une nation dont la religion n'était pas plus sage : celle des Grecs et des Romains, qui, tout civilisés qu'ils étaient, avaient pour objet de leur culte des dieux adonnés à toute sorte de crimes; un Jupiter adultère, une Vénus impudique; un Bacchus, dont les fêtes célébrées en son honneur n'étaient qu'une suite de débauches et de désordres, sans parler des cruautés et de la barbarie qui accompagnaient quelquefois leurs actes religieux, comme les sacrifices de victimes humaines, et d'autres atrocités par lesquelles ils croyaient se rendre propices leurs dieux; telle était enfin la religion des Perses, qui adoraient le soleil et les astres. Tout cela prouve

(1) Juvénal, satire XV. v. 10.

bien la pauvreté de l'esprit humain, et combien il est incapable de s'élever à des idées justes sur l'Être suprême.

Dieu eut pitié du genre humain, et daigna parler aux hommes et les éclairer par des voies extraordinaires ; c'est ce que nos livres sacrés nous apprennent. D'abord il se montre à Abraham (1), qu'il destine à être père d'un peuple choisi, ensuite à Moïse (2), qui doit être son interprète auprès de ce peuple, et lui donner des lois. Enfin, le temps étant accompli pour l'exécution de ses promesses, il envoya son fils lui-même (3) achever le grand œuvre du salut des hommes, et promulguer la loi de grâce qui devait faire de toutes les nations une peuplade de frères également appelés à une béatitude sans fin dans une autre vie, meilleure que celle-ci. C'est l'ensemble de cette doctrine dont parle l'Apôtre, quand il dit aux fidèles que ce n'est pas en suivant des fables et des fictions qu'il leur a fait connaître la puissance et l'avénement de notre Seigneur Jésus-Christ ; mais que c'est après que lui-même a été spectateur de sa majesté, c'est-à-dire, qu'il a été le témoin des miracles par lesquels Jésus-Christ a confirmé la vérité de cette doctrine (*).

(1) Gen., XII. 1.
(2) Exod, III. 2.
(3) Ép. aux Rom., VIII. 3. — Aux Galat., IV. 4.
(*) Saint Jacques, que l'Église honore le 25 juillet, est appelé saint Jacques *le Majeur*, pour le distinguer de saint Jacques *le Mineur*, évêque de Jérusalem, dont nous avons parlé à l'occasion de la fête qui tombe le premier de mai. Saint Jacques le Majeur fut, avec saint Jean l'évangéliste, son frère, appelé à l'apostolat après saint Pierre et saint André. Jésus leur donna à tous deux le surnom de *Boanerges*, c'est-à-dire enfans du tonnerre, à cause de l'activité de leur zèle. Tous deux furent

ÉVANGILE.

Saint Matthieu, ch. XX, v. 20.

En ce temps-là, la mère des enfans de Zébédée s'approcha de Jésus avec ses deux fils, et l'adora comme pour lui demander quelque chose. Il lui dit : Que voulez-vous? Ordonnez, lui dit-elle, que mes deux fils que voici soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite, et l'autre à votre gauche. Jésus répondit : Vous ne savez ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que je dois boire? Nous le pouvons, lui dirent-ils. Jésus leur repartit : Il est vrai que vous boirez le calice que je dois boire; mais pour ce qui est d'être assis à ma droite ou à ma gauche, il ne dépend pas de moi de vous le donner; mais ce n'est que pour ceux à qui mon père l'a préparé.

Les deux fils de Zébédée étaient Jacques et Jean. Ils avaient pour mère Salomé, qu'on appelait aussi Marie, et qu'on croit avoir été sœur ou au moins proche parente de la sainte Vierge. Ainsi ils étaient parens de Jésus selon la chair. Il paraît qu'à l'époque où cette mère, poussée par son excessive tendresse pour ses fils, forma la demande dont il est question dans l'Évangile, elle était encore imbue, comme la plupart des Juifs, de l'opinion que le royaume du Messie était de ce monde, et qu'il devait y jouer le rôle d'un grand prince, entouré de tout l'éclat du pouvoir suprême; c'est pourquoi elle demandait à Jésus, et se croyait, en qualité de

témoins de la transfiguration et de l'agonie du Sauveur dans le jardin des oliviers. Saint Jacques eut la tête tranchée par les ordres d'Agrippa, petit-fils d'Hérode, qui voulut par ce meurtre plaire aux Juifs. Au commencement du douzième siècle, Alphonse le Chaste, roi de Léon, fit transporter les reliques de saint Jacques à Compostelle, lieu depuis devenu fameux par le concours des pèlerins qui vont y visiter les reliques de cet apôtre.

parente, autorisée à lui demander que ses deux fils, attachés au Sauveur par les liens du sang, fussent assis à ses côtés. Cette demande était donc l'effet d'une ambition répréhensible, excusable pourtant de la part d'une mère qu'aveugle sa tendresse pour ses enfans, mais que Jésus devait réprimer.

Il est vraisemblable qu'elle n'avait fait cette demande qu'à l'instigation de ses fils; aussi c'est à eux que Jésus adresse sa réponse : « Vous ne savez, leur dit-il, ce que vous demandez. » C'est-à-dire, vous venez me demander des grandeurs à moi qui en prêche le mépris et qui recommande l'humilité; vous voulez que je fasse de vous des hommes puissans selon le monde, moi qui me suis dépouillé de toute puissance, qui ai voulu naître pauvre et qui vis pauvre; vous voulez des récompenses et des couronnes sans avoir livré aucun combat, sans avoir remporté aucune victoire; vous oubliez qu'en vous parlant de la mission à laquelle vous êtes destinés je vous ai interdit l'or et les richesses; que je vous envoyais (1) comme des brebis au milieu des loups; que par conséquent vous étiez appelés à des épreuves et à des travaux bien plus qu'à des places propres à remplir vos vues ambitieuses. Ce n'est pas avec ces dispositions que vous pourrez boire le calice d'amertume qui m'est préparé. Ces mots sans doute éclairèrent les deux apôtres; ils virent bien qu'il n'était pas question de grandeurs, mais de travaux pénibles et de souffrances. Rentrés en eux-mêmes, et voyant à quel

(1) Matth. X. 16.

prix Jésus leur offrait un royaume bien supérieur à tous les royaumes du monde, ils répondirent à Jésus : Oui, nous le boirons, et promirent de souffrir pour lui et avec lui; promesse qui fut fidèlement tenue, puisque saint Jacques eut la tête tranchée, et que saint Jean fut mis dans une chaudière d'huile bouillante, et eut à supporter l'exil et d'autres souffrances. Le Sauveur agréa ce dévouement, et les assura qu'il bénirait ce calice : néanmoins il les avertit, que pour les rangs dans son royaume, ce n'était point à lui à les donner, mais qu'ils appartenaient à ceux auxquels son père les a préparés; voulant leur faire entendre que la récompense céleste n'était point accordée à la faveur, mais qu'elle devait être méritée par les bonnes œuvres, et que ceux-là seraient mieux récompensés qui auraient le plus mérité : c'est le sens que saint Chrisostôme donne aux paroles du Sauveur.

Apprenons de cet évangile, 1° que les âmes les plus simples ne sont point à l'abri de la tentation, puisqu'une proche parente du Sauveur et deux apôtres se laissent aller à des mouvemens d'ambition; et concluons de là qu'on ne peut trop se défier de soi-même et se tenir en garde contre ce vice.

2° Qu'on peut faire aux ambitieux, à ceux qui recherchent avec empressement les hauts emplois et les grandeurs, la même réponse que Jésus fait aux enfans de Zébédée, et leur dire : Vous ne savez ce que vous demandez. En effet, ils croient trouver

dans ces grandes places le bonheur, et n'y trouvent que des peines, des contrariétés, et l'affliction de l'esprit, sans compter les obstacles qu'opposent au salut les grandeurs humaines.

3° Enfin qu'il n'y a qu'une seule ambition qui nous mène au vrai bonheur, celle de plaire à Dieu en nous conformant à sa sainte volonté, et en recevant de lui le bien avec reconnaissance et les maux avec résignation, seul moyen de ne pas abuser de l'un et de tourner les autres à notre avantage spirituel.

POUR LA FÊTE DE SAINT LAURENT.

(10 août.)

ÉPITRE.

Saint Paul, II. ép. aux Corinth., ch. IX, v. 6.

Mes frères, je vous avertis que celui qui sème peu moissonnera peu, et que celui qui sème avec abondance moissonnera aussi avec abondance. *Ainsi* que chacun donne ce qu'il aura résolu en lui-même de donner, non avec tristesse, ni comme par force; car Dieu aime celui qui donne avec joie. Et Dieu est tout-puissant pour vous combler de toutes grâces, afin qu'ayant en tout temps et en toutes choses ce qui suffit pour votre subsistance temporelle, vous ayez abondamment de quoi exercer toutes sortes de bonnes œuvres selon ce qui est écrit du juste : Il distribue son bien aux pauvres, sa justice demeure éternellement. Dieu, qui donne la semence à celui qui sème, par ses aumônes, vous donnera le pain dont vous avez besoin pour vivre, et multipliera la semence de vos charités, et fera croître de plus en plus les fruits de votre justice.

C'est de l'aumône que l'Apôtre parle dans cette épître. Il avertit les fidèles que celui qui sème peu moissonne peu; c'est-à-dire que celui qui donne avec parcimonie recevra aussi avec parcimonie du Père céleste les secours et les grâces que sa bonté a promis à ceux qui sauraient les mériter par leurs bonnes œuvres. Il suit de là que le chrétien qui épargne sur l'aumône entend mal ses intérêts; en effet, en donnant l'aumône, il change un vil or pour des bénédictions célestes; il sème des biens périssables pour recueillir un héritage éternel; il amasse, pour me servir de l'expression de l'Écriture, des trésors sur lesquels la rouille ni les vers n'ont point de prise, et que les voleurs ne peuvent point dérober (1).

L'aumône, dit l'Écriture, délivre de la mort (2) et résiste au péché (3); c'est-à-dire que les tentations ont bien moins de pouvoir sur ceux qui font l'aumône; le bon usage qu'ils font d'une partie de leurs biens leur vaut l'avantage de ne point abuser du reste.

Il n'est personne qui ne soit en état de faire l'aumône, même les plus pauvres; car Jésus-Christ dit lui-même qu'il tiendra compte d'un verre d'eau donné en son nom (4). Il sut plus de gré à la veuve de l'Évangile de l'obole qu'elle avait donnée, il estima plus cette obole que les riches offrandes de l'opulence (5), parce que c'est au sentiment du cœur et à la bonne volonté que Dieu

(1) Matth., VI. 20.
(2) Tobie, IV. 11.
(3) Eccli. III. 33.
(4) Marc, IX. 40.
(5) *Ibid.* X. 42, 43.

regarde bien plus qu'à la valeur des choses. Que peut-on d'ailleurs lui offrir qui ne vienne de lui ? mais l'aumône du pauvre, quelque peu considérable qu'elle soit, lui est agréable, parce que le pauvre ne peut la prendre que sur son nécessaire. C'est un effort de charité en faveur du prochain, un sacrifice dont l'aumône du riche, communément prise sur son superflu, ne peut approcher, à moins que la ferme volonté de plaire à Dieu et d'accomplir son commandement n'en augmente la valeur.

La manière de faire l'aumône la rend plus ou moins méritoire aux yeux de Dieu.

L'Apôtre nous apprend comment il faut donner. Que chacun, dit-il, donne ce qu'il aura résolu en lui-même de donner, non avec tristesse ni comme par force, car Dieu aime celui qui donne avec joie. Il faut donc que l'aumône soit faite de bon cœur et sans se faire prier; une aumône arrachée ne peut plaire à Dieu; d'ailleurs, si vous êtes riche, l'aumône est une dette. Dieu ne vous a donné plus qu'aux autres qu'afin que vous distribuiez ce que vous avez de trop à ceux qui n'ont point assez. Ce n'est alors qu'un acte de justice rigoureuse.

L'obligation de faire l'aumône suppose l'obligation d'une sage économie. Voulez-vous être en état de faire l'aumône, retranchez les dépenses inutiles, reservez pour l'aumône ce que vous prodigueriez pour des plaisirs qui n'en sont pas; et quel plaisir est comparable à celui qu'on éprouve quand on a soulagé un être souffrant ?

Celui qui sème peu, dit l'Apôtre, moissonne peu. Quoiqu'il s'agisse principalement dans cette épître de l'aumône et des bonnes œuvres, c'est néanmoins encore un avis au jeune âge de ne ménager ni ses peines ni son application pour la culture de son esprit et de son cœur, c'est-à-dire des principes de vertu propres à nous rendre meilleurs. Si l'on passe sa jeunesse sans rien faire pour parvenir à ce but si désirable, on aura peu semé, et l'on récoltera peu, ou plutôt on ne recueillera rien que des regrets, du repentir et des humiliations. Des regrets, parce que l'on aura perdu son temps, et que l'on sentira trop tard que la perte en est irréparable; du repentir, parce qu'on connaîtra le prix des avantages dont on se sera privé soi-même; et enfin des humiliations, parce qu'on aura à rougir de son ignorance et de sa nullité, de laquelle on sera averti par le mépris et la *mésestime* d'autrui.

ÉVANGILE.

Saint Jean, ch. XII, v. 24.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : En vérité, en vérité, je vous le dis : Si le grain de froment ne meurt après qu'on l'a jeté en terre, il demeure seul; mais quand il est mort, il porte beaucoup de fruits. Celui qui aime sa vie la perdra; mais celui qui hait sa vie en ce monde la conservera pour la vie éternelle. Si quelqu'un me sert, qu'il me suive; et où je serai, là aussi sera mon serviteur. Si quelqu'un me suit, mon père l'honorera.

Selon saint Augustin, le grain dont parle Jésus-Christ dans l'Évangile, c'est Jésus-Christ lui-même.

Si le grain de froment, dit le Sauveur, ne meurt pas après qu'on l'a jetté en terre, il demeure seul et ne produit aucun fruit. Il est dit ailleurs qu'il fallait que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire (1); et dans un autre endroit encore qu'il était besoin qu'un homme mourût pour que tous les autres fussent sauvés. Tous ces passages des saintes Écritures tendent au même but, c'est-à-dire d'abord, qu'ils nous font sentir la nécessité d'un rédempteur, et ensuite qu'ils nous montrent les fruits de la rédemption.

Jésus-Christ est donc le grain de froment. Ce grain, ayant été mis en terre, est mort, dit le même saint Augustin ; il a produit une infinité d'autres grains qui se sont répandus par toute la terre. Ces grains sont les saints personnages, lesquels ne sont devenus saints que par la mort et les mérites de Jésus-Christ, qui est le premier grain d'où est sortie cette riche moisson; les autres grains ont pullulé, et ils en ont produit de nouveaux, qui à leur tour ont été féconds. C'est ainsi que l'Église de Jésus-Christ est devenue comme une vaste plaine, remplie de bons grains, propres à devenir eux-mêmes une semence qui ne s'épuisera pas. Cette doctrine rentre dans ce que disait Tertullien, « que le sang des martyrs était une semence de chrétiens. » C'est en effet au milieu des persécutions que l'Église s'est agrandie, et jamais elle ne fut plus florissante que quand les chrétiens étaient tourmentés.

(1) Luc, XXIV. 26.

Jésus dit encore que qui aime sa vie la perdra. Aimer sa vie, dans le sens de l'Évangile, c'est être attaché aux biens temporels plus qu'on ne le doit. On est attaché aux biens temporels plus qu'on ne le doit, quand cet attachement détourne du service de Dieu, quand on se préfère ou qu'on préfère quelques créatures à Dieu; et il est clair alors qu'on perd sa vie, c'est-à-dire cette vie qui, seule, est la véritable vie, savoir, ou la grâce, qui est la vie de l'âme comme le péché en est la mort; ou la vie éternelle, qui est proposée et offerte à tous, mais que tous n'obtiennent point. Celui au contraire qui hait sa vie en ce monde la conservera pour la vie éternelle, parce qu'il hait tout ce que Dieu défend, et qu'il aime tout ce que Dieu commande, parce qu'il suit Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'il le prend pour modèle, comme l'ont fait tous les saints (*).

(*) On ignore en quel pays naquit saint Laurent et de quels parens il est issu; mais peu de martyrs ont été plus célèbres. On sait seulement que par ses vertus il s'était concilié l'estime de saint Sixte, élu pape en 257, et qui le fit son diacre. Ce pape ayant été arrêté sous l'empereur Valérien, Laurent, son diacre, le suivait comme on le menait au supplice, et s'estimait malheureux de ce qu'il ne partageait pas ses souffrances. Sixte lui prédit que dans trois jours il le suivrait; et cette prédiction s'accomplit. En sa qualité de diacre, saint Laurent était chargé de la distribution des aumônes que dans ces premiers temps la ferveur des chrétiens rendait très-abondantes. On fit croire au préfet que saint Laurent était dépositaire de richesses immenses, et qu'il les avait cachées. Le préfet de Rome fit appeler saint Laurent, qui convint que de grosses sommes lui avaient été remises, et offrit au préfet de lui montrer où il les avait placées; cette proposition ayant été acceptée, saint Laurent fit venir tous les pauvres qu'il avait soulagés; et montrant au préfet cette foule de vieillards, d'infirmes, de veuves et d'orphelins: C'est là, lui dit-il, où j'ai placé les trésors qui m'ont été confiés. Le préfet, irrité, fit saisir saint Laurent et le fit attacher à un gril sous lequel étaient des charbons ardens. Le saint supporta ce supplice avec une patience admirable. Il mourut le 10 août 258.

POUR LE JOUR

DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

(15 août.)

ÉPÎTRE.

Apocalypse, ch. XI, v. 19, et ch. XII, v. 1.

En ces jours-là, le temple de Dieu fut ouvert dans le ciel; on y vit l'arche de son alliance, et il se fit des éclairs, de grands bruits, des tonnerres, un tremblement de terre et une grêle effroyable. Il parut encore un grand prodige dans le ciel: une femme qui était environnée du soleil, qui avait la lune sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles.

L'Église applique cet endroit de l'Apocalypse à la sainte Vierge, en le faisant lire le jour où l'on célèbre la fête de son assomption. Marie fut en effet le véritable temple de Dieu, puisque le Verbe, fils de Dieu, prit dans son sein un corps semblable au nôtre, et qu'il daigna faire son habitation de ce chaste sein. Elle est l'arche de son alliance et de l'alliance nouvelle, bien plus parfaite que celle que Dieu voulut bien faire autrefois avec les patriarches et leur postérité, puisque, par cette alliance nouvelle, l'homme pécheur est parfaitement réconcilié à Dieu, et que le péché de notre premier père est racheté et effacé par les mérites de Jésus-Christ, fruit des entrailles de Marie. Enfin Marie est la femme environnée du soleil, c'est-à-dire qu'elle est comme revêtue de son fils, qui est le vrai soleil

de justice ; elle a sur la tête une couronne de douze étoiles, parce qu'elle est couronnée d'une gloire dont l'éclat efface celui de tous les astres ; enfin elle a la lune sous ses pieds ; c'est-à-dire que, par sa glorieuse assomption, elle est mise au-dessus de tout ce qui est créé, et que toutes les créatures, même les plus parfaites, lui sont inférieures en dignité, en grâce et en mérite. Ce haut rang accordé à la sainte Vierge a toujours fait partie de la croyance de l'Église. Toujours Marie a été l'objet d'un culte particulier et d'une vénération spéciale ; et c'est une tradition pieuse et généralement répandue qu'elle ressuscita immédiatement après sa mort, et qu'elle fut enlevée au ciel en corps et en âme par des anges. Nous voyons en Orient des traces de cette tradition dès le septième siècle, et en Occident dès le sixième ; elle est d'ailleurs fondée sur la raison. Convenait-il en effet qu'un corps qui n'avait jamais contracté aucune souillure, lequel, quand il aurait été entaché du péché originel, ce que la croyance de l'immaculée conception, admise généralement par l'Église, ne permet pas de penser, n'aurait pas manqué d'être purifié par le séjour que daigna y faire le Verbe incarné, source de toute sainteté et de toute pureté ; convenait-il, dis-je, que ce corps fût livré à la corruption ? Cette raison a paru d'un tel poids à plusieurs pères de l'Église, que quelques-uns, parmi lesquels on compte saint Épiphane, ont pensé que la sainte Vierge n'était point morte ; mais, qu'après avoir terminé sa carrière mortelle, elle avait été trans-

vement. Elle n'épargne aucune peine, elle ne prend aucun repos jusqu'à ce qu'elle soit sûre que rien ne manquera à la réception qu'elle veut faire à Jésus. Tant de soins et le motif louable de celle qui les prenait semblaient bien mériter que Jésus en sût gré à Marthe. Pendant qu'elle était si occupée, elle aperçoit Marie sa sœur aux pieds de Jésus. Celle-ci, tout entière à l'amour de son divin maître et à son propre intérêt spirituel, à la douceur de l'entretien du Sauveur et à la considération des grandes vérités qui en faisaient l'objet, écoutait avec attention les paroles qui sortaient de cette bouche divine. C'était en effet la parole de vie. Marthe hasarda une représentation. Elle osa faire remarquer à Jésus que sa sœur lui laisse tout l'embarras, et que toute la peine retombe sur elle, tandis que Marie a tout l'avantage. Aux yeux de la raison, la remarque de Marthe était fondée. Il n'en est pas de même aux yeux de la foi, et Jésus en jugea autrement. C'est l'ardeur de la charité, c'était la soif de la parole de Dieu qui retenaient Madelaine aux pieds du Sauveur. Elle y restait comme invinciblement attachée par les étroits liens de cette ardeur. Aussi Jésus répond : « Marthe, Marthe, vous vous empressez et vous vous troublez dans le soin de beaucoup de choses ; cependant une seule est nécessaire ; Marie l'a choisie et elle ne lui sera point ôtée.... » Quelle est donc cette chose, seule nécessaire, et si nécessaire, si indispensable, qu'elle doive l'emporter même sur des soins aussi louables que ceux que

prenait Marthe? c'est le soin de plaire à Dieu, c'est l'affaire du salut. Qu'importent en effet tous les soins de ce monde, comparés à cette grande affaire? Et à quoi nous servira-t-il, lorsque nous irons rendre compte à Dieu, d'avoir amené à une fin heureuse les entreprises qui, aux yeux des hommes, paraissent les plus importantes, si nous nous présentons à lui vides de charité et de bonnes œuvres? C'est l'utile leçon que Jésus a voulu nous donner dans sa réponse à Marthe.

On se tromperait néanmoins si l'on en concluait qu'on doit abandonner tous les devoirs de la société et de la vie domestique pour se livrer uniquement à la prière et à la méditation. « Il faut être sage avec sobriété, » dit l'Apôtre: (1) Dieu nous a faits pour vivre en société, pour nous aider mutuellement. Il veut qu'il y ait des empires, et que l'homme développe ses facultés pour que les empires fleurissent. Il a voulu qu'il y eût des familles, et que ceux qui en sont les chefs pourvussent aux besoins et à l'établissement de ceux qui naissent d'eux. Il a condamné l'homme au travail (2): chacun a ses occupations marquées par son état et sa condition. Les soins temporels sont dans les vues et les desseins de la Providence. On obéit à Dieu en s'y livrant: travailler c'est prier, quand le travail auquel on se livre est dans l'ordre des devoirs, et par *travail* il faut entendre tout ce que nous sommes obligés de faire, ou pour nous, ou pour les autres. Toute occupation utile à laquelle on se

(1) Rom., XII. 3. (2) Genes. III, 19.

livre en vue de Dieu est un culte qu'on lui rend. Une mère qui négligerait ou ses enfans ou les affaires de sa maison pour aller à l'église ou vaquer uniquement à des exercices spirituels particuliers ferait mal, parce que chacun doit remplir les obligations de son état. Le sens de la réponse du Sauveur à Marthe est donc qu'il ne faut pas négliger son salut et lui préférer d'autres soins dont on n'est point tenu. Servons Dieu, ne servons que lui seul. Croyons que l'affaire du salut est la première affaire; mais croyons aussi que nous ne travaillons véritablement à notre salut que quand, en remplissant tous nos devoirs religieux, nous remplissons aussi ceux de la condition dans laquelle Dieu nous a mis.

POUR

LE JOUR DE SAINT BARTHELEMI, APÔTRE.

(24 août.)

ÉPITRE.

Actes des apôtres, ch. V, v. 17.

En ces jours-là, le grand-prêtre et tous ceux qui étaient comme lui de la secte des saducéens furent remplis de colère; et ayant fait prendre les apôtres, ils les mirent dans la prison publique : mais l'ange du Seigneur ouvrit durant la nuit les portes de la prison; et les en ayant tirés, il leur dit : Allez dans le Temple, et prêchez au peuple toutes les paroles de cette doctrine de la vie. Ce qu'ayant entendu, ils entrèrent au Temple dès le point du jour, et se mirent à prêcher. Cependant le grand-prêtre et ceux qui étaient avec lui, étant venus,

assemblèrent le conseil, et tous les sénateurs du peuple d'Israël envoyèrent à la prison, afin qu'on amenât les apôtres. Les officiers y étant venus et ne les ayant point trouvés, s'en retournèrent faire leur rapport : Nous avons, dirent-ils, trouvé la prison bien fermée et les gardes devant les portes; mais, l'ayant ouverte, nous n'avons trouvé personne dedans. Le capitaine des gardes du Temple et les princes des prêtres, ayant ouï ces paroles, se trouvèrent en grande peine touchant ces hommes, ne sachant ce que deviendrait cette affaire. Mais quelqu'un vint leur dire au même temps : Voilà ces gens que vous aviez mis en prison qui sont dans le temple, et qui enseignent le peuple. Aussitôt le capitaine des gardes du temple partit avec ses officiers, et les emmena sans violence, car ils craignaient d'être lapidés par le peuple. Quand ils les eurent amenés, ils les présentèrent au conseil, et le grand-prêtre leur parla en ces termes : Ne vous avions-nous pas expressément défendu d'enseigner en ce nom-là? Cependant vous avez rempli Jérusalem de votre doctrine, et vous voulez nous charger du sang de cet homme. Pierre et les apôtres lui répondirent : Il faut plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes.

Quel était donc le sujet qui avait excité la colère du grand-prêtre et de tous ceux qui, comme lui, étaient attachés à la secte des saducéens? L'auteur des Actes nous l'apprend quelques versets plus haut. Le nombre de ceux qui embrassaient la doctrine de Jésus s'augmentait chaque jour. On amenait aux apôtres, ou l'on apportait couchés sur leurs lits des malades, et ils recouvraient la santé. Il suffisait même, lorsque Pierre passait, que son ombre tombât sur quelques-uns d'eux pour qu'ils fussent guéris. Tout cela déplaisait au grand-prêtre et à ses partisans. Tels sont les méchans; non-seulement ils ne font pas le bien, mais ils ne veu-

lent pas même que les autres le fassent. Il semble que le bonheur d'autrui les blesse.

Quelle résolution prennent alors ces Juifs endurcis? Ils ordonnent qu'on saisisse les apôtres, et ils les font enfermer dans la prison publique; mais c'est en vain qu'on s'oppose aux desseins de Dieu; il sait bien retirer ses serviteurs des mains de leurs persécuteurs quand il juge cela nécessaire, soit à sa gloire, soit à ses vues toujours justes et sages. Si quelquefois il donne aux méchans, pouvoir sur les bons, comme l'Écriture nous apprend qu'il est arrivé au saint homme Job, c'est pour purifier leur vertu et la faire éclater davantage en leur donnant occasion de mériter. N'accusons donc ni la Providence ni la justice de Dieu quand nous voyons les méchans persécuter les bons, et les premiers prospérer, tandis que les autres sont courbés sous le poids du malheur et de l'adversité. Le temps de la justice vient, et Dieu sait bien dédommager les siens de leurs souffrances. Souvent cette justice a lieu dès cette vie; mais ne l'eût-elle pas, il en est une autre où Dieu fait rigoureusement sa part à chacun.

Combien les hommes sont vains et insensés dans leurs projets! Le grand-prêtre, en faisant emprisonner les apôtres, croyait arrêter les progrès de l'Évangile, et voilà que pendant la nuit un ange vient délivrer tous ceux qu'il avait fait mettre en prison.

A peine est-il jour que lui et les sénateurs s'assemblent pour délibérer sur les moyens d'empê-

cher que les apôtres ne continuent d'instruire le peuple, et sur la punition qu'il faut leur infliger. Mais quel est l'étonnement du grand-prêtre quand on vient l'avertir qu'on a trouvé la prison fermée, les gardes aux portes, mais que les prisonniers n'y sont plus. L'étonnement redouble encore lorsque l'on vient dire que ces mêmes hommes dont on est en peine sont dans le Temple, entourés d'une multitude de peuple auquel ils prêchent la parole du Christ, et qui les écoute avec attention.

Un tel prodige eût suffi pour éclairer des hommes de bonne foi, ou qui n'eussent pas été aveuglés par leurs passions. Il n'en est pas ainsi de ces juges iniques. Ils sont confondus, mais ils ne sont pas convertis. Au lieu de se rendre à des preuves aussi évidentes d'une mission divine, ils font venir les apôtres, ils leur rappellent la défense qu'ils leur ont faite de prêcher au nom de Jésus. Ils leur reprochent que, dans leurs prédications, ils les chargent du sang de ce juste, c'est-à-dire qu'ils les accusent d'avoir fait mourir Jésus innocent; ils leur imputent de remplir Jérusalem de leur doctrine. Enfin ils leur réitèrent la défense qu'ils leur avaient déjà faite : mais la réponse des apôtres est simple et péremptoire. Il faut, disent-ils, obéir plutôt à Dieu qu'aux hommes. C'est la même réponse que Pierre et Jean avaient déjà faite. Cependant les apôtres sont renvoyés; mais auparavant ils sont battus de verges. Ils se réjouissent d'avoir été trouvés dignes de souffrir pour leur maître.

Concluons de tout cet exposé, 1° qu'on ne peut

écouter ses passions sans courir le danger de devenir injuste, et par conséquent qu'un de nos premiers devoirs et de nos plus importans intérêts est d'apprendre à les maîtriser; 2° que les menaces des méchans, ni même leurs mauvais traitemens ne doivent aucunement nous détourner du service de Dieu; 3° que, l'élévation du rang donnant plus de pouvoir et plus de moyens de se satisfaire à ceux à qui Dieu a accordé cet avantage, ils doivent veiller sur eux-mêmes avec plus de soin, pour ne point en abuser et ne pas commettre d'injustice.

ÉVANGILE.

Saint Luc, ch. VI, v. 12.

En ce temps-là, Jésus s'en étant allé sur une montagne pour prier, il y passa toute la nuit à prier Dieu. Et quand il fut jour, il appela ses disciples, et en choisit douze d'entre eux qu'il nomma apôtres : Simon, à qui il donna le nom de Pierre, et André son frère, Jacques et Jean, Philippe et Barthélemi, Matthieu et Thomas, Jacques, fils d'Alphée, et Simon, appelé *le Zélé*, Judas, frère de Jacques, et Judas Iscariote, qui fut celui qui le trahit. Il descendit ensuite avec eux, et s'arrêta dans la plaine, étant accompagné de la troupe de ses disciples, et d'une grande multitude de peuple de toute la Judée, de Jérusalem, et du pays maritime de Tyr et de Sidon, qui étaient venus pour l'entendre et pour être guéris de leurs maladies, parmi lesquels il y en avait aussi qui étaient possédés de l'esprit impur, et ils étaient guéris. Et tout le peuple tâchait de le toucher, parce qu'il sortait de lui une vertu qui les guérissait tous.

Jésus, sur le point de faire le choix de ceux qui doivent être les collaborateurs de sa mission, se

retire à l'écart pour prier, et passe la nuit dans cette pieuse occupation. Il nous trace par son exemple ce que nous avons à faire dans presque toutes les circonstances de la vie, ou du moins dans les plus importantes. Formons-nous quelque entreprise, est-il nécessaire de prendre une résolution, sommes-nous embarrassés de quelque doute, et surtout sommes-nous circonvenus par quelque tentation, prenons Jésus pour modèle. Retirons-nous à l'écart, prions avec ferveur, et demandons à Dieu de nous éclairer; s'il est le Dieu de bonté infinie, il est aussi le Dieu de bon conseil, il ne nous refusera pas; suivons ses inspirations, et soyons alors assurés que nos démarches ne seront point imprudentes.

Jésus-Christ prie seul, il se retire pour prier. Retirons-nous aussi pour prier, et prions souvent seuls. La prière solitaire, et quand l'âme, dégagée de tout ce qui l'entoure, est pour ainsi dire seule avec Dieu, a quelque chose de solennel et de plus recueilli. Pourquoi des saints se sont-ils retirés dans des déserts, si ce n'est parce qu'on y est plus à l'abri des distractions, et qu'on peut s'y occuper de Dieu sans que rien en détourne? Si nos devoirs, si nos affaires ne nous permettent pas de les imiter entièrement, dérobons du moins à nos occupations quelques momens que nous puissions donner à Dieu seul.

La prière avec les autres néanmoins a aussi ses avantages. Jésus a dit : Lorsque deux ou trois seront assemblés en mon nom, je serai au

d'eux (1). Cette association de prières forme comme une sainte violence faite au ciel pour en obtenir ce qu'on lui demande.

Saint Ambroise remarque, et nous l'avons aussi fait remarquer souvent, que, dans le choix de ses apôtres, Jésus n'avait eu égard ni à la naissance, ni aux richesses, ni au savoir. Il choisit, dit ce père, des hommes dans le commun du peuple, de pauvres gens occupés du métier de la pêche, ou des publicains, c'est-à-dire, des hommes qui étaient chargés de lever les deniers publics, profession peu estimée, méprisée même chez les Juifs; et ce choix, continue le même saint Ambroise, avait un puissant motif: si les coopérateurs de Jésus avaient été ou des hommes puissans, ou des hommes riches, ou des gens instruits et savans, on aurait attribué à leur crédit, à leurs richesses, à leur savoir, en un mot, à des moyens humains la propagation de l'Évangile; au lieu que le choix d'hommes grossiers, sans autorité, sans considération, sans fortune et sans lettres pour une entreprise aussi merveilleuse, laisse briller dans tout son éclat la puissance divine, et fait apercevoir le doigt de Dieu dans l'exécution d'une œuvre si supérieure aux faibles instrumens employés pour la conduire à sa fin.

Mais, dans le nombre de ces hommes choisis, comment se trouve-t-il un personnage indigne, un traître, Judas, en un mot, dont Jésus sans doute connaissait et le naturel avare, et le cœur perfide, et les autres mauvaises dispositions. Tout

(1) Matth., XVIII. 20.

est exemple dans la conduite de Jésus, tout s'y trouve dirigé pour notre instruction. Il a bien voulu, dit encore saint Ambroise, être abandonné par celui qu'il daignait appeler son ami, afin que, quand nous serions abandonnés par ceux sur l'amitié desquels nous croyions pouvoir compter, nous eussions sa douceur pour modèle. Il a souffert d'être trahi, afin que, si nous le sommes, nous supportions comme lui la trahison avec modération; il a permis que dans une société sainte il se trouvât un méchant et un ingrat, afin que nous ne regrettions point le bien que nous avons fait, quand il n'est pas payé de reconnaissance. Et quel droit aurions-nous de souffrir avec impatience ce que notre Sauveur a bien voulu souffrir? (*)

POUR LE JOUR DE SAINT LOUIS,

ROI DE FRANCE. (25 août.)

ÉPITRE.

I. des Machab., ch. III, v. 3.

Judas étendit la gloire de son peuple, et s'étant revêtu de sa cuirasse comme un géant, il prit ses armes de guerre, et

(*) Saint Barthélemi était l'un des douze apôtres. On croit qu'il est le même que Nathanaël, duquel il est parlé plusieurs fois dans l'évangile de saint Jean; Barthélemi n'est qu'un nom patronimique, qui signifie *fils de Tholomée*, comme Barjonas, nom donné à saint Pierre, veut dire *fils de Jean*. Saint Barthélemi alla prêcher l'Évangile dans les provinces d'Orient, et s'avança jusque dans les Indes. Eusèbe rapporte que, saint Pantène étant allé dans ce pays au troisième siècle, on lui montra une copie de l'évangile de saint Matthieu en hébreu, qu'on lui dit y avoir été apportée par saint Barthélemi. Il revint ensuite en Asie, et reçut en Arménie la couronne du martyre. On prétend qu'il fut écorché vif. Ses reliques, apportées à Rome en 983, ont été renfermées dans un monument de porphyre, et sont conservées sous le grand autel de la célèbre église de cette ville, qui porte le nom du saint martyr.

défendit le camp de son épée. C'était un lion dans le combat, et un lionceau qui rugit, se jetant sur sa proie. Il poursuivit les méchans, et en fit une grande recherche; et ceux qui troublaient son peuple, il les fit périr par le feu. La terreur de ses armes repoussa ses ennemis, et les desseins de tous les scélérats furent renversés, et il rétablit le salut des siens. Il jetait le dépit dans l'âme de plusieurs princes, et consolait Jacob par ses actions; sa mémoire sera bénie éternellement. Il visita les villes de Juda, en extermina les impies, et détourna les malheurs du peuple d'Israël, et son nom fut célèbre jusqu'aux extrémités de la terre.

Judas, dont il est parlé dans cette épître, est Judas Machabée, fils du grand Mathathias, ce Juif célèbre et zélé qui osa résister à Antiochus Épiphane, lorsque ce prince voulut abolir la loi de Moïse et exigea des Israélites qu'ils sacrifiassent à ses idoles. Judas succéda à son père dans la place de prince du peuple, et hérita de son zèle et de sa piété. Il fut grand capitaine, et se signala par de nombreuses victoires. Enfin il périt les armes à la main pour la défense de son pays et de sa religion.

On peut donc être agréable à Dieu dans toutes les professions; et quoique celle des armes entraîne avec elle mille choses qui paraissent opposées aux vertus chrétiennes, comme le meurtre, le mal fait aux ennemis, le désordre et la licence des camps, la guerre peut, je ne dis pas seulement être justifiée, mais encore, suivant l'expression du prophète Joël, être sanctifiée (1) par ses motifs, par la manière de la faire, et par la conduite particulière de ceux qui sont entrés dans cet état.

Saint Jean-Baptiste ne pensait pas que l'état de

(1) Joël, III. 9.

guerrier fût un obstacle au salut, puisqu'il appelait à la pénitence et au baptême les soldats comme tous les autres hommes. Lorsqu'ils venaient le trouver, il ne leur disait pas : Quittez votre profession, déposez vos armes. Il leur recommandait seulement de se contenter de leur solde, et de ne faire violence à personne (1). Le premier gentil qui fut appelé à la foi est Corneille, qui était capitaine d'une cohorte romaine. David, l'ami de Dieu, fit la guerre toute sa vie. L'Église a mis au rang des saints une légion tout entière commandée par saint Maurice. Enfin l'Écriture loue, comme nous venons de le voir, Judas Machabée pour ses hauts faits d'armes, et dit que son nom fut célèbre jusqu'aux extrémités de la terre. Saint Louis aussi fit la guerre. Il réduisit à l'obéissance des vassaux inquiets et ambitieux, et porta ses armes en Orient pour délivrer les lieux saints; mais autant une guerre juste est louable, autant Dieu désapprouve celle qui n'a pour objet que l'agrandissement et l'ambition. J'ai dit un mot de ces principes généraux, parce qu'ils sont reconnus par la religion, avoués par la raison, et amenés par le sujet.

La véritable grandeur consiste à être juste, et il n'y a de vraie gloire que celle qui est fondée sur la vertu. Je rappellerai à cet égard la sage réponse d'un prince (2) qui n'avait pas le bonheur d'avoir été éclairé des lumières de l'Évangile, et à qui son fils demandait comment il avait fait pour que son règne fût aussi sage et aussi heureux.

(1) Luc, III. 14. (2) Darius Nothus.

J'ai, répondit-il, toujours fait ce que la justice et la religion exigeaient de moi. Saint Augustin au reste établit les même principes dans son ouvrage de la *Cité de Dieu* (1), suivant le monde, dit ce père, ceux-là, parmi les souverains, sont réputés grands et heureux, dont le règne a été long, ou qui ont transmis à leurs descendans un royaume florissant et tranquille, ou qui ont ajouté des provinces à leur empire. Ce sont sans doute des avantages; mais ces avantages, Dieu les accorde quelquefois aux mauvais princes. Disons donc, nous autres chétiens, c'est toujours saint Augustin qui parle, que parmi ceux que Dieu appelle au gouvernement des peuples, ceux-là seulement sont heureux et véritablement grands, qui gouvernent avec justice, qui ne se laissent point séduire par la flatterie, qui rendent à Dieu ce qu'ils lui doivent, qui se servent de leur pouvoir pour étendre son culte, qui sont portés à la clémence; qui usent bien moins de la vindicte publique pour venger leurs propres injures que pour le bien de l'état, le maintien du bon ordre et des mœurs; ceux-là enfin dont la vie est d'autant mieux reglée que le haut poste qu'ils occupent les met plus à l'abri de la censure. Les rois dont telle est la conduite, ajoute encore le même saint Augustin, sont grands non-seulement devant les hommes, mais encore devant Dieu, et obtiendront dans l'éternité une couronne bien plus précieuse que celle qu'ils auront portée sur la terre. C'est un roi qui réunit toutes ces qualités que l'Église honore dans saint Louis; et c'est sans doute

(1) Lib V, c. 24.

pour cela qu'elle a adopté les paroles de ce père dans l'office qu'elle célèbre en l'honneur de ce saint roi.

ÉVANGILE.

Saint Luc, ch. XIX, v. 12.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples cette parabole : Il y avait un homme de grande naissance qui s'en allait dans un pays fort éloigné, pour y prendre possession d'un royaume, et s'en revenir ensuite; et appelant dix de ses serviteurs, il leur donna dix marcs d'argent, et leur dit : Faites profiter cet argent jusqu'à ce que je revienne. Mais ceux de son pays qui le haïssaient envoyèrent après lui une ambassade pour faire cette protestation : Nous ne voulons point que celui-ci soit notre roi. Étant donc revenu, après avoir pris possession de son royaume, il commanda qu'on lui fît venir ses serviteurs auxquels il avait donné son argent, pour savoir combien chacun l'avait fait profiter. Le premier étant venu, lui dit : Seigneur, votre marc d'argent vous en a acquis dix autres. Il lui répondit : O bon serviteur, parce que vous avez été fidèle en ce peu que je vous avais commis, je veux que vous commandiez sur dix villes. Le second, étant venu, lui dit : Seigneur, votre marc vous en a acquis cinq autres. Son maître lui dit : Je veux aussi que vous commandiez à cinq villes. Il en vint un troisième qui lui dit : Seigneur, voici votre marc que j'ai tenu enveloppé dans un mouchoir, parce que je vous ai *toujours* craint, sachant que vous êtes un homme sévère, qui redemandez ce que vous n'avez point donné, et qui recueillez ce que vous n'avez point semé. Son maître lui répondit : Méchant serviteur, je vous condamne par votre propre bouche : vous saviez que je suis un homme sévère qui redemande ce que je n'ai point donné et qui recueille ce que je n'ai point semé, pourquoi donc n'avez-vous pas mis mon argent à la banque, afin qu'à mon retour je le retirasse avec les intérêts? Alors il dit à ceux qui étaient présens : Otez-lui le marc qu'il a, et le donnez à celui qui en a dix. Mais,

seigneur, répondirent-ils, il en a déjà dix. Je vous déclare, leur dit-il, qu'on donnera à celui qui a déjà, et il sera comblé de biens; et que, pour celui qui n'a point, on lui ôtera même ce qu'il a.

Quel est le sens de cette parabole? et que figure cet homme de grande naissance qui va dans un pays fort éloigné prendre possession d'un royaume, et qui distribue à ses serviteurs différentes sommes pour les faire valoir? Il donne à l'un plus, à l'autre moins, parce qu'il est le maître de ses dons, et que, ne devant rien ni aux uns ni aux autres, ceux qui reçoivent moins sont encore dans le cas de la reconnaissance, et n'ont aucun droit de lui demander raison de cette différence; mais il veut que tous fassent fructifier ce qu'il donne jusqu'au moment de son retour. Par cet homme puissant c'est Dieu qui est figuré; nous sommes les serviteurs, et le plus ou le moins de talens qui se trouvent distribués, c'est la grâce, qui n'est due à personne, qui se donne suivant différentes mesures, qui s'augmente à proportion qu'on y répond, et qui s'ôte à ceux qui n'en font aucun usage et qui la négligent.

On peut encore entendre par là les talens naturels dont Dieu nous a doués, les avantages temporels dont il lui a plu de nous favoriser, tout ce dont il est possible que nous tirions parti, soit pour notre utilité particulière, bien entendu qu'elle soit conforme à la raison, et que la religion n'y soit point blessée, soit pour l'avantage des autres.

L'heure d'en rendre compte à Dieu viendra;

l'emploi que nous en aurons fait sera examiné soigneusement. Ceux-là seront loués, qui auront fait valoir ce qui leur aura été confié. Courage, serviteurs fidèles ! leur dira le maître ; parce que vous avez été fidèles à l'égard de peu de chose, il vous en sera confié davantage ; entrez dans la joie du Seigneur. Les autres au contraire ne recevront que des reproches, du mépris, et les châtimens que leur aura mérités leur négligence. Ainsi il sera demandé plus à celui qui aura plus reçu, et il sera accordé à chacun à proportion du bon usage qu'on aura fait de ce qu'on avait reçu ; mais Jésus-Christ déclare lui-même qu'à celui qui n'a pas, c'est-à-dire qui aura mal usé de ce qui lui avait été accordé, on lui ôtera même ce qu'il a.

C'est donc le bon usage des dons que Dieu répand, et des grâces qu'il accorde, qui fait les saints. Si personne ne reçut de Dieu plus de dons que saint Louis, personne aussi ne répondit mieux aux grâces qu'il avait reçues. Dieu le fit naître dans le plus haut rang, d'un père qui fut l'un des plus braves princes (1) dont la France s'honore, d'une mère (2) sage et si pieuse, qu'elle eût mieux aimé, disait-elle, voir mourir son fils que de lui voir commettre un seul péché. Dieu lui donna une épouse religieuse et pleine de courage (3). Il naquit brave, juste et vertueux. Tant de dons fructifièrent entre les mains du prince à qui Dieu les avait accordés. Louis fut un bon fils, un bon époux, un bon père,

(1) Louis VIII, surnommé, à cause de son courage, *Cœur-de-Lion*.
(2) Blanche de Castille.
(3) Marguerite de Provence.

il fut surtout un prince religieux. Il savait allier aux soins de la royauté ses devoirs de chrétien, et trouvait au milieu de ses occupations du temps pour se livrer aux exercices d'une vie toute sainte. Aussi Bossuet l'appelle-t-il le prince le plus saint et le plus juste qui ait jamais porté le sceptre. Il établit l'ordre dans ses états, il y fit fleurir la religion, il y maintint les mœurs. Sans blesser le respect qu'il devait au chef de l'Église, il sut défendre contre lui avec une courageuse fermeté les droits de sa couronne. Vaincu et dans les fers, il montra une constance, une grandeur d'âme qui étonnèrent ses ennemis et excitèrent leur admiration; il eut pour ses sujets la tendresse d'un père. Attaqué d'une maladie contagieuse à Tunis, dans le cours de sa seconde croisade, il vit approcher ses derniers momens avec une pieuse résignation. Il donna à son fils (1) les avis les plus sages : « aimez Dieu, dit-il à sa fille Isabelle qui l'avait suivi en Afrique avec son mari, roi de Navarre, aimez Dieu de tout votre cœur, aimez et pratiquez la douceur, la résignation, l'humilité, le pardon des injures, la charité; évitez le péché, estimez à néant les richesses et la frivolité des atours. Ne perdez jamais de vue, ma fille, ce que Jésus-Christ a fait pour notre rédemption » : belles paroles, dignes de ce saint roi, dignes de la princesse à qui elles étaient adressées, et beau modèle à proposer à celles que, par une faveur insigne, Dieu a appelées au plus haut rang (*)!

(1) Philippe le Hardi, qui lui succéda.

(*) Saint Louis mourut le 25 août de l'an 1220. Son corps fut rapporté en France, et inhumé à Saint-Denis. Boniface VIII mit ce pieux roi au rang des saints.

POUR

LE JOUR DE LA NATIVITÉ DE LA VIERGE.

(8 septembre.)

ÉPITRE.

Isaïe, ch. XI, v. 1.

Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Il sortira un rejeton de la tige de Jessé, et une fleur s'élèvera de sa racine, et l'esprit du Seigneur, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété y reposera, et il sera rempli de l'esprit de la crainte du Seigneur. Il ne jugera point selon que l'œil aura vu, et il ne reprendra point selon que l'oreille aura entendu ; mais il jugera les pauvres dans la justice, et il sera le vengeur équitable de ceux qui sont doux sur la terre. Il frappera la terre par la verge de sa bouche, et il tuera l'impie par le souffle de ses lèvres. La justice lui ceindra les reins, et la foi les environnera comme une ceinture.

Jessé était le père de David (*), de la race duquel devait sortir le sauveur du monde. C'est de ce sauveur qu'il est question dans cet endroit de la prophétie d'Isaïe, et c'est ainsi que tous les pères de l'Église l'ont entendu. Je citerai entre tous les autres saint Jérôme, qui avait fait des saintes Écritures une longue étude, et avait passé toute sa vie à les traduire. « C'est lui, dit-il en parlant de Jésus-Christ, qui, sortant comme une fleur de la tige de David, et étant né d'une vierge pure, a reçu le Saint-Esprit ; non pas avec mesure comme le reste

(1) L'Hébreu écrit Isaï, les Septantes Jessé. Ces deux mots se prononcent à peu près de même.

des saints, mais dans toute sa force et sa plénitude, pour répandre cette plénitude sur tous les hommes qui sont ses membres. » Si d'un autre côté on considère tous les caractères attribués par le prophète à cette fleur sortie de la tige de Jessé, on trouve que tous conviennent parfaitement au Sauveur, et se retrouvent dans Jésus-Christ, modèle parfait de toutes les vertus. L'esprit du Seigneur, dit Isaïe, répandra sur cette fleur l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de science et de piété. Or, tout celà s'applique naturellement à Jésus-Christ, Dieu et homme, à Jésus-Christ verbe divin, revêtu de la nature humaine. En effet, suivant les Ecritures (1) ce Verbe est lui-même la sagesse incréée, formée dès le commencement et avant tous les siècles, lequel ne doit jamais finir, et qui repose en Dieu comme dans un temple saint et éternel (2). C'est en Jésus-Christ qu'est l'esprit de science et de piété; c'est lui qui ne juge point à la manière des hommes, qui rend justice au pauvre et le défend contre son oppresseur, qui venge ceux qui sont doux des outrages que leur font éprouver les méchans; qui tue l'impie par la parole de la vérité, parce que par cette parole il fait mourir l'impiété en lui, et que d'impie qu'il était il en fait un juste par l'infusion de sa grâce; point de doute donc que dans cet endroit d'Isaïe le prophète n'ait en vue Jésus Christ, descendu de David par Marie sa mère, noble rejeton elle-même de cette illustre tige.

(1) Eccli., XXIV. 14. (2) Jean, I. 1.

Rien n'était donc plus convenable, plus digne de la sagesse de l'Église, plus propre à exciter la piété des fidèles et leur respect envers Marie que d'ajouter aux autres fêtes qui se célèbrent déjà en son honneur la fête de sa nativité ou de sa naissance. Car, dit saint Pierre d'Amiens, si l'anniversaire des princes de la terre, qui ne peuvent disposer que de faveurs périssables, excite en nous de vifs sentimens de joie, à quels transports ne devons-nous pas nous livrer à l'occasion de la naissance de la vierge Marie! Avec quelle ferveur ne devons-nous pas remercier le Seigneur des grandes miséricordes qu'il a exercées à son égard, et implorer la médiation de la mère auprès de son fils! N'avons-nous pas lieu d'espérer que nous éprouverons les effets de sa compassion et de sa bonté dans un jour où l'Église s'empresse de lui donner des marques de sa vénération?

On ne peut guère douter que l'institution de cette fête ne remonte aux premiers siècles de l'Église; on en trouve les traces dans les livres liturgiques les plus anciens, et une tradition fidèle a fait passer ce culte depuis ces premiers temps jusqu'à nous. L'hommage d'adoration rendu au fils ne pouvait guère avoir lieu sans qu'on songeât à l'hommage d'honneur à rendre à la mère; et Marie a toujours dû paraître une trop puissante protectrice pour qu'on ne s'adressât point à elle. Plusieurs ordres religieux, tels que ceux de Citeaux et de Prémontré, s'étaient dévoués particulièrement au culte de Marie, et récitaient journellement

l'office de la sainte Vierge. Saint Bernard avait pour elle une dévotion particulière. Êtes-vous, dit-il dans un des nombreux discours qui nous sont restés de lui, êtes-vous emportés par le vent des tentations, ou jetés sur l'écueil des tribulations, adressez vous à Marie. L'ambition, l'orgueil, l'envie, vous livrent-ils des assauts, recourez à Marie; vous sentez-vous prêts à céder aux mouvemens de la colère, à ceux d'une passion désordonnée, invoquez Marie. Marie, suivant ce père, compatit à nos peines, à nos angoisses, à nos dangers; Marie est une étoile propice dont la bénigne influence guérit nos maux, redresse nos erreurs, soulage nos afflictions.

Nous avons parlé des principales fêtes instituées en l'honneur de Marie; de *la Conception*, dans laquelle l'Église l'honore comme ayant été conçue sans péché, privilége que n'a partagé aucune créature; de *la Purification*, dans laquelle Marie a fait éclater, et son humilité en se rabaissant au rang des femmes ordinaires, et son exactitude à remplir les observances légales; de *l'Annonciation*, où Marie a montré son extrême amour pour la pureté, sa foi dans les paroles de l'ange, son obéissance à la volonté de Dieu; de *l'Assomption*, dans laquelle l'Église célèbre la glorification de la mère du Sauveur, enlevée au ciel par des anges pour aller s'y placer à côté de son fils; enfin celle de sa bienheureuse *nativité*.

Pour donner une idée complète de ce que l'Église a prescrit pour le culte de Marie, je ne dois

pas omettre d'autres fêtes que l'Église célèbre encore, quoique avec moins d'éclat, telle que la fête de la *Visitation* (1), en mémoire de la visite que fit Marie à sa parente Élisabeth, et dans laquelle l'enfant de celle-ci, encore renfermé dans ses entrailles, tressaillit à l'approche du fruit béni des entrailles de Marie, et lui rendit par ce mouvement le premier hommage. Telle est encore la fête de la *Présentation* (2), en mémoire de l'offrande que firent de Marie ses pieux parens en la présentant au Temple, comme l'ordonnait la loi de Moïse. Telle est enfin la fête de la *Compassion* de la sainte Vierge (3) ou des angoisses qu'elle souffrit pendant la passion de son fils, angoisses qu'avait prédites à Marie le vieillard Siméon, lorsqu'il lui dit que son cœur serait percé comme d'une épée, douleur plus aiguë que que ne fut jamais aucune douleur, et que saint Bernard met au-dessus de tout ce qu'ont jamais pu souffrir tous les martyrs.

L'institution de tant de fêtes en l'honneur de la seule Marie prouve en quelle haute vénération elle est dans l'Église, et doit être pour nous un avertissement d'avoir recours à elle dans nos nécessités, et un motif de confiance pour le succès des prières que nous lui adresserons.

NOTA. *L'évangile de ce jour est le même que celui de la fête de la Conception : c'est la généalogie du Christ. On renvoie pour l'instruction à cette fête.*

(1) Le 2 juillet.
(2) Le 21 novembre.
(3) Le vendredi de la semaine de la passion.

POUR LE JOUR DE SAINT MATTHIEU.

(21 septembre.)

ÉPITRE.

Apocalypse, ch. IV, v. 12.

Je vis un trône dressé dans le ciel, et quelqu'un assis sur ce trône. Celui qui était assis paraissait semblable à une pierre de jaspe et de sardoine, et il y avait autour de ce trône un arc-en-ciel, qui paraissait semblable à une émeraude. Autour du même trône, il y avait vingt-quatre autels, sur lesquels étaient vingt-quatre vieillards qui étaient vêtus de robes blanches, et avaient sur leurs têtes des couronnes d'or. Il sortait du trône des éclairs, des tonnerres et des voix, et il y avait sept lampes ardentes devant le trône, qui sont les sept esprits de Dieu. Au-devant du trône, il y avait une mer transparente comme le verre, et semblable à du cristal, et devant le trône et à l'entour il y avait quatre animaux pleins d'yeux devant et derrière. Le premier animal était semblable à un lion ; le second était semblable à un veau ; le troisième avait le visage comme un homme, et le quatrième était semblable à un aigle qui vole. Chacun de ces animaux avait six ailes; ils étaient pleins d'yeux au-dehors et au-dedans, et ils disaient incessamment jour et nuit : Saint, saint, saint, est le Seigneur Dieu tout-puissant, qui était, qui est, et qui sera. Et lorsque ces animaux rendaient gloire, honneur et action de grâces à celui qui est assis dans le trône, qui vit dans les siècles des siècles, les vingt-quatre vieillards se prosternaient devant celui qui est assis sur le trône, et ils adoraient celui qui vit dans les siècles des siècles.

Le mot *apocalypse* signifie *révélation*, et ce nom est donné spécialement au récit que fait saint Jean l'évangéliste de la vision qu'il eut dans l'île de

Pathmos, où il avait été relégué par Domitien. Dieu ne nous a pas donné de comprendre tout ce qu'il lui a plu de révéler à ses prophètes, et vraisemblablement eux-mêmes, écrivant sous l'inspiration divine, n'entendirent pas tout ce qu'ils ont laissé par écrit. Mais la sagesse de Dieu n'en paraît pas moins dans ces ouvrages, dont le sens obscur se développe à proportion de ce qu'il plaît à Dieu d'en laisser apercevoir, quand notre utilité ou le bien de l'Église l'exige. En attendant que le dévoloppement ait lieu, l'Église a toujours permis qu'on donnât des différens chapitres de ces livres de pieuses interprétations qui pussent contribuer à l'édification des fidèles.

On peut donc dire que dans ce chapitre de l'apocalypse saint Jean décrit, autant qu'il est donné à une plume humaine de le faire, la majesté de Dieu. C'est le ciel qui est son temple, et qui lui sert de demeure. Là est dressé un trône sur lequel il s'assied. Il y brille de rayons qui jettent un éclat éternel. Autour du trône sont d'autres trônes sur lesquels sont assis des vieillards vêtus de robes blanches, signes de pureté, et portant sur leurs têtes des couronnes d'or. Des éclairs, des tonnerres, des voix retentissantes sortent du trône; devant, brûlent sept lampes, et ces lampes sont sept esprits. Elles sont animées, ce sont les sept esprits de Dieu. L'Église nous apprend que ces sept esprits sont, l'esprit de sagesse, l'esprit d'intelligence, l'esprit de conseil, l'esprit de force, l'esprit de science, l'esprit de crainte de Dieu, et l'esprit de piété, lesquels

sont les sept dons du Saint-Esprit, attachés au sacrement de confirmation, afin que par lui, quand nous le recevons dignement, nous soyons éclairés et fortifiés dans la foi.

L'évangéliste nous montre ensuite autour du trône quatre animaux pleins d'yeux devant et derrière, chacun pourvu de six ailes. Ezéchiel dans sa vision avait aussi vu ces quatre animaux (1), et la description qu'il en fait est exactement semblable à celle de saint Jean. Les saints pères ont vu dans ces quatre animaux la figure des quatre évangiles. Leur grande quantité d'yeux marque la lumière que les Évangiles ont répandu par toute la terre, et les six ailes dont chacun de ces animaux est pourvu peuvent signifier la rapidité avec laquelle le christianisme s'est propagé. Chacun de ces animaux est devenu le symbole de l'un des évangélistes (*).

L'instruction que nous devons tirer de cette épître, c'est : 1° que rien n'égale la grandeur et la majesté de Dieu, et que tout ce que nous connaissons de plus magnifique sur la terre n'est rien en comparaison de cette gloire dont l'Apôtre dit que l'œil n'a point vu, ni l'oreille entendu, ni l'esprit compris, ce que Dieu a préparé à ceux qu'il aime (2), que néanmoins elle ne doit pas moins être l'objet de nos méditations que de nos désirs; 2° que devant

(1) Ezéchiel, I. 5 et suiv.

(*) On a attribué à saint Matthieu celui qui a comme la figure d'un homme; à saint Marc, le lion; à saint Luc, le veau ou le bœuf; et à saint Jean, l'aigle, à cause de l'essor qu'il prend dès son début en s'élançant, pour ainsi dire, jusque dans le sein de la Divinité, pour y contempler l'éternelle génération du Verbe.

(2) I. ép. aux Corinth., II. 9.

la majesté de Dieu nous ne sommes que poussière et que néant, et que, constamment pénétrés de ce sentiment, nous devons nous humilier, devant lui, reconnaître notre extrême et continuelle dépendance de sa volonté, et nous résigner à ses desseins sur nous, quels qu'ils puissent être; 3° que si, à raison de la faiblesse de notre nature et du malheureux penchant qui nous porte vers les choses terrestres et nous y tient comme attachés, nous ne pouvons, à l'exemple des saints, nous tenir dans un état continuel d'adoration, nous devons au moins, autant qu'il est en nous, ne négliger aucune occasion de rendre à Dieu le culte et le tribut d'hommages que nous lui devons en qualité de ses créatures.

ÉVANGILE.

Saint Matthieu, ch. IX, v. 9.

En ce temps-là, Jésus vit en passant un homme qui était assis au bureau des impôts, nommé Matthieu, auquel il dit: Suivez-moi. Et lui aussitôt se leva et le suivit. Et Jésus étant à table dans la maison de cet homme, il y vint beaucoup de publicains et de gens de mauvaise vie, qui s'y mirent avec Jésus et ses disciples. Ce que voyant les pharisiens, ils dirent à ses disciples : Pourquoi votre maître mange-t-il avec des publicains et des gens de mauvaise vie? Jésus, les ayant entendus, leur dit : Ce ne sont pas les sains, mais les malades qui ont besoin de médecin. C'est pourquoi, allez et apprenez ce que veut dire cette parole : J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice. Car ce sont les pécheurs et non pas les justes que je suis venu appeler à la pénitence.

Jésus avait appelé Pierre et André, qui lavaient leurs filets dans la mer, et aussitôt ils avaient tout

quitté pour suivre le Sauveur (1). Jésus se promène sur les bords du lac de Génésareth; il aperçoit au bureau des impôts un publicain nommé Lévi, chargé de les percevoir. Il l'appelle, comme il l'avait fait à l'égard de Pierre et d'André. Lévi, depuis appelé Matthieu, quitte son bureau, et s'attache au Sauveur. D'où vient donc cette vertu qui ne permet point qu'on résiste à Jésus? Cette vertu est la grâce, laquelle, pour me servir de la comparaison de saint Jérôme, semblable à l'aimant qui attire le fer, ou à l'ambre auquel vont s'attacher les paillettes qu'on en approche, exerce sur les âmes une puissante influence, et sait les gagner par des moyens secrets et sûrs, sans gêner leur liberté.

Matthieu était d'une profession odieuse aux Juifs. Ils regardaient les publicains comme des hommes entachés de tous les vices, et surtout de celui de l'avarice, à cause des rigueurs qu'ils exerçaient dans la levée des impôts. Mais Jésus, dans le choix de ses apôtres, regardait bien moins à ce qu'ils avaient été avant leur vocation qu'à ce qu'ils seraient ensuite, quand la grâce aurait opéré en eux. D'ailleurs, comme il le dit lui-même, ce n'était pas les justes qu'il était venu appeler, mais les pécheurs; et ce n'était pas un des moindres prodiges opérés par Jésus que ces pécheurs devenus tout à coup des disciples zélés, et d'ardens prédicateurs de la doctrine de leur maître.

Quant aux reproches que faisaient à Jésus les pharisiens de fréquenter les publicains et des gens

(1) Matth., IV. 18. 20.

de mauvaise vie, et même de manger avec eux, il suffit de faire attention aux circonstances pour se convaincre qu'il n'est point fondé, et qu'il n'y avait que de la mauvaise foi dans cette imputation. Ces publicains viennent trouver Jésus : il les accueille; mais il ne les accueille que parce qu'ils cessent d'être pécheurs, et qu'ils viennent à lui pénétrés d'un vif repentir. C'est ainsi qu'il reçoit la pécheresse pénitente (1); c'est ainsi encore que, touché de la foi de Zachée et du désir ardent qu'avait de le voir ce prince des publicains, il lui dit de se hâter de descendre de l'arbre où il était monté (2), parce qu'il voulait aller loger chez lui. Ainsi Jésus ne fréquente les pécheurs que pour faire qu'ils ne le soient plus; en un mot, que pour en faire des justes.

Évitons la société des méchans, parce qu'elle est dangereuse, et qu'on se pervertit avec des hommes pervers (3); mais si parmi ceux-ci il en était qu'on eût l'espoir de ramener au bien, non-seulement ne les évitons point, mais recherchons-les, et souvenons-nous de ce mot du Sauveur, que Dieu préfère la miséricorde au sacrifice, c'est-à-dire, la charité à tout autre bonne œuvre, quelle qu'elle soit. Une âme qui s'égarait, ramenée à l'honnêteté, à la vertu, j'ajouterai à la religion et à Dieu, quelle noble et belle conquête (*) !

(1) Jean, VIII. 11.
(2) Luc. XIX. 5.
(3) Psaumes, XVII. 27.
(*) Nous avons dit que saint Matthieu, avant sa vocation, s'appelait Lévi; qu'il était publicain, c'est-à-dire préposé à la levée des impôts; que Jésus l'appela, comme il était occupé à son bureau, et qu'incontinent et sans hésiter, il suivit le Sauveur, et s'attacha à lui. Eusèbe et saint Épiphane nous apprennent qu'après l'ascension, saint Matthieu prêcha dans la Judée et autres pro-

POUR LE JOUR DE SAINT MICHEL.

(29 septembre.)

ÉPITRE.

Apocalypse, ch. XII, v. 7.

Il se donna une grande bataille dans le ciel : Michel et ses anges combattaient contre le dragon, et le dragon avec ses anges combattaient contre lui. Mais ceux-ci furent les plus faibles; et depuis ce temps-là ils ne parurent plus dans le ciel. Et ce grand dragon, cet ancien serpent qui est appelé démon et Satan, qui séduit tout le monde, fut précipité du ciel en terre, et ses anges avec lui. Et j'entendis une grande voix dans le ciel qui dit : C'est maintenant qu'est établi le salut, et la force, et le règne de notre Dieu, et la puissance de son Christ, parce que l'accusateur de nos frères, qui les accusait jour et nuit devant notre Dieu, a été précipité du ciel.

Le mot *ange* signifie *messager*, et ce nom, dit saint Augustin, indique bien plus les fonctions qu'ils exercent que leur nature. Les anges sont des substances spirituelles, intelligentes, simples et dépourvues de corps. Ils sont représentés dans les saints livres comme les ministres de Dieu, les mes-

vinces voisines. Ce fut avant la dispersion des apôtres qu'il écrivit son évangile, à la prière des Juifs convertis de la Palestine. Jusque-là rien n'avait été écrit sur la vie ou la doctrine de Jésus-Christ. Saint Matthieu est de tous les évangélistes celui qui entre le plus dans des détails circonstanciés des actions du Sauveur. Lorsque les apôtres se dispersèrent et se partagèrent pour ainsi dire le monde entier pour y porter l'Evangile, saint Matthieu choisit l'Orient pour le théâtre de ses travaux apostoliques. Il porta le flambeau de la foi en Ethiopie et dans la Nubie. Suivant Fortunat, ce saint apôtre souffrit le martyr à Naddaver en Ethiopie. Ses reliques furent rapportées en Occident, et il en fut déposé au moins une partie à Salins, dans le royaume de Naples.

sagers et les exécuteurs de ses volontés. On ne sait point quand ils furent créés; mais il est de foi que ces esprits célestes existent, qu'une partie de cette armée du ciel, séduite par l'orgueil, est tombée dans la désobéissance, et a été précipitée dans les enfers, tandis que la plus grande partie, demeurée fidèle, jouit dans le sein de Dieu du bonheur pour lequel ils avaient été créés.

Il est fait mention des anges dans tous les livres de l'ancien et du nouveau Testament. C'est un mauvais ange qui, sous la forme d'un serpent, séduit notre mère Ève (1). C'est à un mauvais ange que Dieu permit de tourmenter le saint homme Job, pour exercer sa patience (2). Ce sont de mauvais anges qui, avec le dragon ou l'ancien serpent, livrèrent bataille à l'archange Michel. La première fois que dans l'Écriture il est fait mention d'un bon ange, c'est à propos d'Agar renvoyée par Abraham. L'ange du Seigneur, dit le texte sacré, la trouva dans le désert près d'une fontaine, et lui ordonna de retourner vers sa maîtresse (3). Ce sont de bons anges qui visitaient ce patriarche (4). C'est un bon ange qui retint sa main, lorsqu'il était prêt à immoler son fils Isaac (5). C'est un bon ange qui apparut à Manüé père de Samson (6). C'est l'ange Raphaël qui conduisit le jeune Tobie (7) dans ses voyages et qui rendit la vue à son vieux père. C'est enfin, pour ne point trop multiplier les exemples,

(1) Genes., III. 1.
(2) Job, I. 7. II, 1.
(3) Genes., XVI, 7.
(4) *Ibid.* XVIII. 2.
(5) Genes., XXII. 11.
(6) Juges, XIII. 3. 12.
(7) Tobie, II. 5 et 11.

l'ange Gabriel qui annonça à Marie le haut honneur qui lui était destiné, de devenir la mère du Christ. Rien n'est donc plus fréquent dans l'Écriture que la mention faite des saints anges, et de leurs différentes missions aux hommes pour leur annoncer les volontés de Dieu.

C'est aussi une tradition fort ancienne, et consacrée dans l'église catholique, que l'existence d'esprits célestes attachés à chaque homme sous le nom d'*anges gardiens*, pour veiller sur eux, les protéger, leur inspirer de saintes pensées, et les aider dans les momens de tentations ou dans tous les autres dangers. « Le Seigneur, dit le prophète-roi (1), vous a confié aux soins de ses anges; il leur a ordonné de vous accompagner et de vous garder partout. S'il se trouvait quelque chemin difficile où vous fussiez en danger de vous faire du mal, ils vous porteraient entre leurs mains; (avec leur aide), vous marcherez impunément sur l'aspic et le basilic, et vous foulerez aux pieds le lion et le dragon, sans rien craindre. » Cette doctrine est tellement celle de l'Église, qu'elle a institué une fête particulière en l'honneur des saints anges gardiens (2). Jésus-Christ, en parlant des enfans, invite ses disciples à les respecter (3); car, dit-il, leurs anges sont dans le ciel, et y voient la face de Dieu.

Cette tradition d'anges protecteurs ou gardiens de chaque homme, s'était même répandue parmi les

(1) Psaume XC. 9 et suiv.
(2) Elle se célèbre le 2 octobre.
(3) Matth., XVIII. 10.

païens. Socrate disait avoir un *démon ;* c'est-à-dire, suivant l'acception du mot grec, un génie, un esprit qui l'inspirait. Hésiode, beaucoup plus ancien, dit qu'il y a sur la terre de bons anges, chargés de protéger les hommes et de considérer le bien et le mal qu'ils font. Platon donnait à chacun un bon et un mauvais ange.

Je conclurai de cette doctrine si bien établie par l'Écriture, 1° que nous devons honorer dans les anges des protecteurs que Dieu nous a donnés, et qui veillent sans cesse sur nous comme sur un dépôt qui leur a été confié; 2° que, persuadés que nous sommes toujours en leur présence, ce doit être pour nous un motif de ne rien faire qui puisse les contrister. Quelque part que vous soyez, dit saint Bernard, même dans l'endroit le plus secret, le plus caché, votre ange est là qui vous considère. Ferez-vous en sa présence des choses dont vous ne voudriez pas que personne fût témoin? Quelle sauvegarde qu'un ange! et quel motif pour ne rien faire qui puisse déplaire à Dieu!

ÉVANGILE.

Saint Matthieu, ch. XVIII, v. 1.

En ce temps-là, les disciples s'approchèrent de Jésus, et lui dirent : Qui est le plus grand dans le royaume du ciel? Jésus, ayant appelé un petit enfant, il le mit au milieu d'eux, et leur dit : Je vous dis, en vérité, que, si vous ne vous convertissez, et si vous ne devenez semblable à des petits enfans, vous n'entrerez point dans le royaume du ciel. C'est pourquoi quiconque s'humiliera et *se rendra petit* comme cet enfant

sera le plus grand dans le royaume du ciel; et quiconque reçoit en mon nom un enfant *tel que je viens de dire*, c'est moi-même qu'il reçoit. Que si quelqu'un est un sujet de chute et de scandale à un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui pendit au cou une de ces meules qu'un âne tourne, et qu'on le jetât au fond de la mer. Malheur au monde à cause des scandales; car il est nécessaire qu'il arrive des scandales: mais malheur à l'homme par qui le scandale arrive. Que si votre main ou votre pied vous est un sujet de scandale et de chute, coupez-les, et les jetez loin de vous. Il vaut mieux pour vous que vous entriez dans la vie n'ayant qu'un pied ou qu'une main que d'en avoir deux et d'être précipité dans le feu éternel. Et si votre œil vous est un sujet de scandale et de chute, arrachez-le et le jetez loin de vous. Il vaut mieux pour vous que vous entriez dans la vie n'ayant qu'un œil que d'en avoir deux et d'être précipité dans le feu de l'enfer. Prenez bien garde de ne mépriser aucun de ces petits. Je vous déclare que dans le ciel leurs anges voient sans cesse la face de mon père qui est dans le ciel.

Les choses du ciel ne ressemblent point à celles de la terre. Ici-bas, celui là est grand, qui a des richesses, du crédit, des honneurs, qui tient une grande maison, qui domine au-dessus des autres. Tout cela n'est rien aux yeux de Dieu. Devant lui, celui-là seul est grand qui est juste et vertueux. La doctrine de Jésus est une doctrine d'abnégation et d'humilité. Il l'a prêchée et il en a donné l'exemple. Né pauvre parce qu'il l'a voulu, parce qu'il a cru cela nécessaire pour nous détacher des biens terrestres, ce sont les pauvres qu'il aime. J'entends les pauvres volontaires, ceux qui n'attachent aux biens de ce monde que le prix qu'ils valent; qui les possèdent comme ne les possédant

pas, qui sont persuadés de leur néant ; car on peut être pauvre, selon l'Évangile, au milieu de l'opulence, et on peut ne point avoir l'esprit de pauvreté au milieu de l'indigence. J'appelle pauvre, selon l'Évangile, celui qui ne s'attache point aux biens de la terre que la Providence lui a départis, aussi-bien que celui qui, en étant privé, ne les souhaite pas ; car c'est dans l'attachement à ces biens ainsi que dans le désir immodéré de les obtenir que consiste le vice opposé à l'esprit de pauvreté que veut le christianisme.

Les disciples demandent à Jésus qui sera le plus grand dans le royaume des cieux ? Celui, leur répond le Sauveur, en leur montrant un petit enfant, celui qui se fera semblable à cet enfant. C'est à-dire celui qui s'humiliera, qui se rendra petit ; car Dieu hait les superbes ; mais il aime les humbles, et il leur fait miséricorde. Il a fait descendre les puissans du haut de leur grandeur, et il a élevé les humbles (1). On n'arrive donc au ciel que par l'humilité, et l'orgueil écarte de la route qui y conduit ; première leçon que nous donne cet évangile.

Il nous en offre une autre qui n'est ni moins utile ni moins importante, en nous montrant le danger du scandale ou donné ou reçu. On est un sujet de scandale quand par sa conduite, par son exemple, par ses conseils, on entraîne son prochain dans le mal. Les moralistes comparent le scandale à l'assassinat, et le regardent même comme

(1) Luc, I. 52.

plus criminel : en effet, l'assassinat ne fait mourir que le corps, au lieu que le scandale tue l'âme; c'est-à-dire, qu'il la rend ennemie de Dieu et la dévoue à des peines éternelles. Mais si en général le scandale est un grand crime, ce crime est encore bien plus grand quand ce sont des âmes neuves et innocentes qu'on porte au mal. C'est alors surtout que se vérifie ce que dit le Sauveur, qu'il vaudrait mieux arracher son œil et le jeter loin de soi, ou se couper la main et le pied (1), parce qu'il est moins préjudiciable d'entrer *dans la vie* avec une main, un pied ou un œil de moins que d'être précipité dans les enfers pourvu de tous ses membres. L'homme scandaleux fait l'office du démon; comme ce méchant esprit, il tourne tous ses soins vers la ruine des autres.

Quoiqu'il ne soit parlé que de saint Michel dans l'office composé pour cette fête, ce n'est pas lui seul néanmoins que l'Église honore dans cette institution, mais tous les saints anges. Nous ignorons quel est le nombre de ces esprits célestes. Mais il est à présumer qu'il est extrêmement considérable. Les saintes Écritures partagent ces esprits en neuf ordres, savoir : les anges, les archanges, les vertus, les puissances, les principautés, les dominations, les trônes, les chérubins et les séraphins. Le culte qu'on leur rend est appuyé sur la tradition de l'Église. Elle les regarde comme des intermédiaires entre Dieu et nous pour porter nos prières et l'hommage de nos bonnes œuvres aux pieds de

(1) Matth. XVIII. 8.

l'Éternel. Lorsque vous priiez, dit l'ange Raphaël à Tobie, et que vous ensevelissiez les morts, j'étais avec vous par l'ordre de Dieu. C'était moi qui lui offrais vos prières, et c'est moi qu'il a envoyé pour vous guérir (1).

Voulons-nous jouir dans le ciel de la compagnie des anges, menons ici-bas une vie angélique. Soyons purs comme eux, fidèles comme eux. Faisons à Dieu le sacrifice de nos affections désordonnées, entrons dans les dispositions de ces esprits bienheureux, en un mot, soyons des anges sur la terre, et nous serons un jour des anges dans le ciel.

POUR LE JOUR DE SAINT DENIS

ET SES COMPAGNONS. (9 octobre.)

ÉPITRE.

Saint Paul, I. ép. aux Thessal, ch. II, v. 2.

Mes frères, nous n'avons pas laissé, en nous confiant en Dieu, de vous prêcher hardiment l'évangile de Dieu parmi beaucoup de combats. Car nous ne vous avons point prêché une doctrine d'erreur ou d'impureté, et nous n'avons point eu dessein de vous tromper : mais, comme Dieu nous a choisis pour nous confier son évangile, nous parlons aussi, non pas pour plaire aux hommes, mais à Dieu, qui voit le fond de nos cœurs; car nous n'avons usé d'aucune parole de flatterie, comme vous le savez, et notre ministère n'a point servi de prétexte à notre avarice; Dieu m'en est témoin, et nous n'avons point aussi recherché aucune gloire de la part des hommes,

(1) Tobie, XII. 12.

ni de vous, ni d'aucun autre. Nous pouvions, comme étant apôtres de Jésus-Christ, vous charger de notre subsistance; mais nous nous sommes conduit parmi vous avec toute sorte de douceur, comme une mère qui nourrit et qui aime tendrement ses propres enfans. Ainsi, dans l'affliction que nous ressentons pour vous, nous aurions souhaité de vous donner non-seulement la connaissance de l'évangile de Dieu, mais aussi notre propre vie, tant était grand l'amour que nous vous portions. Vous vous souvenez, mes frères, de la peine et de la fatigue que nous avons souffertes, et comme nous avons prêché l'évangile de Dieu en travaillant jour et nuit pour n'être à charge à aucun de vous. Vous êtes témoins vous-mêmes, et Dieu l'est aussi, combien la manière dont je me suis conduit envers vous, qui avez embrassé la foi, a été sainte, juste et irréprochable. Car vous savez que j'ai agi envers chacun de vous comme un père envers ses enfans, vous exhortant, vous consolant et vous conjurant de vous conduire d'une manière digne de Dieu, qui vous a appelés à son royaume et à sa gloire. C'est pourquoi nous rendons aussi à Dieu de continuelles actions de grâces de ce qu'ayant entendu la parole de Dieu que nous vous prêchons, vous l'avez reçue, non comme la parole des hommes, mais comme étant, ainsi qu'elle l'est véritablement, la parole de Dieu, qui agit en vous qui êtes fidèles.

Si l'on songe à tous les obstacles qui s'opposaient à la propagation de l'Évangile, et que d'un autre côté l'on considère de quel succès sa prédication a été suivie, on ne peut s'empêcher de reconnaître en cela une œuvre toute divine. Ce n'était point une doctrine qui flattât les sens que les apôtres avaient à annoncer. Ils ne promettaient ni des richesses, ni des plaisirs, ni une vie douce et aisée. Au contraire, ils combattaient les passions, ils voulaient qu'on renonçât à ses penchans et à ses goûts;

ils ne disaient point aux riches : Jouissez des faveurs de la fortune, employez-les à vous satisfaire, ne vous refusez rien de ce qui peut contenter vos fantaisies et vos goûts. Ils leur disaient au contraire : Possédez vos richesses comme ne les possédant pas ; partagez-les avec les pauvres ; faites-vous en des trésors pour une autre vie ; et surtout ne voyez pas avec indifférence les souffrances de vos frères. Ils leur disaient encore : Au lieu de chercher le plaisir, aimez la retraite ; au lieu de vivre dans la mollesse, mortifiez votre corps et faites pénitence ; au lieu d'écouter vos goûts et vos penchans, faites-leur la guerre. Sans doute on ne devait pas être disposé à entendre des vérités si dures, ni à se soumettre à une discipline si sévère, dans un temps surtout où la corruption avait poussé de si profondes racines. Cependant, si quelques-uns de ceux à qui les apôtres s'adressent les repoussent, un plus grand nombre les écoutent ; la semence de l'Evangile fructifie, et bientôt prend un accroissement sensible. Peu d'années se sont passées, et déjà elle promet une abondante récolte.

Quand, en parlant aux hommes, on leur dit des choses qui les flattent, on est bien sûr d'obtenir (1) leur attention et leurs suffrages ; mais ce n'était pas ce que faisaient les apôtres. C'est à Dieu seul qu'ils voulaient plaire. S'ils n'avaient pas eu Dieu en vue, si Dieu n'avait pas dû être la récompense de leurs travaux, ils n'en eussent recueilli que des peines sans gloire, sans profit, ni pour cette vie,

(1) Isaïe, XXX.

ni pour l'autre. Animés du zèle le plus désintéressé, dévoués entièrement au bien spirituel de ceux qu'ils instruisaient, le plus souvent ils n'en tiraient pas même leur subsistance. Saint Paul nous apprend qu'après avoir prêché tout le jour, il travaillait la nuit pour fournir à ses besoins; et il en appelle en témoignage les fidèles de Thessalonique.

Je vois donc dans l'Evangile une doctrine d'une pureté parfaite, qui combat les penchans de l'homme, qui ne promet rien pour ce monde, et qui n'y impose que des privations. Je vois dans les premiers ouvriers évangéliques des hommes d'un dévouement sans bornes, que rien ici-bas ne dédommage de leurs laborieuses occupations, qui s'attachent à ceux qu'ils enfantent à Jésus-Christ avec autant de tendresse que la nourrice la plus soigneuse à son nourrisson. Je les vois porter partout des paroles de consolation et de paix, ne voulant rien pour eux, se croyant assez riches pourvu qu'ils rendent les hommes meilleurs, n'ambitionnant d'autres biens que ceux de l'autre vie, regardant le retour des pécheurs à Dieu comme la plus belle conquête, et n'épargnant ni peines ni fatigues pour lui gagner des âmes. J'admire enfin dans les premiers fidèles les effets tout-puissans de la grâce; j'y vois des hommes qui renoncent à leurs erreurs et à leurs vices, qui apprennent à se maîtriser, qui mènent une vie sainte et irrépréhensible; et, comme l'Apôtre, je rends grâce à Dieu de ce que ces peuples ont entendu la parole et l'ont reçue non

comme la parole des hommes, mais comme la parole de Dieu. Heureux nous-mêmes, appelés dès notre naissance aux lumières de l'évangile, si cette parole, que nous avons si souvent entendue, agit dans nos cœurs et y produit une foi ferme, accompagnée d'un ardent amour de Dieu, seul moyen de salut que nous ayons.

ÉVANGILE.

Saint Marc, ch. XVI, v. 15.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Allez par tout le monde, prêchez l'Évangile à toutes les créatures. Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé ; et celui qui ne croira point sera condamné. Ces miracles accompagneront ceux qui auront cru ; ils chasseront les démons en mon nom ; ils parleront de nouvelles langues ; ils prendront les serpens *avec la main ;* et s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera point de mal ; ils imposeront les mains sur les malades, et les malades seront guéris.

Voici donc l'oracle prononcé par la bouche même du Sauveur ; « Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé ; et celui qui ne croira pas sera condamné. » Telles sont les conditions auxquelles Dieu a attaché notre salut. D'abord il faut croire. Mais que devons nous croire ? sans doute ce que Jésus a enseigné. Et qui a-t-il chargé de nous transmettre cette doctrine ? ceux, sans contredit, auxquels il a confié le soin de nous instruire et à qui il a dit : « Allez par tout le monde, prêchez l'Évangile à toute créature » (1). C'est donc à l'Église et à ses ministres

(1) Matth. XXVIII. 19. — Marc, XVI. 15.

qu'appartient l'enseignement sur notre salut. Les apôtres ont eux-mêmes rédigé les principaux articles de cette croyance dans le symbole (1). C'est là d'abord ce que nous devons croire ; et si nous croyons, nous serons sauvés. Dieu, dit saint Augustin, exige de nous la foi, et il nous offre le salut en échange. Qui pourrait balancer entre le peu qui nous est demandé et l'offre magnifique qui nous est faite? Celui qui croira sera sauvé, c'est-à-dire jouira d'un bonheur éternel; et celui qui ne croira pas sera condamné, c'est-à-dire sera puni pendant toute l'éternité. Hésiter entre un bonheur et un malheur éternel, est un acte de démence qui n'est pas concevable.

Cependant ce n'est pas tout de croire, Jésus-Christ a mis à notre salut une autre condition. Il faut être baptisé ; c'est encore Jésus-Christ, c'est la vérité même qui a dit : Personne, s'il ne renaît par l'eau et le saint Esprit, ne peut entrer dans le royaume du ciel. (2) En effet, pour entrer dans le ciel, il faut appartenir à l'Église, et on ne lui appartient qu'en recevant le baptême. On ne peut entrer dans le ciel à moins qu'on ne soit exempt de toute souillure ; et ce n'est que par le baptême qu'on peut être purifié de la souillure originelle.

« Allez par tout le monde prêcher l'Évangile à toute créature, » dit Jésus-Christ. Voilà donc les apôtres et les disciples envoyés dans tout l'univers. C'est à eux à prêcher l'Évangile, à annoncer la doctrine

(1) Saint Jérome, épître LXI., ch. 9. 1.

(2) Jean, III. 5.

du Christ, et personne n'est exclu du bienfait de cette instruction. Dieu appelle et y admet toute créature; car Jésus-Christ a versé son sang pour tous, et l'infinie bonté de Dieu veut que tous puissent être sauvés.

Fidèles à l'ordre qu'ils ont reçu de leur maître, bientôt les disciples se dispersent; ils partent sans moyens humains, ils partent sur la parole du Sauveur, ils annoncent sa doctrine; mais seront-ils crus?

Oui, sans doute; car ils parleront avec autorité; car ils donneront de la divinité de leur mission des preuves auxquelles on ne pourra se refuser; car Dieu lui-même daignera être la caution de ce qu'ils auront avancé; car enfin ils feront des choses si merveilleuses, qu'il sera impossible de ne pas croire qu'ils sont aidés d'un pouvoir surnaturel (1). Ils chasseront les démons, ils parleront des langues nouvelles, les serpens les plus vénimeux ne pourront leur nuire, des breuvages mortels ne leur feront aucun mal, la seule imposition de leurs mains guérira les malades. Et que leur faudra-t-il pour opérer toutes ces merveilles? il leur suffira d'invoquer le nom du Christ qu'ils annonçent.

Tout cela s'est exécuté ponctuellement, et les faits l'attestent. Les disciples du Christ répandus par tout l'univers y ont annoncé sa doctrine; partout elle a trouvé de zélés prosélytes, et elle a fini par triompher du paganisme. Le pouvoir que Jésus-Christ avait donné aux apôtres de faire des choses

(1) Marc, XVI. 17.

merveilleuses, ils l'ont exercé; les Actes des apôtres nous apprennent que Dieu faisait par saint Paul des miracles extraordinaires (1); qu'en appliquant aux malades des linges qui avaient touché son corps, ils étaient guéris de leurs maladies, et que les esprits malins quittaient ceux dont ils s'étaient emparés. Ils nous apprennent encore qu'à Malte, une vipère s'étant jeté sur la main de saint Paul, les habitans de cette ville avaient vu avec admiration qu'il n'en avait point été blessé (2). La parole de Jésus-Christ a donc été accomplie; aux apôtres et aux disciples ont succédé d'autres ouvriers évangéliques qui ont achevé la grande entreprise de la propagation de la doctrine du Christ (*).

POUR LE JOUR

DE SAINT SIMON ET SAINT JUDE.

(28 Octobre.)

ÉPITRE.

Ép. de saint Jude, v. 17.

Mes bien-aimés, souvenez-vous de ce qui a été prédit par les apôtres de notre Seigneur Jésus-Christ, qui vous disaient qu'aux derniers temps il y aurait des imposteurs qui suivraient

(1) Actes, II et 12.

(2) Actes, XIX. XXVIII. 3.

(*) Saint Denis a été l'un de ces ouvriers évangéliques; et cette grande capitale (Paris), ainsi que notre France, lui doivent l'avantage d'être chrétiennes. L'histoire ecclésiastique ne parle ni de son pays ni de sa naissance. On sait seulement qu'envoyé de Rome, après avoir prêché l'Evangile dans beaucoup d'endroits, il s'arrêta à Paris, dont il fut premier évêque; qu'il y convertit un grand nombre d'idolâtres et y bâtit une église; et qu'après une longue et dure prison, il eut la tête tranchée avec ses deux compagnons, Rustique, prêtre, et Eleuthère,

leurs passions déréglées et pleines d'impiétés. Ce sont des gens qui se séparent eux-mêmes *par le schisme*, des hommes sensuels qui n'ont point l'esprit de Dieu. Mais vous, mes bien-aimés, vous élevant vous-mêmes comme un édifice spirituel sur le fondement de votre très-sainte foi, et priant par le Saint-Esprit, conservez-vous en l'amour de Dieu, attendant la miséricorde de notre Seigneur Jésus-Christ pour obtenir la vie éternelle. Reprenez ceux qui paraissent déjà *endurcis* et condamnés. Sauvez les uns, en les tirant comme du feu; et ayez compassion des autres, en craignant pour vous-mêmes, et haïssez comme un vêtement souillé tout ce qui tient de la corruption de la chair. A celui qui est puissant pour vous conserver sans péché, et pour vous faire comparaître devant le trône de sa gloire purs et sans tache, et dans un ravissement de joie; à Dieu notre Seigneur, qui est seul sage, soit gloire, magnificence, force et empire, maintenant et dans les siècles des siècles. Amen.

L'ÉTAT de l'Église de Jésus-Christ dans ce monde est un état de lutte continuelle; et c'est pour cela qu'on l'appelle *militante*, parce que, semblable à une armée qui a l'ennemi en tête, elle a sans cesse à faire des efforts pour les repousser. Dès son établissement, Jésus rencontre des difficultés à vaincre; les scribes et les pharisiens cherchent à décréditer sa doctrine; ils attribuent ses miracles au méchant esprit; ils le représentent comme un séditieux qui trouble l'état, l'ordre public. Lui-même annonce à ses disciples qu'ils auront des obstacles à surmonter, qu'on les traduira devant les juges,

diacre. On croit que ce fut à Montmartre qu'ils souffrirent le martyre. La reine Adélaïde, femme de Louis-le-Gros, en leur honneur, y fonda une abbaye de femmes qui subsista jusqu'au moment de la révolution. Quant au monastère de Saint-Denis, où reposaient les reliques de ces saints martyrs, il fut fondé par le roi Dagobert, et depuis son église est devenue le lieu de la sépulture de nos rois et de leur famille.

qu'on les frappera de verges dans les synagogues, qu'on les menera devant les gouverneurs et les rois, et qu'on les haïra à cause de son nom (1). Il parle de faux frères qui s'étaient glissés parmi les fidèles; il les prévient que l'amour que leur témoignent ces faux docteurs n'est point sincère (2), et qu'ils ne songent qu'à les séparer de la véritable doctrine. Dans l'épître aux Corinthiens (3), saint Paul dit qu'il faut qu'il y ait des hérésies. Dès les temps apostoliques, il s'est élevé des hommes qui ont attaqué les principaux points de la doctrine évangélique. Saint Jean a écrit son évangile principalement pour réfuter ceux qui niaient la divinité de Jésus-Christ. Dans son Apocalypse, il parle des nicolaïtes, secte qui s'était élevée de son temps. Enfin il n'y a point un seul siècle de l'Église qui n'ait vu naître quelques erreurs; et saint Jude nous apprend qu'aux derniers temps, c'est-à-dire, dans les temps qui précéderont le jugement dernier, il y aura des imposteurs qui suivront leurs passions déréglées et pleines d'impiétés, et qui se sépareront par le schisme. La raison de tout cela, c'est que cette vie est un temps d'épreuve, et que c'est au milieu des combats que la vertu s'épure et se perfectionne.

L'Église est sortie triomphante de tous ceux qu'elle a eus à livrer; et quelque effort que l'erreur ait fait, elle n'a jamais prévalu.

Si l'on y fait attention, l'on se convaincra

(1) Matth., X. 17.
(2) Galates, IV. 17.
(3) I. Corinth., XI. 19.

que cet égarement de quelques hommes ennemis du christianisme, si souvent renouvelé, est l'effet de l'orgueil et des appétits déréglés qu'on ne travaille point à contenir : pour ces hommes sensuels la vie présente est tout, ils ne voient rien au-delà. Il est pourtant une autre vie où il faudra rendre compte de celle-ci; et quelque endurci qu'on soit, il est impossible que le cri de la conscience n'en avertisse point quelquefois le chrétien. Au contraire, celui qui, pour se servir de l'expression de l'Apôtre, s'élève lui-même comme un édifice spirituel (1) sur les fondemens de la très-sainte foi, sûr, autant qu'on peut l'être avec la confiance en Dieu et la défiance de soi-même, d'avoir rempli tous les devoirs qui lui sont imposés et de marcher vers sa destination dans la voie qui lui est prescrite, est en paix avec lui-même, et attend avec une foi ferme les promesses que Dieu lui a faites dans son Évangile. Persuadé qu'un meilleur monde l'attend, il ne s'attache à rien dans celui-ci; il est du nombre de ceux que le Saint-Esprit a déclarés bienheureux; parce qu'après avoir bien vécu, ils meurent dans le Seigneur, c'est-à-dire au sein de l'espérance chrétienne.

Il n'est, au reste, que trop d'écueils ici-bas dont il est difficile à une foi mal affermie de se garantir. Au fond du cœur, ce sont des passions qu'on a mal asservies, et qui nous maîtrisent; au-dehors, c'est le mauvais exemple qui d'abord révolte, mais auquel on s'habitue insensiblement, et qu'on finit

(1) I. ép. de saint Pierre, II. 5.

par suivre ; ce sont d'autres occasions de chute. Ne négligeons pas le conseil de l'Apôtre ; haïssons comme un vêtement souillé tout ce qui tient à la corruption du cœur. Joignons à une vive charité une tendre compassion pour les autres, une crainte salutaire pour nous-mêmes. Recourons à Dieu, qui non-seulement peut nous conserver sans péché, mais qui encore, de pécheurs que nous sommes, peut nous rendre saints et justes, changer notre cœur, quelque endurci qu'il soit, et renouveler à notre égard le miracle qui de Paul persécuteur fit un apôtre zélé et fidèle.

ÉVANGILE.

Saint Jean, ch. XIV, v. 19.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus. Mais, pour vous, vous me verrez, parce que je vis, et que vous vivrez aussi. En ce jour-là, vous connaîtrez que je suis en mon père, et vous en moi, et moi en vous. Celui qui a reçu mes commandemens et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime. Celui qui m'aime sera aimé de mon père, et je l'aimerai aussi, et je me découvrirai à lui. Judas, non pas Iscariote, lui dit : Seigneur, d'où vient que vous vous découvrirez à nous et non pas au monde? Jésus lui répondit : Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure.

C'est dans le dernier entretien que Jésus eut avec ses disciples avant sa passion qu'il leur tint le discours dont il est question dans cet évangile. Il était sur le point de les quitter, et faisait, pour ainsi dire,

son testament de mort. Il leur promet de ne point les laisser orphelins, et quoiqu'il les avertisse qu'il va se séparer d'eux, il les assure qu'il reviendra à eux; mais il met une grande différence entre eux et le monde. Le monde, dit-il, ne me verra plus; mais vous, vous me verrez parce que je vivrai; c'est-à-dire, parce que je serai ressuscité, et parce que vous vivrez aussi; de qui peut s'entendre des différentes apparitions du Sauveur et des entretiens qu'il devait avoir avec les disciples après sa résurrection et avant de monter au ciel.

Mais quel est le sens de ces paroles, *le monde ne me verra plus?* Saint Augustin nous en donne l'explication. Dieu, dit-il, se manifeste à ceux qui lui sont fidèles, mais non à ceux qui aiment le monde et ses vanités. Il se manifeste à ceux qui l'aiment et qui observent ses commandemens. Ceux-là, dit-il encore, mon père les aimera, mon père et moi viendrons à eux et établirons en eux notre demeure.

Aimer Dieu, je l'ai dit souvent et je ne puis trop le répéter, aimer Dieu est toute la loi et le principe de toute vertu. Quand on n'aime point Dieu, c'est encore saint Augustin qui le dit d'après saint Paul, parlât-on le langage des anges, on ressemble à l'airain qui résonne, à une cymbale qui retentit. Mais qu'entend l'évangéliste quand il dit que Dieu établira sa demeure dans ceux qu'il aime? Cela veut dire qu'il habitera en eux par sa grâce. Et quel temple en effet est plus digne de Dieu que l'âme pure de l'homme juste, qu'un cœur véritablement

rempli de l'amour de Dieu? Ce passage peut encore s'entendre de la sainte eucharistie, que le Sauveur a destinée à être notre nourriture spirituelle, et qui, contenant le corps et le sang de notre Seigneur, en un mot, le Verbe divin qui s'est fait homme, rend Dieu présent dans ceux qui s'en nourrissent, et fait qu'il habite en eux réellement.

Tirons de cet évangile une leçon salutaire. Puisque Dieu ne se manifeste pas au monde, si nous sommes obligés de vivre dans le monde, évitons du moins les piéges qui sans cesse y sont tendus à l'innocence. Conservons-la au milieu de sa corruption; conservons surtout la foi par qui le juste (1) vit. Joignons-y les bonnes œuvres; nous mériterons ainsi que Dieu se manifeste en nous par sa grâce.

L'Église fait lire cet évangile le jour de la fête de saint Jude, parce qu'il y est question de cet apôtre. C'est lui qui prit la liberté de demander à Jésus l'explication des paroles mystérieuses dans lesquelles le Sauveur déclare qu'il se découvrira à ses fidèles disciples, mais non au monde; et Jésus a la bonté de condescendre à sa demande. L'évangéliste a soin de nous avertir que le *Jude* dont il parle n'est point Juda Iscariote qui trahit le Sauveur. Le *Jude* dont parle saint Jean est auteur d'une épître qui fait partie des sept qui sont nommées *catholiques*. Il y combat les faux docteurs, c'est-à-dire, les hérétiques qui déjà infestaient l'Église (*).

(1) Galates, III. 11.

(*) Saint Simon, dont l'Église célèbre la mémoire en même temps que celle de saint Jude, est surnommé *le Cananéen*, peut-être parce qu'il était de Cana en Gali-

POUR LE JOUR DE LA TOUSSAINT.

(1er novembre.)

ÉPITRE.

Apocalypse, ch. VII, v. 2.

En ce temps-là, je vis un autre ange qui montait devers le soleil levant, ayant le sceau du Dieu vivant, et il cria à haute voix aux quatre anges qui avaient reçu le pouvoir de frapper de plaies la terre et la mer, en disant : Ne frappez point la terre, ni la mer, ni les arbres, jusqu'à ce que nous ayons marqué au front les serviteurs de notre Dieu. Et j'entendis que le nombre de ceux qui avaient été marqués était de cent quarante-quatre mille de toutes les tribus des enfans d'Israël. Il y en avait douze mille de marqués de la tribu de Juda; douze mille de la tribu de Ruben; douze mille de la tribu de Gad; douze mille de la tribu d'Aser; douze mille de la tribu de Nephtali; douze mille de la tribu de Manassé; douze mille de la tribu de Siméon; douze mille de la tribu de Lévi; douze mille de la tribu d'Issachar; douze mille de la tribu de Zabulon; douze mille de la tribu de Joseph; douze mille de la tribu de Benjamin. Je vis ensuite une multitude que personne ne pouvait compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue. Ils étaient debout devant l'Agneau, vêtus de robes blanches, et tenant des palmes dans leurs mains; ils chantaient à haute voix : Grâces à notre Dieu, qui est assis sur le trône, et à l'Agneau, qui nous ont sauvés. Et tous les anges étaient debout autour du trône, et des vieillards, et des quatre animaux, et étant prosternés sur le visage devant le trône, ils adorèrent Dieu, en disant : Amen, bénédiction, gloire, sagesse, actions de grâces, honneur, puissance et force à notre Dieu dans les siècles des siècles. Amen.

lée. Il est aussi appelé *le zélé*, à cause du zèle qu'il mettait à remplir les fonctions de l'apostolat. On croit qu'ils prêchèrent ensemble en Asie avec saint Thadée, et que tous deux y reçurent la couronne du martyr, l'un des soixante-douze disciples.

Une partie du culte catholique consiste à rendre aux saints qui sont dans le ciel des honneurs particuliers, en célébrant leur fête et en récitant des offices qui leur sont propres. Les jours où l'on honore ces saints sont marqués dans les calendriers. Quelques-unes de ces fêtes sont plus solennelles, et se célèbrent par la cessation du travail, comme les jours de dimanche. Les autres ont moins de célébrité, et l'Église se contente de réciter un office propre au saint qu'elle veut honorer.

Les honneurs rendus aux saints sont des honneurs rendus à Dieu lui-même, puisque c'est Dieu qui est la source et le principe de leur sainteté. A Dieu ne plaise que l'Église ait eu l'intention de transférer à des créatures, quelque saintes qu'on puisse les supposer, un hommage d'adoration qui n'est dû qu'à Dieu seul! Mais elle regarde les vertus des saints comme des œuvres admirables, produites par l'effusion de la grâce divine, et elle honore en elles le divin auteur de ces œuvres, de sorte que l'on peut dire que les fêtes instituées en l'honneur des saints l'ont été pour honorer Dieu et la passion du Sauveur, sans laquelle les hommes n'eussent été capables d'aucun bien méritoire de la vie éternelle.

Ces principes sur le culte des saints ont toujours été ceux de l'Église catholique; le saint concile de Trente (1) les a consacrés, et il recommande spécialement d'en instruire les fidèles. Ils doivent croire, y est-il dit, que les saints sont près de Dieu

(1) Sess. XXV.

de puissans intercesseurs ; qu'il est bon et utile de les invoquer et de recourir à eux pour obtenir de Dieu, par les mérites de Jésus-Christ, qui seul est notre médiateur près de son père, les grâces dont nous avons besoin. Il condamne ceux qui regardent le culte des saints comme une idolâtrie, qui prétendent qu'il nuit au culte que l'on doit à Dieu, ou qui pensent que les prières des saints ne peuvent être utiles aux hommes. Il s'explique au reste de la manière la plus claire sur la nature de ces cultes (1), et déclare formellement que bien qu'on célèbre des messes en l'honneur des saints et de la sainte Vierge, ce n'est pas à eux, mais à Dieu seul que le sacrifice s'adresse. Seulement on implore leur protection, afin, comme il est dit dans le canon de la messe, « que ceux-là daignent intercéder pour nous dans le ciel, desquels nous faisons mémoire sur la terre. »

N'étant pas possible que dans le courant d'une année chaque saint ait sa fête ; plusieurs d'ailleurs nous étant inconnus, et les bienheureux que Dieu a couronnés sans que l'Église les ait canonisés n'étant pas moins saints que ceux qui ont reçu d'elle cet honneur, l'Église a jugé à propos d'établir une fête où l'on honorât tous les saints en général. Cette fête a été nommée *la Toussaint* : son institution remonte à un temps fort ancien, et elle a été introduite en France par Grégoire IV vers l'an 837 sous le règne de Louis-le-Débonnaire.

Outre l'intention de rendre à tous les saints l'honneur qui leur est également dû, le motif de

(1) Sess. XXII, ch. 3.

l'Église, dans l'institution de cette fête, a été de nous proposer les saints pour modèles, et de nous exciter par l'exemple de leurs vertus à les imiter et à mériter d'être un jour participans de leur bonheur. Elle a voulu aussi, en nous mettant sous les yeux cette multitude d'âmes fidèles, qui se sont sanctifiées dans tous les états de la vie, nous apprendre qu'il n'est aucune condition dans laquelle on ne puisse opérer son salut, pourvu qu'on en remplisse fidèlement les devoirs, et qu'on vive chrétiennement. C'est sans doute ce que signifie, dans la vision de saint Jean, ce grand nombre de serviteurs de Dieu marqués au front du sceau de la justice, et pris dans toutes les tribus d'Israël, et ce que marque plus particulièrement encore cette grande multitude que personne ne pouvait compter de toute nation, de toute tribu, de tout peuple, de toute langue, debout devant le trône et devant l'Agneau, vêtus de robes blanches, signes de pureté, et tenant dans leurs mains des palmes, symboles de victoire et de triomphe. Ce que nous devons en conclure, c'est que, si nous ne faisons pas notre salut, c'est notre faute, puisque Dieu a donné à tous les moyens suffisans pour l'opérer, et qu'il ne refuse à personne les grâces dont il a besoin, quand elles sont demandées convenablement.

ÉVANGILE.

Saint Matth., ch. V, v. 1.

En ce temps-là, Jésus, voyant la troupe du peuple, monta sur une montagne, et s'étant assis, ses disciples s'approchèrent

de lui, et ouvrant sa bouche, il les enseignait en disant : Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume du ciel est à eux. Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre. Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. Bienheureux ceux qui sont affamés et altérés de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils seront traités avec miséricorde. Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. Bienheureux sont les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfans de Dieu. Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume du ciel est à eux. Vous serez bienheureux lorsque les hommes vous chargeront d'injures et de reproches, qu'ils vous persécuteront, et qu'à cause de moi ils diront faussement toute sorte de mal contre vous. Réjouissez-vous *alors*, et soyez ravis de joie, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans le ciel.

Tous les hommes sont appelés au bonheur éternel, et Dieu, les ayant tous crées pour le connaître et l'aimer, les avait aussi tous crées pour les rendre éternellement heureux. Le péché de nos premiers parens a apporté dans cette destination générale un malheureux changement. A un bonheur qui ne devait point finir ont succédé les misères de la vie qu'aurait infailliblement suivies une mort éternelle, sans le bienfait ineffable de la rédemption. Nous avons donc été tous rachetés; mais c'est à nous, avec la grâce de Dieu, à nous appliquer le prix de ce rachat. Aimons-le, observons ses commandemens, nous rentrerons dans nos premiers droits. S'il en est qui n'y rentrent point, qu'ils s'en prennent à eux-mêmes; c'est parce qu'il ne veulent point y rentrer, et que, plus attachés à leurs goûts

vicieux qu'à l'amour de la vertu, ils croupissent dans le péché et y meurent.

Quand Jésus parle de bonheur, il s'en faut que ce soit dans les biens de ce monde qu'il le fasse consister. Voyons donc et apprenons de lui qui sont ceux qu'il appelle heureux.

Bienheureux, dit-il, les pauvres d'esprit, c'est-à-dire ceux qui sont détachés des richesses et de tout ce qui flatte l'orgueil et l'ambition; à ceux-là, pour avoir méprisé tous ces prétendus biens, le Sauveur promet les biens véritables et réels de l'éternité.

Bienheureux, ceux qui sont doux, c'est-à-dire, ceux que ne maîtrisent ni la colère, ni des passions violentes. A ceux là le Sauveur promet qu'ils posséderont la terre. Non, sans doute, cette terre semée d'épines et de tribulations, où nous sommes en exil, dit saint Jérome; mais la terre que le Psalmiste appelle la terre des vivans, celle qui est habitée par ceux qui ne meurent plus.

Bienheureux ceux qui pleurent, c'est-à-dire ceux qui versent des larmes sur les misères de ce monde, sur les erreurs des hommes, sur les crimes des pécheurs, sur les pécheurs eux-mêmes, comme autrefois Samuel pleura sur Saül, après que le Seigneur l'eut rejeté; des consolations sont promises à ceux-là, et Dieu tient ce qu'il promet.

Bienheureux encore ceux qui ont faim et soif de la justice; car il ne suffit point de vouloir la justice, il faut même en être comme affamé, comme altéré; il faut l'aimer au point de n'en être jamais

rassasié dans ce monde, pour l'être pleinement dans l'autre, à la vue du soleil de justice qui y brillera de tout son éclat, et réfléchira ses rayons divins sur les justes.

Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, c'est-à-dire compatissans aux misères de leurs frères, prêts à soulager leurs besoins, à supporter leurs défauts, à pardonner leurs écarts. Anges de charité, ceux-là obtiendront miséricorde; ils auront pardonné; il leur sera accordé pardon.

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur; ceux-là verront Dieu, car Dieu aime la pureté. Elle nous est particulièrement recommandée dans les Écritures. Saint Jean est nommé le disciple que chérissait Jésus, parce qu'il était vierge, et rien de souillé ne doit entrer dans le royaume du ciel (1).

Bienheureux aussi les pacifiques, c'est-à-dire ceux qui sont en paix avec Dieu, avec eux-mêmes et avec le prochain. Avec Dieu, parce qu'ils sont justes; avec eux-mêmes, parce qu'ils n'ont rien à se reprocher; avec le prochain, parce qu'ils ne font rien qui blesse qui que ce soit, et qu'ils font, autant qu'il dépend d'eux, tout ce qui peut être utile aux autres; ceux-là, Dieu les avoue pour ses enfans.

Bienheureux enfin ceux qui souffrent persécution pour la justice. C'est la cause de Dieu que ceux-là soutiennent; il est juste que Dieu soit leur récompense.

Telles sont les béatitudes que l'Église nous propose. Si on les pèse au poids de la raison, on se

(1) Apoc., XXI. 27.

convaincra que même dans ce monde ceux-là seraient heureux qui posséderaient les qualités auxquelles l'Évangile attache le bonheur. Supposons, en effet, un homme que ni l'amour des richesses, ni l'ambition ne domine, dont une inaltérable douceur fasse le fond du caractère, qui sache compatir aux malheurs des autres, qui soit bon et juste, et à qui sa conscience ne fasse aucun reproche, qui aime la paix, qui la cherche; cet homme, fût-il persécuté pour le bien qu'il veut et qu'il fait, ne verra point sa paix troublée. Chez les païens il eût été le juste et le sage par excellence. Éclairé des lumières de l'Évangile, animé de la foi, et fortifié par l'espérance, il serait le chrétien dans sa perfection, et vivrait dans une paix parfaite en attendant avec confiance une vie meilleure.

POUR LE JOUR DES MORTS.

(2 novembre.)

ÉPITRE.

Saint Paul aux Corinth., ch. XV, v. 51.

Mes frères, voici un secret et un mystère que je m'en vais vous dire. Nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changés. En un moment, en un clin-d'œil, au son de la dernière trompette, car la trompette sonnera, les morts ressusciteront en un état incorruptible; et alors nous serons changés. Car il faut que ce corps corruptible soit revêtu de l'incorruptibilité, et que ce corps mortel soit revêtu de l'immortalité; et quand ce corps mortel aura été revêtu de l'immortalité,

alors cette parole de l'Écriture sera accomplie : La mort a été absorbée par la victoire. O mort! où est ta victoire? O mort! où est ton aiguillon? Or, le péché est l'aiguillon de la mort, et la loi est la force du péché. C'est pourquoi rendons grâces à Dieu, qui nous donne la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ.

Le lendemain de la Toussaint, l'Église célèbre la Commémoration, ou la fête des morts, c'est-à-dire que comme la veille elle a fêté le triomphe de tous les saints, elle offre à Dieu des sacrifices pour le repos des âmes de ceux que Dieu a déjà appelés à lui; cette fête des morts est fondée sur la doctrine du purgatoire et de la communion des saints. Il est entre la béatitude céleste et les tourmens éternels dont sont punis les méchans un état mitoyen pour les âmes justes, il est vrai, mais non encore purifiées entièrement des souillures du péché; car, ainsi que nous l'avons déjà dit, c'est une vérité reconnue et fondée sur les saintes Écritures que rien de souillé ne peut entrer dans le royaume des cieux (1). Sans doute, ceux qui meurent en état de péché mortel n'y entrent point et n'y entreront jamais. Jésus-Christ, la vérité même, a prononcé sur leur sort : « Allez, maudits, au feu de l'enfer (2). » Telle est la déplorable destinée qui les attend; mais lorsque, sans avoir encouru la damnation, l'âme n'a pas néanmoins le degré de pureté que Dieu exige pour l'admettre à sa présence et à l'éternité bienheureuse, elle va se purifier dans un lieu que l'Église appelle *pur-*

(1) Apoc., XXI. 27. (2) Matth. XXV, v. 41.

gatoire, et sur la situation et la nature duquel Dieu n'a pas jugé à propos de nous donner des connaissances plus étendues.

Mais si la foi nous apprend que ces âmes non encore purifiées souffrent dans le purgatoire des tourmens qui surpassent l'idée que nous pouvons nous en faire, elle nous apprend aussi qu'il est en notre pouvoir de contribuer à leur soulagement. La simple charité doit nous y porter; mais des intérêts plus importans nous y excitent aussi. Là sont peut-être des amis, des parens, des personnes qui nous ont été chères; elles nous crient comme Job (1) : Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, vous au moins qui m'aimiez, ayez pitié de moi, car la main du Seigneur m'a frappé. Serons-nous sourds à leurs supplications, insensibles à leurs tourmens? Nos prières, les sacrifices que nous offrirons, ou que nous ferons offrir pour eux, nos bonnes œuvres peuvent leur être utiles. La foi nous apprend que les bonnes œuvres abrègent la durée de leurs peines, qu'elles les diminuent; leur refuserons-nous ces secours qui dépendent de nous et qui nous coûtent si peu? Hélas! un jour peut-être aurons-nous besoin du même secours. Faisons pour ceux qui sont morts ce que nous désirerions qu'on fît pour nous quand nous ne serons plus. Parmi ces âmes il en est peut-être qui sont entièrement délaissées. Que celles-là deviennent l'objet de nos soins charitables. Songeons d'ailleurs au bien qui en peut résulter. Si nous contribuons à la délivrance de ces âmes souf-

(1) Job, XIX. 21.

frantes, si par nos prières elles entrent dans la gloire, ce sont des saints qui nous devront la béatitude dont ils jouissent. Ce sont des protecteurs que nous nous serons ménagés auprès de Dieu, et qui n'oublieront pas ce que nous aurons fait pour eux.

La prière pour les morts était en usage dans l'ancienne loi. Judas Machabée envoya à Jérusalem douze mille drachmes d'argent, afin que l'on priât pour les Juifs qui avaient péri dans le combat. Sous la loi de l'Évangile, cet usage de prier pour les morts remonte aux premiers siècles. Sainte Monique, mère de saint Augustin, demanda en mourant qu'on priât pour elle. Saint Éphrem, dans son testament, recommande à ses amis de faire offrir pour lui le saint sacrifice des autels. Saint Athanase prie pour l'empereur Constant. Constantin ordonne qu'après sa mort le peuple prie pour lui. Saint Ambroise, en écrivant à Faustin la mort de sa sœur, dit que ce ne sont pas des larmes qu'elle lui demande, mais des sacrifices. Le même saint, dans son oraison funèbre de Théodose, prie Dieu d'accorder à ce prince un parfait repos, le repos qu'il a préparé à ses saints. Un concile de Carthage de l'an 816 ordonne qu'un jour soit consacré à la prière pour les morts. Saint Odilon, abbé de Cluny, en institua la fête dans son ordre; toute l'Église l'adopta, et elle fut fixée au 2 novembre, lendemain de la fête de tous les saints.

ÉVANGILE.

Saint Jean, ch. V, v. 25.

En ce temps-là, Jésus dit aux Juifs : En vérité, en vérité, je vous le dis, que l'heure vient, et qu'elle est déjà venue, que les morts entendront la voix du fils de Dieu, et que ceux qui l'entendront vivront. Car, comme le père a la vie en lui-même, il a aussi donné au fils d'avoir la vie en lui-même, et il lui a donné le pouvoir de juger, parce qu'il est le fils de l'homme. Ne vous étonnez pas de ceci, car le temps viendra que tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du fils de Dieu, et ceux qui auront fait de bonnes œuvres sortiront *des tombeaux* pour ressusciter à la vie, comme ceux qui en auront fait de mauvaises en sortiront pour ressusciter à leur condamnation.

Par sa passion, Jésus-Christ a remporté sur la mort une victoire complète. Non-seulement il a délivré les hommes de la mort éternelle, mais il a valu à nos propres corps l'avantage de quitter un jour la poussière du sépulcre pour revivre de nouveau et se réunir aux âmes qui autrefois les avaient animés. Ce point de doctrine est un article de foi que tout chrétien doit croire, dont il fait profession dans le symbole en disant : « Je crois à la résurrection des morts. » Alors, dit l'Apôtre, en un moment, en un clin-d'œil, au son de la trompette dernière, car elle sonnera, les morts ressusciteront dans un état incorruptible, c'est-à-dire que, sujets dans le temps à la dissolution ou séparation de leurs parties, les corps ne le seront plus après la résurrection; mais, suivant l'expression de l'Apôtre, ce que nous avons de mortel se revêtira de l'immortalité, et

nous demeurerons éternellement tels que nous aurons été, en ressuscitant. Tous néanmoins ne ressusciteront pas de même, et c'est ce que l'Apôtre entend quand il dit que nous ne serons pas tous changés. Les corps des justes seront changés en des corps glorieux, éclatans de lumière et impassibles. Au contraire les corps des reprouvés, défigurés, difformes, porteront l'empreinte des vices dont ils auront été souillés dans la première vie. Doués peut-être de plus de passibilité encore qu'ils n'en avaient naturellement, elle ne servira qu'à aggraver les tourmens des âmes coupables condamnées au feu éternel.

J'ai déjà dit que cette résurrection des corps dont l'Apôtre parle en termes si exprès était dans l'ordre de la justice et de la bonté divine. La bonté de Dieu veut que la récompense des bons soit parfaite. Or, lorsque l'âme est séparée du corps, l'homme est pour ainsi dire dans une sorte d'état incomplet qui ne comporte point un parfait bonheur; pour le rendre aussi complet qu'il peut l'être, il faut donc que l'âme soit réunie au corps; la justice exigeait aussi cette réunion. Puisque les bons et les méchans ont mérité et démérité avec leurs corps, la justice serait blessée si ce n'était pas aussi avec ces mêmes corps qu'ils fussent récompensés ou punis.

Saint Paul, en parlant de la résurrection des corps, l'appelle un mystère; et c'est bien un mystère en effet; car il est au-dessus de la raison humaine de comprendre comment il sera possible

que ce corps réduit en poussière, et dont toutes les parties ont été dispersées, recouvre sa première organisation et redevienne vivant. Mais il n'est pas nécessaire que nous le comprenions. Il suffit que cette vérité soit une de celles que l'Église nous ordonne de croire; dès-lors c'est à notre raison à se taire et à se soumettre. Nous ne comprenons pas davantage que le monde ait été créé de rien; et si Dieu par sa toute-puissance a pu le tirer du néant, s'il a pu donner des corps à chacun de nous, il ne lui sera pas plus difficile sans doute de rendre le mouvement et la vie à une poussière inanimée et d'en reproduire de nouveau nos corps.

Rien n'est plus propre au reste à nous soulager dans les tourmens et les angoisses de la vie, rien n'est plus capable de nous les faire supporter avec patience que cette vérité de la résurrection, puisque nous pouvons en conclure que ce que nous éprouvons de maux ne durera qu'un espace de temps fort court, et sera remplacé, si nous le voulons, par une jouissance éternelle. Rien aussi ne doit davantage nous détourner du péché, et nous porter à mener une vie chrétienne, puisque, si nous mourions souillés du péché, nous serions condamnés à des supplices épouvantables, sans que jamais nous pussions obtenir soulagement ou répit. Qui pourrait être assez ennemi de soi-même pour ne point réfléchir sur un objet si important?

POUR LE JOUR DE SAINT MARCEL,

ÉVÊQUE DE PARIS. (3 novembre.)

ÉPITRE.

Saint Paul aux Hébreux, ch. XIII, v. 7.

Mes frères, souvenez-vous de vos conducteurs qui vous ont prêché la parole de Dieu, et, considérant quelle a été la fin de leur sainte vie, imitez leur foi. Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, et il sera le même dans tous les siècles. Ne vous laissez point emporter à une diversité d'opinions et à des doctrines étrangères; car il est bon d'affermir son cœur par la grâce, au lieu *de s'appuyer sur des discernemens de viandes*, qui n'ont pas servi à ceux qui les ont observés. Nous avons un autel dont ceux qui rendent encore un culte au tabernacle *judaïque* n'ont pas pouvoir de manger; car les corps des animaux, dont le sang est porté par le souverain pontife dans le sanctuaire, pour l'expiation du péché, sont brûlés hors le camp. Et c'est pour cette raison que Jésus, devant sanctifier le peuple par son propre sang, a souffert hors la porte de la ville. Sortons donc aussi hors le camp, et allons à lui en portant l'ignominie de sa croix; car nous n'avons point ici de ville permanente, mais nous cherchons celle où nous devons habiter un jour. Offrons donc par lui sans cesse à Dieu une hostie de louange, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui rendent gloire à son nom. Souvenez-vous d'exercer la charité et de faire part de vos biens aux autres; c'est par de semblables hosties qu'on se rend Dieu favorable. Obéissez à vos pasteurs, et demeurez soumis à leur ordre, parce qu'ils veillent pour *le bien* de vos âmes, comme devant en rendre compte.

L'apôtre nous invite à nous souvenir de ces hommes apostoliques qui les premiers ont planté la

foi dans les pays que nous habitons, et y ont prêché la parole de Dieu. Ce n'est pas seulement pour nous exciter à la reconnaissance envers eux, c'est encore afin que nous nous remettions sous les yeux et leurs vertus pour les imiter, et leur foi pour affermir la nôtre, et leurs premières prédications pour ne point nous écarter de la doctrine qu'ils ont prêchée. Jésus-Christ, dit l'Apôtre, était hier, il est aujourd'hui, et il sera le même dans les siècles des siècles, c'est-à-dire que notre foi aura toujours le même objet, et que rien ne changera dans l'enseignement de l'Eglise; que les vérités que Jésus-Christ nous a annoncées seront toujours les mêmes, qu'il ne faut point par conséquent se laisser emporter à des opinions étrangères à ces vérités, que les nouveautés sont dangereuses, et que ceux qui en proposent en matière de religion ne peuvent être que de faux docteurs; que ce n'est point à la lettre que nous devons nous attacher, ni à des observances minutieuses, comme le faisaient les Juifs, mais à l'esprit, mais à l'accomplissement des préceptes, et que c'est en cela que la religion consiste; enfin qu'en tout c'est l'Eglise qu'il faut prendre pour règle, pour guide et pour unique maîtresse de l'enseignement et des pratiques.

Nous apprenons encore dans cette épître que le sacrifice de la loi nouvelle, c'est-à-dire l'offrande du corps et du sang de notre seigneur Jésus-Christ sur nos autels, est le sacrifice par excellence, et que les victimes offertes dans l'ancienne loi n'en étaient qu'une figure imparfaite; que ce sacrifice

est la seule offrande expiatoire des péchés des hommes; que l'application des mérites de ce sacrifice ne peut nous être faite, ou, en d'autres termes, qu'il ne peut être méritoire pour nous qu'autant que nous porterons avec Jésus-Christ l'ignominie de la croix; que ce n'est pas seulement des lèvres que nous devons offrir le sacrifice de louanges, mais du fond du cœur; qu'il ne faut pas regarder cette vie comme notre fin, mais au contraire comme un passage à une vie beaucoup meilleure; qu'au lieu de nous attacher à la terre, sur laquelle nous ne faisons que paraître un moment, il vaudrait bien mieux que nous songeassions à notre céleste patrie, et que nous prissions les moyens d'y habiter un jour au sein de la gloire de Dieu; qu'un des principaux moyens pour y parvenir est d'exercer la charité envers nos frères et de faire part de nos biens aux nécessiteux; que c'est par de semblables hosties qu'on se rend Dieu favorable.

Enfin l'Apôtre nous recommande l'obéissance à nos pasteurs. Ce sont eux qui sont chargés de nous instruire et de nous diriger dans la voie du salut. Dieu leur a donné le pouvoir et la charge de l'enseignement. Puisqu'ils ont ce pouvoir, et qu'ils le tiennent de Dieu, nous sommes donc obligés de leur être soumis et de les écouter; et puisqu'ils ont la charge de l'enseignement, puisqu'ils sont posés dans les camps du Seigneur comme des sentinelles vigilantes qui doivent pourvoir à la sûreté et aux besoins du troupeau, qui doivent en écarter les dangers, il n'est pas douteux que Dieu

ne leur demande un jour compte des âmes qui leur ont été confiées, terrible responsabilité sans doute.

Mais, de leur côté, que ne risquent point ceux qui se refusent à l'enseignement, ou qui négligent de s'instruire de la doctrine de l'Evangile et de leurs devoirs de chrétiens? Puisque j'en suis sur cet article, je dirai qu'ils pèchent en même temps contre Dieu et contre eux-mêmes; qu'ils violent non-seulement le premier commandement, qui est d'aimer Dieu, non-seulement le quatrième qui est d'obéir à ses parens, quand on est sous leur puissance, mais encore le cinquième, qui défend l'homicide. Ils violent le premier commandement qui est d'aimer Dieu, car est-ce aimer Dieu que de négliger de s'instruire de sa loi et de ses devoirs envers lui? connaissance qu'on ne peut acquérir que par l'instruction. Ils violent le quatrième commandement, car ils désobéissent à leurs parens qui veulent qu'ils s'instruisent, et qui ont pris les moyens nécessaires pour cela. Ils violent le cinquième commandement qui défend l'homicide, car ils sont homicides de la partie la plus noble d'eux-mêmes, de leur âme. Homicide plus criminel peut-être que celui qui aurait pour objet la mort d'un homme; car de celui-ci on peut faire pénitence, au lieu que, la mort de l'âme une fois consommée par l'impénitence finale, il ne reste plus de ressource. On ne doit donc pas regarder comme une simple légèreté la négligence du devoir de l'instruction en matière religieuse, mais comme un grand péché qui peut avoir les suites les plus fâcheuses.

ÉVANGILE.

Saint Luc, ch. XII, v. 35.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Que vos reins soient ceints, et ayez toujours dans vos mains des lampes ardentes, et soyez semblables à ceux qui attendent que leur maître retourne des noces, afin que lorsqu'il sera venu, et qu'il aura frappé à la porte, ils ouvrent aussitôt. Heureux ces serviteurs que le maître à son arrivée trouvera veillans! Je vous dis, en vérité, que, s'étant ceint, il les fera mettre à table, et viendra les servir. Que s'il arrive à la seconde ou à la troisième veille, et qu'il les trouve en cet état, bienheureux seront ces serviteurs! Or, sachez que, si le père de famille était averti de l'heure que le voleur doit venir, il veillerait sans doute, et ne laisserait pas percer sa maison. Tenez-vous donc aussi toujours prêts, parce que le fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas.

Que signifient ces paroles de Jésus à ses disciples : Que vos reins soient ceints, et ayez dans vos mains des lampes ardentes? Par les reins, les saintes Écritures entendent quelquefois la concupiscence et les mauvais désirs, suivant ce mot du Psalmite : Mes reins ont été remplis d'illusions (1). Et comme le propre d'une ceinture est de contenir et de réprimer, Jésus avertissait ses disciples, et en eux tous les fidèles de mettre un frein aux passions désordonnées, dont malheureusement on porte toujours le germe dans le cœur. C'est donc la chasteté que Jésus recommande par ces paroles. Les saints livres ne cessent de nous faire entendre que la pureté est agréable à Dieu. Aussi le même

(1) Psaume XXXVII. 8.

psalmiste prie Dieu de lui accorder la pureté du cœur et la droiture de l'esprit (1). Par la pureté du cœur nous ressemblons aux anges qui ont été créés purs, et qui sont demeurés tels. Par la droiture de l'esprit, nous discernons le bien d'avec le mal. Nous concevons, et bientôt nous aimons tout ce que l'un a de beau et de louable, nous apercevons tout ce que l'autre a d'odieux et de difforme. Nous le détestons et nous en avons horreur.

Ayez, ajoute Jésus-Christ, des lampes ardentes dans vos mains; ces lampes sont la parole de Dieu, selon cet autre passage du Psalmiste : votre parole est une lampe qui éclaire mes pieds, et une lumière qui me fait voir les sentiers où je dois marcher (2). C'est en effet la parole de Dieu qui nous éclaire, qui répand dans nos âmes cette lumière divine qui seule peut nous guider dans la voie du salut. Mais ce n'est pas assez de prêter l'oreille à cette parole divine, il faut qu'elle germe en nous et qu'elle porte un fruit salutaire. On écoute, dit saint Ambroise, une instruction; on l'écoute, mais elle ne laisse dans le cœur aucune trace, son souvenir s'efface; on a entendu ce qu'il fallait faire, cependant on ne le fait point; on n'en est que plus coupable, puisque, averti de son devoir, on l'a négligé.

Dans le même évangile Jésus recommande à ses disciples la vigilance; il nous propose pour modèles de fidèles serviteurs qui attendent leur maître et qui lui ouvrent aussitôt qu'il frappe.

(1) Psaume, L. 12. (2) Psaume CVIII. 105.

Notre maître c'est Dieu. Il est en même temps celui de toute la nature; souvent il frappe à la porte de nos cœurs par de bonnes et saintes inspirations; répondons-y aussitôt. D'autres fois il y frappe par les tribulations qu'il nous envoie; c'est alors comme une voix qui nous crie que nous sommes pécheurs, et qui nous exhorte à une prompte et sincère pénitence. Entendons ce langage, suivons ce conseil salutaire, et ne remettons point notre repentir à un avenir incertain qui n'est pas en notre pouvoir. Enfin Dieu frappera un jour d'une manière plus sensible encore, à la porte de notre cœur en nous appelant à lui, et le moment de cet appel, terrible pour ceux qui ne s'y sont pas préparés d'avance, consolant pour les autres, ne nous est pas connu : le fils de l'homme viendra à l'heure que nous n'y pensons pas. Tâchons donc de n'être point pris au dépourvu (*).

(*) Saint Marcel était né à Paris. Sa naissance n'eut rien d'illustre selon le monde; mais il sut s'illustrer par sa piété et par sa vertu. Humble, chaste et charitable, il faisait de la prière, du jeûne, des bonnes œuvres sa principale, son unique occupation. Une vie si exemplaire le rendit cher à l'évêque Prudence, assis alors sur le siége épiscopal de Paris. Après l'avoir fait passer par tous les degrés de la cléricature, il l'ordonna prêtre et l'associa à ses travaux apostoliques. Les actes de la vie de saint Marcel nous apprennent que Dieu daigna opérer par lui plusieurs miracles, et le rapport de ces actes est confirmé par le témoignage de Grégoire de Tours. Saint Marcel, élu évêque de Paris, conduisit son troupeau avec sagesse et l'édifia par l'éclat de ses vertus. Une église fut bâtie dans Paris sous son invocation, et le faubourg où elle était située porte encore son nom. Ses reliques y avaient été déposées, et furent ensuite, et peut-être dès le dixième siècle, transportées à Notre-Dame. L'église de Paris l'honore d'une manière particulière. Lorsque pour quelque nécessité on portait en procession la châsse de sainte Geneviève, celle de saint Marcel l'accompagnait; et lorsque la procession se séparait, on inclinait ces deux châsses l'une contre l'autre, en signe d'adieux.

POUR LE JOUR DE SAINT MARTIN, ÉVÊQUE.

(11 novembre.)

ÉPITRE.

Saint Paul aux Philippiens, ch. I, v. 20.

Mes frères, parlant avec toute sorte de liberté, Jésus-Christ sera encore maintenant comme toujours glorifié dans mon corps, soit par ma vie, soit par ma mort; car Jésus-Christ est ma vie, et la mort m'est un gain. Que si je demeure plus long-temps dans ce corps mortel, je tirerai du fruit de mon travail, et ainsi je ne sais que choisir. Je me trouve pressé des deux côtés; car, *d'une part*, je désire d'être dégagé des liens du corps, et d'être avec Jésus-Christ, ce qui est sans comparaison le meilleur pour moi; et *de l'autre*, il est plus utile pour votre bien que je demeure encore en cette vie.

Faire ce que Dieu veut, être entièrement résigné à sa sainte volonté, c'est la situation dans laquelle tout chrétien doit se mettre. Lorsqu'on est véritablement dans ces dispositions, on peut dire avec l'Apôtre que Jésus-Christ est maintenant glorifié en toute liberté; car sa gloire consiste en ce qu'on fasse la volonté de son père. C'est lui-même qui le déclare dans les saintes Écritures. Ce ne sera pas, dit-il, celui qui dit Seigneur, Seigneur, qui entrera dans le ciel, mais celui qui fait la volonté de Dieu (1). Ailleurs Jésus-Christ avoue et reconnaît pour son frère celui qui fait la volonté du Père. (2) Il dit dans saint Jean que sa

(1) Matth., VII. 21. (2) Marc, III. 35.

nourriture est de faire la volonté de son père (1), et que c'est pour faire cette volonté que Dieu l'a envoyé. Dans l'agonie de sa passion, après avoir demandé à son père que le calice des souffrances passât loin de lui, il ajouta : « Mais cependant que votre volonté soit faite » : enfin, dans la prière qu'il nous a laissée comme le modèle de toutes les prières, il a fait de la résignation à la volonté de Dieu un article important (2).

Et que pouvons nous faire de mieux que de nous exciter à cette résignation ? Quelle que soit la volonté de Dieu dans ce qui nous regarde, il faudra bien qu'elle s'exécute. En vain nous nous y opposerons ; ni notre opposition, ni nos murmures, n'y changeraient rien. Faisons nous donc un mérite de nous y soumettre. Ce que cette volonté pourrait nous imposer de pénible en deviendra plus léger ; que dis-je ? nous le supporterons alors avec amour. Les souffrances pour un objet aimé n'ont plus rien d'amer ; elles se changent en jouissances. Saint Bernard les appelle une amertume pleine de douceur, *amaritudo dulcissima* (3). Mais cette volonté de Dieu, il ne faut point la faire en esclave et guidé par la crainte. Ce n'est pas cela que Dieu veut ; il ne suffit pas de s'abstenir du mal parce qu'on n'ose le faire, il faut s'en abstenir parce que le mal déplaît à Dieu, et qu'en le faisant on l'offense. Il ne suffit pas de se soumettre à Dieu parce qu'on ne peut faire autrement ; il faut s'y

(1) Jean, IV. 34.
(2) Matth., VI 10.
(3) I. sermon sur la dédicace.

soumettre avec amour, adorer ses décrets, et y obéir aveuglément et de cœur. Ce n'est point à nous à juger ce qui nous convient, Dieu sait mieux ce qu'il nous faut que nous-mêmes.

Tel est l'effet des principes religieux sur l'âme affligée, qu'ils lui font trouver des consolations où d'autres ne trouveraient que des motifs de désespoir.

C'est dans ces saintes dispositions qu'était l'apôtre saint Paul en écrivant aux Philippiens. Il savait et leur apprenait que la vie de ce monde n'est point une vie, qu'il n'y a de vie véritable qu'en Jésus-Christ, et que, quand on a glorieusement rempli sa carrière selon les vues de Dieu, mourir est un avantage et un profit (1) Usé par les travaux de l'apostolat, il aspirait à la récompense promise. Je suis, avait il dit, à la fin du glorieux combat (2). J'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi, il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne du martyre qui m'est réservée. Cependant tel est son zèle, telle est sa soumission à la volonté de Dieu, qu'il hésite même entre le bonheur du ciel et les maux de ce monde. « Je ne sais, dit-il, que choisir. Je me trouve pressé des deux côtés. Je désire d'être dégagé des liens du corps et d'être avec Jésus-Christ, ce qui sans comparaison est le meilleur. » Mais l'Apôtre sait que le besoin de l'Église exige qu'il travaille encore; et, puisqu'il peut résulter quelque avantage de la prolongation de sa vie, non-seulement il s'y soumet, mais même il la préfère, tant est forte la

(1) Ép. aux Philipp., I. 21. (2) II. ép. à Timoth. IV. 7.

charité, tant les sacrifices coûtent peu à ceux qu'elle anime.

ÉVANGILE.

Saint Luc, ch. XI, v. 33.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Il n'y a personne qui, ayant allumé une lampe, la mette en un lieu caché ou sous un boisseau ; mais *on la met* sur un chandelier, afin que ceux qui entrent voient la lumière. Votre œil est la lampe de votre corps : si votre œil est simple et pur, tout votre corps sera éclairé ; que s'il est mauvais, votre corps sera aussi ténébreux. Prenez donc garde que la lumière qui est en vous ne soit elle-même rien que ténèbres. Si donc votre corps est tout éclairé, n'ayant aucune partie ténébreuse, tout sera éclairé, et il vous éclairera comme une lampe brillante.

Mettre la lampe sous le boisseau dans le sens de l'Écriture, c'est enfouir les talens dont Dieu nous a doués. C'est ne les mettre à profit ni pour soi ni pour autrui ; c'est être coupable envers Dieu qui nous les a donnés pour un meilleur usage ; envers soi-même, en ne les faisant point servir à son profit spirituel ; envers le prochain, en le frustrant des avantages qu'il pourrait en retirer.

Votre œil, dit l'Apôtre, est la lampe de votre corps ; si votre œil est simple tout votre corps sera éclairé. Par l'œil, dans la langue hébraïque, on entend souvent l'esprit. Le sens de l'Apôtre est donc que, si l'esprit est sain, si l'intelligence n'est point offusquée par les passions, cette lumière intérieure désignée sous le nom de *lampe*, aidée de la grâce, éclairera toute notre conduite et la rendra conforme à ce que Dieu exige de nous ; mais si, au contraire, nous nous laissons aveugler par

les passions, nous marcherons dans une funeste obscurité, et chaque pas que nous ferons ne tendra qu'à nous égarer.

L'Église applique aux saints qu'elle honore ce passage de l'Évangile. Ils sont en effet des lampes ardentes, mises sur le chandelier, et répandant au loin une lumière salutaire, soit par l'enseignement, s'ils appartiennent à la classe chargée d'instruire, comme les saints évêques et les saints docteurs, soit par leurs vertus et par leurs exemples, comme les autres saints personnages. C'est l'expression dont se sert saint Bernard dans son discours sur saint Martin(1) : il était, dit-il, une lampe ardente qui luisait de toute part, et ce saint abbé nous invite à l'imiter dans tout ce qui peut être l'objet de notre imitation, c'est-à-dire dans son humilité, dans son ardente charité, dans son amour pour la pauvreté évangélique. Ce flambeau lumineux éclaira au quatrième siècle toute l'Église d'Occident, et répandit parmi les Gaules de glorieux rayons. Il était né dans la Pannonie (la Hongrie d'aujourd'hui) d'un père qui s'était distingué dans le service militaire. Quoique ses parens fussent païens, il eut dès son enfance un attrait particulier pour la religion chrétienne, et il n'avait pas encore dix ans lorsqu'il se fit inscrire au rang des catéchumènes.

Obligé de porter les armes par un décret de l'empereur, qui ordonnait que tous les fils de militaires entrassent au service, il sut se préserver des dés-

(1) N° 12.

ordres qui trop souvent déshonorent cette noble profession. Sa charité n'en fut que plus active; il distribuait aux pauvres tout ce qu'il avait. Un jour, ayant épuisé sa bourse, il trouve aux portes d'Amiens un pauvre qui vint lui demander l'aumône; n'ayant point d'argent à lui offrir, il coupe son manteau en deux et lui en donne la moitié. Il eut, dit-on, quelques jours après une vision où Jésus-Christ lui apparut couvert de cette étoffe, et lui dit : Martin m'a revêtu de ce manteau.

La profession des armes ne permettait pas à saint Martin de se livrer aux exercices de sa religion autant qu'il le souhaitait. Il obtint son congé, et se mit sous la discipline de saint Hilaire, depuis évêque de Poitiers. Devenu lui-même évêque de Tours malgré lui, il ne changea rien à sa manière de vivre : pauvre, simple, dur à lui-même, il se contentait d'une petite cellule, et on montrait encore dans ces derniers temps dans l'église de Marmoutiers un creux de rocher qui lui servait de lit. Dieu daigna faire un grand nombre de miracles par l'intercession de ce saint évêque. Il était âgé de plus de quatre-vingts ans, lorsque appelé à Caude, paroisse de son diocèse, pour y apaiser quelques divisions, il y tomba malade. Ses disciples l'entouraient, et s'écriaient tout d'une voix : Mon père! pourquoi abandonnez-vous vos ouailles? Et quoique le saint n'aspirât qu'après sa céleste patrie, touché de tant de larmes, il s'écriait, comme saint Paul : Seigneur, si je suis nécessaire à votre troupeau, je ne refuse point le travail, que votre vo-

lonté soit faite. Ce fut dans ces sentimens pieux que mourut ce grand saint. Sa mémoire est en honneur non-seulement à Tours, mais encore dans toute la France. Son corps fut transporté dans cette ville, et une église fut bâtie sous son invocation (*). La dévotion à ce saint évêque s'étendit dans toute l'Europe. Son tombeau fut souvent visité par nos rois.

POUR

LE JOUR DE LA DÉDICACE DE L'ÉGLISE.

ÉPITRE.

Apocalypse, ch. XXI, v. 2.

En ces jours-là, je vis la ville sainte, la nouvelle Jérusalem, qui, venant de Dieu, descendait du ciel, étant parée comme une épouse qui se pare pour son époux. Et j'entendis une grande voix qui venait du trône, et qui disait : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, et il demeurera avec eux, et ils seront son peuple, et Dieu, demeurant avec eux, sera leur Dieu. Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux, et la mort ne sera plus. Les pleurs, les cris, les travaux cesseront, parce que ce qui a précédé sera passé. Et celui qui était assis sur le trône dit : Je m'en vais faire toutes choses nouvelles.

L'APOCALYPSE ou la révélation faite à saint Jean, de laquelle est tirée cette épître, contient, au sentiment des pères, trois parties bien distinctes. Dans les trois premiers chapitres des vingt-deux dont elle est composée, l'ange donne des instructions aux

(*) Cette église, comme beaucoup d'autres monumens pieux, fut abattue sous l'influence du vandalisme révolutionnaire. Une souscription s'est ouverte pour la rétablir.

évêques de l'Asie mineure, et reprend la conduite de quelques-uns d'eux ; dans les chapitres suivans depuis le quatrième jusqu'au dix-huitième inclusivement, le livre est entièrement prophétique : il contient la description des persécutions que l'Église aura à souffrir de la part des hérétiques et des empereurs romains, de la vengeance que Dieu en tirera, et de la punition de Rome idolâtre, désignée sous le nom de la grande prostituée de Babylone. Les quatre derniers chapitres sont employés à dépeindre le triomphe de l'Église, la victoire remportée sur les ennemis du nom chrétien ; à faire connaître les noms de l'Agneau et la Jérusalem céleste, c'est-à-dire l'Église telle qu'elle sera dans le ciel, et à donner une idée de la béatitude éternelle.

Dieu, dans une vision, daigna montrer à l'Apôtre cette ville sainte appelée *la Jérusalem nouvelle ;* parce que, de même qu'il daignait habiter l'ancienne Jérusalem et s'y montrer voilé d'une nuée, c'est-à-dire de son humanité, de même il habite la Jérusalem nouvelle, y déploie sa gloire, et s'y montre sans nuage et tel qu'il est aux anges et aux saints, qui en sont les pierres vivantes.

Cette Jérusalem est le tabernacle où Dieu habite avec les hommes : c'est là que sont essuyées toutes les larmes, que sont guéries toutes les plaies, que toutes les afflictions sont consolées (1) ; là il n'y a plus ni pleurs, ni cris, ni douleurs, parce que tout est renouvelé par celui qui est assis, c'est-à-

(1) Apoc., XXI. 4.

dire par celui dont la puissance est fondée sur l'essence des choses, et qui ne change point. Il n'y a ni soleil ni lumière pour éclairer cette ville mystérieuse, mais la lumière qui l'éclaire est Dieu lui-même, d'où vient qu'il n'y a jamais de nuit. Il n'y a point non plus de temple, parce que c'est Dieu qui est le temple. Aussi rien de souillé n'y entre, ni aucun de ceux qui commettent les abominations, mais seulement ceux qui sont écrits au livre de la vie.

La dédicace, ou consécration des temples, est de toute antiquité. Dans le désert, lorsque Dieu ordonna à Moïse de construire un tabernacle, qui était comme un temple ambulant, il voulut que ce tabernacle fut consacré : Vous prendrez de l'huile, dit le Seigneur (1), vous en oindrez le tabernacle ainsi que tous les vases destinés aux sacrifices. On voit aussi que Salomon, après avoir bâti le temple, le consacra avec beaucoup de solennité et avec des cérémonies qui durèrent sept jours. Ce saint usage s'est continué après l'établissement de la religion chrétienne ; et quoique dans les premiers temps, surtout quand l'Église était persécutée, on ne s'assemblât point dans des temples, mais qu'on célébrât les saints mystères dans des lieux cachés, et souvent dans les catacombes sur les tombeaux des martyrs, on doit croire néanmoins que la cérémonie de la consécration ne fut pas négligée ; c'est ce qu'on doit présumer de ce qui se passa lorsque, sous Constantin, le culte fut devenu libre. Ce

(1) Exod, XL. 9.

prince bâtit alors beaucoup d'églises, notamment celle de Tyr et celle du Saint-Sépulcre à Jérusalem. Eusèbe nous apprend que Constantin convoqua pour leur dédicace tous les évêques d'Orient. Depuis il est d'usage que toutes les églises soient consacrées avec de grandes et pieuses cérémonies. Chaque année on célèbre le jour anniversaire de leur dédicace avec octave, c'est-à-dire pendant huit jours.

Cette consécration des églises doit augmenter notre respect pour les temples. Jésus-Christ nous a appris jusqu'où ce respect devait être porté, en chassant de celui de Jérusalem ceux qui y trafiquaient et qui y faisaient le change. Dieu nous avertit par la bouche d'Isaie (1) que la maison du Seigneur est une maison d'oraison ; et par celle de Jérémie (2) que Dieu chasse de sa face quiconque profane son temple, et en fait, pour ainsi dire, une caverne de voleurs. Nos temples sont bien plus saints que celui de Salomon. Dieu y habite réellement, et chaque jour son fils y est mystiquement immolé comme une victime sans tache. Quel châtiment n'attend donc point ceux qui y commettent des irrévérences et des immodesties ! En entrant dans nos temples, songeons à la sainteté du lieu et à la majesté du Dieu qui l'habite ; pénétrons-nous de sa présence. Les anges tremblent devant lui. De quels profonds sentimens ne devons-nous pas être animés, nous autres pauvres et faibles mortels !

(1) Isaïe, LVI. 7. (2) Jérém., VII. 11.

ÉVANGILE.

Saint Luc, ch. XIX, v. 1.

En ce temps-là, Jésus passant par Jéricho, il y avait un homme nommé Zachée, chef des publicains, et fort riche, qui, ayant envie de voir Jésus pour le connaître, en était empêché par la foule, parce qu'il était fort petit : c'est pourquoi il courut devant, et monta sur un sycomore pour le voir, parce qu'il devait passer par là. Jésus, étant venu en cet endroit, leva les yeux en haut, et l'ayant vu, il dit : Zachée, hâtez-vous de descendre, car c'est chez vous qu'il faut que je loge aujourd'hui. Zachée descendit aussitôt, et *le reçut* avec joie. Tous ceux qui le virent disaient en murmurant : Il est allé loger chez un homme de mauvaise vie. Cependant Zachée, se présentant devant le Seigneur, lui dit : Seigneur, je m'en vais donner la moitié de mon bien aux pauvres, et si j'ai fait tort à quelqu'un en quoi que ce soit, je lui en rendrai quatre fois autant. Sur quoi Jésus dit : Cette famille a reçu aujourd'hui le salut, parce que celui-ci est aussi enfant d'Abraham. Car le fils de l'homme est venu pour chercher et pour sauver ce qui était perdu.

Zachée était un des chefs des publicains, c'est-à-dire, de ceux qui étaient préposés pour lever les tributs. Nous avons déjà dit que les Juifs avaient cette profession en horreur, parce que, outre les vexations qui accompagnent ordinairement la levée des impôts, elle leur rappelait que, libres autrefois, ils ne l'étaient plus, et qu'ils étaient soumis à une puissance étrangère dont les publicains étaient les agens. Pour peu qu'on soit familier avec l'Évangile, on sait qu'un des reproches que les pharisiens faisaient à Jésus était d'avoir commerce avec les

hommes de cette profession, qu'ils confondaient avec les pécheurs. Le Sauveur voulait sans doute faire entendre à ces pharisiens orgueilleux, que c'est bien plus par les mœurs et les principes de vertu qu'on doit juger les hommes que par la profession qu'ils exercent, et qu'on peut être religieux, qu'on peut se sauver dans tous les états, pourvu qu'on y soit fidèle à ses devoirs. Aussi voit-on Jésus prendre parmi les publicains un de ses apôtres (saint Matthieu). Aussi Jésus oppose-t-il à la prière pleine d'orgueil du pharisien, la prière pleine d'humilité du publicain, et nous apprend-il que celui-ci sortit du temple justifié, mais que l'autre ne le fut point (1).

Cet évangile nous fournit plus d'un sujet d'instruction. Remarquons d'abord dans Zachée une grande envie de s'approcher du Sauveur; il avait entendu parler des merveilles qu'il opérait, de la doctrine qu'il prêchait, il cherchait à le voir. Petit de taille, et la foule qui entourait Jésus lui en dérobant la vue, il ne trouve d'autre moyen de satisfaire son désir que de monter sur un sycomore; c'est de là qu'il contemple celui qu'il brûlait de connaître.

Combien le zèle de Zachée accuse notre indifférence et notre tiédeur? Celui que Zachée cherchait avec tant d'empressement, rien ne nous empêche aujourd'hui de l'approcher. Il daigne habiter parmi nous. C'est lui qui nous cherche, qui nous invite, qui ne demande pas mieux de se donner à nous.

(1) Luc, XVIII. 14.

Il s'immole chaque jour sur nos autels, il y renouvelle d'une manière admirable le sacrifice qu'il a fait de sa vie pour nous sauver. Il veut bien nous nourrir de sa chair sacrée, et nous abreuver de son sang précieux dans la sainte eucharistie. Ce que Zachée cherchait avec tant de soin, chrétiens faibles de foi et de charité, nous le négligeons !

Jésus lève les yeux, et aperçoit Zachée : tant d'empressement touche le Sauveur. Jésus presse Zachée de descendre. Il veut, dit-il, aller loger chez lui ; et les Juifs murmurent de ce qu'il fait cette grâce à un pécheur; mais ces murmures ne détournent point Jésus de son projet. Utile leçon pour nous ! Elle nous apprend encore par là à ne point être ébranlé par les murmures et les railleries des pervers, qui quelquefois, semblables aux Juifs mécontens de toutes les actions de Jésus, quelque louables qu'elles fussent, blâment et ridiculisent la pratique des devoirs religieux pour nous en détourner. Enfin nous avons à admirer dans la conduite de Zachée l'effet de la grâce. Dès qu'il en est touché, c'est un homme nouveau, embrasé du feu de la charité, et animé de l'esprit de justice. Il abandonne la moitié de son bien pour les pauvres, et s'il a fait tort à quelqu'un, il offre, dit-il, de le réparer en lui rendant quatre fois autant. Aussi Jésus le déclare-t-il véritable fils d'Abraham. Ainsi il ne suffit pas d'être issu d'Abraham pour être enfant de ce patriarche ; il faut encore qu'à l'exemple d'Abraham, on soit plein de foi et obéissant aux ordres de Dieu. Il ne suffit pas non plus d'avoir

été baptisé pour être chrétien, et pour être appelé aux espérances chrétiennes. On n'est véritablement chrétien, on ne peut compter sur les promesses qu'autant qu'on accomplit les commandemens, et qu'on marque tous les instans de sa vie par de bonnes œuvres.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES INSTRUCTIONS

SUR LES ÉPITRES ET LES ÉVANGILES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

DEUXIÈME PARTIE.

Suite du Propre du Temps.

Pages.

Pour le jour de la Sainte-Trinité..... 1
Pour le jour du Saint-Sacrement..... 7
Pour le II[e] dimanche après la Pentecôte..... 12
Pour le III[e] dimanche après la Pentecôte..... 18
Pour le IV[e] dimanche après la Pentecôte..... 23
Pour le V[e] dimanche après la Pentecôte..... 29
Pour le VI[e] dimanche après la Pentecôte..... 34
Pour le VII[e] dimanche après la Pentecôte..... 40
Pour le VIII[e] dimanche après la Pentecôte..... 45
Pour le IX[e] dimanche après la Pentecôte..... 51
Pour le X[e] dimanche après la Pentecôte..... 57
Pour le XI[e] dimanche après la Pentecôte..... 63
Pour le XII[e] dimanche après la Pentecôte..... 68
Pour le XIII[e] dimanche après la Pentecôte..... 74
Pour le XIV[e] dimanche après la Pentecôte..... 81
Pour le XV[e] dimanche après la Pentecôte..... 88
Pour le XVI[e] dimanche après la Pentecôte..... 94
Pour le XVII[e] dimanche après la Pentecôte..... 100
Pour le XVIII[e] dimanche après la Pentecôte..... 107
Pour le XIX[e] dimanche après la Pentecôte..... 113
Pour le XX[e] dimanche après la Pentecôte..... 120
Pour le XXI[e] dimanche après la Pentecôte..... 126

TIONS.

Pages.

htecôte..... 151
entecôte.....
ntecôte.....
nches d'ap
{ avant

Pe

-ovemb.

-ption (8 décembre).
saint Thomas (21 décembre)....
jour de la Purification (2 février)..... 1.
Pour le jour de saint Mathias (24 février)..... 183
Pour le jour de l'Annonciation (25 mars)..... 191
Pour le jour de saint Marc (25 avril)..... 198
Pour le jour de saint Jacques et saint Philippe (1er mai). 205
Pour le jour de saint Jean-Baptiste (24 juin)..... 212
Pour le jour de saint Pierre et saint Paul, apôtres (29 juin)..... 219
Pour le jour de saint Jacques le majeur (25 juillet). 226
Pour le jour de saint Laurent (10 août)..... 232
Pour le jour de l'Assomption (15 août)..... 238
Pour le jour de saint Barthelemi (24 août)..... 244
Pour le jour de saint Louis, roi de France (25 août). 251
Pour le jour de la Nativité (8 septembre)..... 259
Pour le jour de saint Matthieu (21 septembre)..... 264
Pour le jour de saint Michel (29 septembre)..... 270
Pour le jour de saint Denis et ses compagnons (9 octob.). 277
Pour le jour de saint Simon et saint Jude (28 octobre). 284
Pour la fête de la Toussaint (1er novembre)..... 291
Pour le jour des Morts (2 novembre)..... 298
Pour le jour de saint Marcel, évêque de Paris (3 novemb.). 305
Pour le jour de saint Martin (11 novembre)..... 312
Pour le jour de la Dédicace de l'Église..... 318

FIN DE LA TABLE DE LA DEUXIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.